La Tragédie Mexicaine

Jusqu'au Sang...

QUINZIÈME MILLE

AUX ÉDITIONS
de la JEUNESSE CATHOLIQUE
RUE VITAL DECOSTER, LOUVAIN

GIRAUDON, ÉDITEUR
RUE N. D. DES CHAMPS, 56
PARIS, VI

Bibliographie

relative à la persécution religieuse au Mexique

OUVRAGES D'INSPIRATION CATHOLIQUE :

La Lucha de los Católicos Mejicanos, por un AMIGO DE MÉJICO — Tarragona (Esp.), de Torres (1927). 563 p.

La Verdad sobre Méjico, por NICOLAS MARIN NEGUERUELA — Barcelona (Esp.), Casals (1928). 368 p.

Mexican Tyranny and the Catholic Church, by Most Rev. MICHAEL J. CURLEY, archbishop of Baltimore. — Brooklyn, N. Y., Intern. Cath. Truth Soc., 407, Bergen Str. 64 p.

Note e Documenti intorno alla Persecuzione Religiosa nel Messico, RACCOLTI PER CURA DEL P. ENRICO ROSA. S. J. — Roma, Civiltà Cattolica. 193 p.

Las Catacumbas en Méjico, por ANTONIO M. SANZ-CERRADA. — Los Angeles (California), Vincent Printing, 117, Nw Broadway. (1926) — 128 p.

La Crise Mexicaine. — Ses Causes, ses Conséquences, par le P. MICHAËL KENNY, prof. à Mobile (Alabama. — E.-U.) — Trad. Larsimont. — Liége, Pensée Cath., Quai Mativa (1928). 64 p.

La Question du Mexique. JORGE GRAM. Amsterdam. 1926. 55 p.

La Cuestion Religiosa en Méjico, por el R. P. F. R. PLANCHET — *Revista Católica*, El Paso (Texas, U. S. A.)

Dossiers documentaires sur la Persécution Mexicaine, édités par le Bureau Central de l'Union Internationale pour la Défense de la Liberté religieuse au Mexique. Louvain, 48a, rue Vital Decoster. Les six dossiers parus, fr. 25.

Revues à consulter : **Les Études** (Paris). la **Civiltà Cattolica** (Rome) la **Revue Catholique des Idées et des Faits** (Bruxelles).

OUVRAGES D'INSPIRATION GOUVERNEMENTALE MEXICAINE

La Cuestion religiosa en Mexico, por J. PEREZ LUGO — Mexico, Centro cultural *Cuauhtemoc* (1927). — 428 p. (recueil de documents officiels).

El Clero y el Gobierno de Mexico, por LUIS C. BALDERRAMA.

T. I. **Apuntes para la historia de la crisis en 1926.** 302 p.

T. II. **Documentos para la historia de la crisis en 1926.** 234 p. Mexico, Editorial *Cuauhtemoc* (1927)

Mejico ante el Mundo, por PLUT. E. CALLES — Cervantes, Barcelona.

Jusqu'au Sang...

« Mais avant tout cela, on mettra les mains sur vous, et l'on vous persécutera ; on vous traînera dans les synagogues et les prisons, on vous traduira devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom. Cela vous arrivera afin que vous rendiez témoignage. Mettez donc dans vos cœurs de ne point songer d'avance à voire défense ; car je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront ni répondre ni résister. Vous serez livrés même par vos parents, par vos frères, par vos proches et par vos amis, et ils feront mourir plusieurs d'entre vous. Vous serez en haine à tous à cause de mon nom. Cependant, pas un cheveu de votre tête ne se perdra ; par votre constance, nous sauverez vos âmes. »

LUC., XXI, 12-19.

La Tragédie Mexicaine

—

Jusqu'au Sang...

Récits et Documents sur la Persécution
Avec une lettre de Mgr J. M. Gonzalez y Valencia,
Archevêque de Durango

Aux Éditions de la Jeunesse Catholique
Louvain
1928

LETTRE DE
Mgr J. M. GONZALEZ Y VALENCIA,
ARCHEVÊQUE DE DURANGO

Le Mexique était méconnu. La presse mondiale n'avait publié que ses lamentables imperfections. Toujours, elle avait fait le silence sur la fermeté tranquille d'un peuple humble et laborieux, sur le zèle infatigable et sur la vertu de ses prêtres, sur la bonté parfois héroïque de ses femmes, sur la finesse, la dignité, l'énergie loyale de ses hommes. Voilà cependant de quels éléments est faite cette pure race mexicaine, qui ne connaît pas de distinction de caste ni d'origine, mais forme une seule famille profondément catholique, sincèrement bonne et pacifique. La grande presse taisait cela.

Le Mexique était méconnu. Il a fallu une grande épreuve pour soulever le voile qui couvrait l'œuvre de la grâce dans l'âme mexicaine. Il n'y a pas fallu moins que la haine même du catholicisme. Mais cette épreuve a accompli un prodige éclatant à la face du Mexique et du monde entier.

Au Mexique, tout un peuple s'est levé pour confesser son Dieu devant la mort. En Europe, l'opinion catholique s'est inclinée avec respect devant ceux auxquels nul ne pensait hier, et qui apparaissent aujourd'hui dans une auréole de gloire et de sang.

Tel est le vrai Mexique : un peuple sain, riche en énergie, amplement pourvu d'héroïsme. Il aime l'idéal. Il chemine vers l'idéal, les pieds en sang, mais l'esprit intact.

Son idéal est celui d'une patrie honorée, hautement cultivée, soucieuse de progrès. C'est celui d'un pays où l'on aime le bon Dieu et où les hommes vivent comme des frères. A pareille ambition, notre peuple ne renoncera pas. Alors même que ses enfants tombent le cœur percé de balles, ils tendent encore leurs mains vers cet idéal béni et ils le proclament souriants au cri de « Vive le Christ-Roi!»

C'est pourquoi nous ne pouvons nous défendre d'être ému en apprenant le projet de la Jeunesse Catholique Belge. Présenter le Mexique martyr, c'est présenter le vrai Mexique. Exposer la suite de ses gestes d'héroïsme et de ses douleurs, c'est raconter la véritable histoire du Mexique.

Mais la Jeunesse Belge nous donne en ces pages quelque chose de plus. Elle entonne un chant prophétique. De ces pages de larmes et de sang, s'élève la voix de Jérémie : « Le Seigneur a racheté Jacob de la main d'un puissant ; les vierges vont se réjouir et chanter, et avec elles les jeunes gens et les vieillards... Je changerai leur deuil en allégresse... »

A ce chant, tous les Mexicains, qu'ils soient au tourment, qu'ils se trouvent comme nous sur la terre d'exil, ou que déjà ils aient trouvé accès dans la gloire, répondent d'une seule voix : Amen !

† José Maria GONZALEZ Y VALENCIA,
Archevêque de Durango.

Paris, le 29 juin 1928.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de S.G. Mgr J. M. GONZALEZ Y VALENCIA ..... p. III
Avant-Propos ..... p. I
Notice sur la Persécution, le Christ-Roi, N. D. de Guadeloupe ..... p. 7

I. LE SANG SACERDOTAL ..... p. 23
Don Luis Batis et ses paroissiens, p. 25. — Les Pendus de Yalisquillo, p. 29. — L'Abbé Mateo Correa, p. 31. — L'Abbé Reyes, p. 33. — L'Abbé José Sanchez, p. 35. — L'Abbé Robles, p. 36. — L'Abbé Sedano, p. 39. — L'Abbé Jésus Mendes, curé de Valtierrilla, p. 43. — L'Abbé Vera, p. 45. — Don Magallanes et Don Caloca, p. 46. — Le vieux Franciscain qui avait trop dit de Messes, p. 47.

II. L'HOLOCAUSTE DE L'ACTION CATHOLIQUE ..... p. 49
Le Boycottage. Programme, p. 51. — Antonio Acuña Rodriguez, p. 54. — José Garcia Farfan, p. 59. — Florentino Alvarez, p. 63. — Manuel Campos et les villageois de Momax, p. 66. — Joaquin de Silva y Carrasco, p. 74.

III. A L'APPEL DES ARMES ..... p. 93
L'Insurrection catholique, . 95. — Les Insurgés de Parras, p. 103. — José Valencia Gallardo et ses compagnons, p. 109. — Thomas de la Mora. p. 119. — Salvador Gutierrez de Mora, p. 123. — Manuel Bonilla, p. 127.

IV. PAQUES ARDENTES ..... p. 137
Le Docteur Balthazar Lopez, p. 139. — Anacleto Gonzalez Flores, p. 142. — Le Père Andre. Sola et ses compagnons, p. 157.

V. MISERERE ..... p. 175
La Fête du Christ-Roi au Mexique, p. 177. — Le Père Migue Pro Juarez et ses compagnons, p. 183.

VI. ANNEXES ..... p. 223
La Législation sur les cultes, p. 225. — Quelques protestations de source mexicaine neutre contre les abus de pouvoir, p. 236.

48 p. HORS-TEXTE

Grand'Place de Tepotzotlan (État de Mexico).

Cathédrale de Mexico. Vue générale.

Cathédrale de Mexico. Retable de l'autel des Rois.

Intérieur de la Basilique de N.-D. de Guadeloupe.

Avant-Propos

En 1521, *Hernan Cortes établissait la domination espagnole sur l'empire païen de Moctezuma. Soucieux de pénétration spirituelle autant que d'influence nationale, le conquistador du Mexique espérait qu'une pléiade d'évangélisateurs suivrait bientôt, auprès des fiers Aztèques, la bande des premiers colons. Il pressait de ses requêtes l'empereur Charles-Quint pour obtenir l'envoi de missionnaires.*

Or, tandis qu'on attendait une bulle pontificale réglant le statut ecclésiastique de la colonie nouvelle, inopinément, trois volontaires de l'apostolat se présentèrent à Cortes. C'étaient des franciscains flamands. Ils venaient de la ville même dont l'empereur était issu, de ce Gand audacieux et redoutable qui tant de fois avait fait frémir ses princes. Ils offraient à la couronne d'Espagne, mai surtout à la couronne du Christ, le plus pur de leur énergie.

C'est ainsi que, en septembre 1523, *Jean du Toit, gardien du couvent des Récollets de Gand, celui que les Espagnols appellent Jean de Aora et un troisième, simplement dénommé Pierre de Gand, commencèrent à répandre sur le Mexique la lumière chrétienne.*

* * *

Maintenant qu'une entreprise systématique est menée, avec tout l'appareil de la législation et de la contrainte publique, pour étouffer d'un bout à l'autre du Mexique la

splendeur de la foi, les catholiques belges éprouvent le devoir d'intervenir eux aussi, sans en être priés, à l'exemple de leurs compatriotes, les franciscains du XVIe *siècle.*

Ils ont tâché de s'empresser au service d'une cause qui ravive en eux tous les liens de la solidarité spirituelle. Le 1er *août* 1926, *au jour même où le Christ cessait d'habiter les églises du Mexique, l'Association Catholique de la Jeunesse Belge exprimait, dans un message à sa sœur, l'A.C.J.Mexicaine, sa stupéfaction et sa douleur* (1). *Le mois suivant, à Bruxelles, un meeting retentissant, présidé par M. le ministre d'Etat Carton de Wiart, ouvrait une campagne de conférences sur la question mexicaine, et depuis lors l'intensité de cette propagande n'a fait que grandir. Peu après, un « Comité national de protestation contre la Persécution Mexicaine » se constituait avec le concours des plus hautes personnalités de la politique, de la science, du monde judiciaire, administratif et industriel* (2). *La presse catholique, à la suite de la* Libre Belgique *et du* XXe Siècle, *tient journellement l'opinion au courant des iniquités d'un régime que S. S. Pie XI assimile aux plus terribles des premiers temps du Christianisme. De leur côté, les revues intellectuelles, principalement la* Revue Catholique des Idées et des Faits, *fournissent avec régularité des documents de première source sur les événements du Mexique.*

A la réaction universelle du sentiment de la liberté et de la justice, au soulèvement des consciences devant la violation des droits sacrés de l'Eglise, les catholiques belges ont participé avec un élan d'autant plus vif que la cause de leurs frères mexicains semblait méconnue du

---

(1) Voir l'*Effort*, 7 août 1926.

(2) Voir le manifeste et les listes de signatures dans les *Cahiers de la Jeunesse catholique*, 5 mars 1927 (p. 150), 5 juillet 1927 (p. 415) et 20 avril 1928 (p. 223).

monde incroyant, qu'à cette indifférence la calomnie trouvait son compte et que, en définitive, les malheurs du Mexique rappelaient trop exactement aux Belges une épreuve nationale encore toute proche.

* * *

Le livre que voici n'apporte à ce mouvement qu'une contribution modeste.

On connaît assez la législation dont s'arment les gouvernants du Mexique. Aussi cette étude n'est-elle pas un exposé juridique : elle ne rapportera, en fait de textes de lois, que les éléments indispensables à l'intelligence générale des événements. Bien moins connues, et c'est naturel, sont les victimes de la répression exercée par le président Callès. Sans doute, chacun sait que, par centaines, les catholiques sont tombés au Mexique pour la défense de leurs droits. Mais quelles sont ces victimes ? Les communiqués officiels les traitent uniformément de rebelles. Le sont-elles en effet ? Ne sont-elles que cela ?

Or, à mesure que nous parvenaient les renseignements, la physionomie d'un certain nombre de ces victimes grandissait à nos yeux. Il est parmi elles des âmes d'élite, il est de purs héros. En même temps, les circonstances de leur mort se précisaient, le mensonge officiel éclatait ; il apparaissait que l'on avait appelé insurgés bon nombre de condamnés qui jamais n'avaient pris les armes, que d'autres avaient été odieusement suppliciés, que la presse neutre elle-même protestait au Mexique contre les procédés barbares des autorités.

C'est ce dossier de cas personnels, constitué pièce par pièce, que nous livrons aujourd'hui à la publicité, pour l'honneur du nom catholique. Nous n'en avons retenu que des éléments obtenus de source mexicaine directe ; la plupart des récits qu'on va lire sont basés sur l'attestation de

témoins mêmes des faits ou de parents des victimes. Sans doute, pour satisfaire à une critique rigoureuse, devrions-nous encore alléguer les noms de nos informateurs. Ce serait oublier que la persécution continue, qu'elle ne s'est pas ralentie et que nos correspondants se trouvent constamment exposés à subir le même sort que ceux dont ils furent les auxiliaires dans l'action catholique. Nous ne les trahirons pas.

Tel qu'il se présente, ce recueil est le fruit d'une collaboration. Nous tenons à remercier spécialement ceux de nos amis qui ont bien voulu s'attacher à ressusciter la figure de l'un ou l'autre des héros mexicains. Ici encore, les mentions seront nécessairement limitées. La biographie de Joaquin Silva est due en substance à un ami de jeunesse du martyr, son camarade de propagande à l'A.C.J.M. devenu le R. P. Jimenez Rueda, S. J. La vivante étude consacrée au P. Pro est l'œuvre de M. l'abbé J. Clautriau, ancien principal du Collège St-Augustin à Enghien. Le portrait d'Anacleto Gonzalez Flores a été tracé par M. l'abbé A. Dessart, professeur au Collège St-Hadelin à Visé (1).

* * *

Cet effort collectif, nous le déposons avec vénération aux pieds de ceux qui, en versant de plein gré leur sang pour la foi, ont consacré un siècle qui ne comptait guère encore de martyrs. Martyrs ! Tout le monde, au Mexique, leur décerne ce titre. Nous suivrons la voix populaire, nous userons, nous aussi, de cette appellation glorieuse, sachant bien qu'elle ne préjuge pas de la décision formelle et définitive de l'Eglise. Peut-être viendra-t-il un temps où sera prononcée la parole auguste qui autorisera notre

---

(1) Notre gratitude va également aux éditeurs de la brochure *Giovinezza Eroica*, qui nous ont aimablement prêté quelques-uns de leurs clichés.

admiration à se muer en culte. Plaise à Dieu ! En attendant, gardons au cœur cet espoir et prions tous pour que l'action catholique, cette milice nouvelle de l'Eglise, trouve dans les temps actuels les patrons qu'elle désire.

Prions surtout le Christ, le Maître et l'Idéal de ces champions, prions-le par la précieuse intercession de la Vierge de Guadelouge, leur Dame et Patronne, afin que la vertu d'un tel sacrifice conserve au catholicisme une nation que ces deux années ont placée au sommet de la Chrétienté.

En la fête de Marie Médiatrice des Grâces.

Louvain, le 31 mai 1928.

MGR LOUIS PICARD,
aumônier-général de l'A.C.J.B.

GIOVANNI HOYOIS,
président-général de l'A.C.J.B.

Notice

I. — LA PERSÉCUTION

Si l'on recherche les origines politiques immédiates de la persécution mexicaine, il suffit de remonter à 1914, au temps de l'arrivée au pouvoir de Carranza et des radicaux. Ce sont eux qui en 1917 votèrent la Constitution de Queretaro, la « charte » dont Callès se vante de faire simplement et fidèlement l'application. Nous ne le chicanerons pas sur cette fidélité, car les décrets d'application qui violent incontestablement cette Constitution sont, il faut le reconnaître, bien conformes à son esprit. Ils restent dans la ligne de la Constitution de Queretaro.

Dès que promulguée, l'œuvre de Carranza fut condamnée solennellement par les Évêques. Une angoisse étreignit l'âme catholique du peuple mexicain. Ce n'était pas une vaine appréhension, de même que la nouvelle Constitution ne formulait pas de vaines menaces. Sans doute ne fut-elle appliquée que partiellement et très arbitrairement, mais les catholiques ne devaient-ils pas redouter les pires éventualités lorsqu'ils virent des Évêques arrêtés puis exilés, de nombreuses écoles catholiques fermées comme illégales, d'autres mesures antireligieuses s'annoncer et se préparer ?

La résistance, elle aussi s'organisa. Sous les premiers coups de la persécution, les catholiques les plus éclairés et les plus fervents sentirent le besoin de renforcer leurs moyens d'action. C'est alors que l'Association Catholique de la Jeunesse Mexicaine, fondée en 1913, s'affirma fièrement comme le rempart des libertés religieuses et le propagatrice d'un catholicisme plenier

Carranza n'avait-il pas la trempe d'âme d'un véritable persécuteur ? Fut-il impressionné par les protestations des Évêques, par les appels à l'opinion mondiale, par les premiers gestes de résistance ? Après un an, en 1918, il cessa d'appliquer les dispositions persécutrices de la Constitution de Queretaro et proposa même formellement lenr revision au Congrès National. On put croire qu'il en serait de cette loi comme nous espérons de plus en plus fermement qu'il en sera des lois françaises qui interdisent et expulsent les congrégations religieuses.

* * *

En 1920, Obregon succéda à Carranza, assassiné par ses ennemis politiques.

Obregon était beaucoup plus radical que Carranza. Le désir ne lui manquait certainement pas d'appliquer la Constitution de Queretaro. Mais il estima sans doute que le moment n'était pas encore venu de la lutte violente et affichée contre le catholicisme. Il escompta un meilleur résultat d'une tactique qui se conciliât avec les formes extérieures et avec le langage de la tolérance. Notons en outre qu'il avait à surmonter de graves difficultés de politique extérieure. Il n'obtint la reconnaissance des États-Unis qu'en 1923, trois ans après son avènement. La grande république américaine n'éprouve plus, semble-t-il, les mêmes scrupules dans

ses relations avec une voisine dont il est tout de même difficile de prétendre qu'elle soit moins compromettante sous la présidence de Callès que sous celle d'Obregon.

Quoi qu'il en soit, ce dernier croyait avoir des raisons de surseoir à l'application intégrale et intransigeante d'une loi de persécution.

Callès lui-même, qui lui succèda en 1924, suivit d'abord la même tactique. Les catholiques commençaient à croire inapplicable cette monstrueuse Constitution de Queretaro. Et bien qu'ils n'ignorassent aucunement le passé politique de Callès et son esprit brutalement antireligieux, à la façon des soviets pour lesquels il ne dissimule pas une sympathie admirative, chaque jour qui passait apaisait leurs inquiétudes. Bientôt on célébrerait le dixième anniversaire d'une Constitution demeurée lettre morte.

Mais un fait en apparence peu considérable déchaîna la persécution. En février 1926, Mgr Mora y del Rio, archevêque de Mexico, rappela que la Constitution de Queretaro avait été réprouvée et condamnée par l'Épiscopat. M. Callès prit cette déclaration doctrinale pour une déclaration de guerre. Et, sous ce prétexte, il déclara lui-même la guerre à l'Église. Puisqu'un représentant autorisé de celle-ci avait porté une main sacrilège sur la loi fondamentale de la république mexicaine, la mise en vigueur de cette Constitution ne pouvait plus être retardée.

Immédiatement commencèrent les expulsions des prêtres étrangers, la dissolution des communautés religieuses, la fermeture des écoles qui ne donnaient pas toutes les garanties de laïcité exigées par la lettre et l'esprit de la nouvelle législation, la limitation du nombre des prêtres mexicains autorisés à exercer le ministère dans telle ville ou dans telle région, l'interdiction de l'enseignement religieux à l'école et de

la propagande religieuse par la presse, la confiscation des édifices du culte et de tous les biens d'Église, enfin une réglementation tellement tracassière de l'exercie du saint ministère que l'Épiscopat décréta qu'à partir de la mise en vigueur de ces mesures, les prêtres cesseraient de célébrer l'office divin dans les églises. Par représailles, le Gouvernement poursuivit la célébration des cérémonies religieuses en dehors des édifices du culte.

Telles sont les principales dispositions législatives contre lesquelles protestent les catholiques mexicains et avec eux l'Église universelle. C'est la loi, répond Callès, comme certains terroristes en uniforme militaire disaient chez nous en 1914 : c'est la guerre. L'injustice et la tyrannie revêtues de légalité n'en sont pas moins l'injustice et la tyrannie. Elles sont même une profanation de l'autorité législative.

* * *

Les catholiques mexicains sont des citoyens impossibles, répliquent les persécuteurs : ils refusent de s'adapter à une constitution moderne comme leurs coreligionnaires de la plupart des pays d'Europe et du monde. Nous n'en sommes pas là, heureusement, dans aucun autre pays du monde, si ce n'est peut-être en Russie bolchévique. Les Évêques du Mexique estiment que les conditions faites actuellement au catholicisme par leur gouvernement sont absolument inadmissibles et que s'en accomoder serait mortel pour l'Église à brève échéance. Sa Sainteté les encourage et encourage leurs ouailles dans la résistance. Le Pape actuel a conclu un concordat ou un *modus vivendi* avec la France, avec la Portugal, avec la Tchéco-Slovaquie, avec la Prusse, avec l'Angleterre. On fera difficilement croire qu'il pré-

tende appliquer aux États modernes des règles moyen-âgeuses. Il est le juge suprême des conditions essentiellement indispensables à la vie catholique. Faudrait-il récuser son avis pour se plier à celui de persécuteurs acharnés ? De même, les Evêques doivent avoir des raisons bien graves pour préférer l'exil — les deux tiers environ de l'Épiscopat ont dû quitter le pays — et la presque impossiblité, pour ceux qui sont restés, de gouverner leur diocèse, aux concessions que leur demande le Gouvernement Callès.

C'est une lutte à mort qui se poursuit au Mexique contre l'Église. L'Église et les fils de l'Église ont non seulement le droit, mais le devoir de résister de toutes leurs énergies et de tous les moyens dont ils disposent. C'est pour eux un devoir envers le Christ-Roi. Aucun principe de tolérance ne peut autoriser les défenseurs responsables des droits de Dieu à abandonner leur poste de combat. C'est également un devoir envers les générations actuelles et futures du peuple mexicain. Devoir encore envers la patrie et la civilisation, car la civilisation mexicaine est catholique. Vouloir déchristianiser le Mexique, c'est risquer fortement de le dénationaliser.

Les principales formes de la résistance des catholiques mexicains à la persécution gouvernementale sont l'insurrection armée, le boycottage économique, l'action sur l'opinion ainsi, que l'organisation clandestine de cérémonies et de réunions religieuses.

L'armée d'insurrection n'a pas été recrutée ni financée par l'Église. L'Église n'en pas pris la responsabilité. Mais elle n'a pas non plus interdit aux fidèles de s'y enrôler. Telle est l'attitude loyale et légitime des autorités religieuses. Les Évêques en ont donné l'assurance la plus solennelle. Le Gouvernement, lorsqu'il prétend le contraire, se contente d'affirmations. Il n'a pas donné

l'ombre d'une preuve. La cause est jugée pour les esprits impartiaux.

Parmi les victimes de la persécution dont nous raconterons l'héroïsme, il en est quelques-unes qui furent des insurgés. Nous prendrons soin de le noter. Ce ne sont pas à proprement parler des martyrs. Mais ce sont de magnifiques héros. Et c'eût été une injustice de les exclure de ce florilège empourpré de gloire et de sang.

Le service le plus direct des intérêts catholiques consiste en propagande et en réunions religieuses pour le maintien du moral catholique envers et contre tout. Les beaux chevaliers du Christ-Roi et de Notre-Dame de Guadeloupe, ce sont principalement les hommes et surtout les jeunes gens qui répandent les tracts, organisent les conférences et les réunions clandestines, distribuent l'invitation aux messes secrètes. C'est parmi ces militants intrépides de la Ligue de Défense religieuse, dont l'A.C.J.M. est l'aile marchante, que nous avons trouvé la plupart des martyrs dont nous allons rapporter l'héroïsme.

II. — LE CHRIST-ROI

—

Le Mexique a prévenu le monde catholique dans la dévotion particulière envers la royauté du Christ.

Dès avant la guerre, l'Épiscopat mexicain avait demandé à Sa Sainteté Pie X d'ajouter aux images du Sacré-Cœur les insignes royaux : le sceptre et la couronne. Le Pape répondit que cette transformation d'une image populaire n'était peut-être pas suffisamment préparée, que d'ailleurs la Royauté du Christ était déjà symbolisée sans la couronne et le sceptre, qu'il autorisait cependant bien volontiers de représenter les insignes royaux mais déposés aux pieds du Christ.

L'Épiscopat, en communiquant au peuple mexicain la réponse pontificale, ordonna de procéder à l'application des insignes royaux le 6 janvier suivant, fête de l'Épiphanie. On était en 1914. Ce fut un jour de ferveur dans toute la nation. Le dimanche 11 janvier, de grandes cérémonies publiques permirent à l'âme populaire d'exprimer son enthousiasme. Celle de Mexico fut particulièrement grandiose. Un immense cortège, après avoir parcouru les rues principales de la capitale, aboutit à la cathédrale, dans laquelle les autorités pénétrèrent par la porte centrale qui ne s'était ouverte que deux fois depuis l'inauguration de ce temple magnifique : lors du couronnement des Empereurs Iturbide et Maximilien de Habsbourg. Cette fois, c'était en l'honneur du Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs, à la Gloire du Christ-Roi.

Si l'on recherche les raisons de cet empressement du clergé et du peuple mexicains à proclamer solennellement la royauté du Christ, on ne tarde pas à observer que la situation du Mexique provoquait en quelque sorte violemment à cette dévotion enthousiaste. Voici en effet les deux termes en lesquels se peut résumer cette situation : un peuple d'une foi et d'une vie chrétienne particulièrement ferventes ; des pouvoirs publics épris d'un idéal naturaliste, laïciste, néo-païen d'une rare brutalité. L'Église, l'Église vivante, se sentait gravement menacée. Pasteurs et fidèles se demandaient quel esprit animerait désormais la vie sociale au Mexique et inspirerait la législation. Le parti qui s'était emparé du pouvoir entendait paganiser l'atmosphère dans laquelle grandiraient les générations de demain. L'enthousiasme pour la royauté du Christ qui se manifesta par réaction répondait aux préoccupations qui donnent aujourd'hui naissance dans tous les pays du monde aux mouvements d'action catholique.

* * *

La dévotion au Christ-Roi ne cessa de se développer au Mexique depuis les solennités de l'Épiphanie en 1914. C'est d'elle que naquit au lendemain de la guerre mondiale le projet d'un monument national à la Royauté du Christ.

Exactement au centre géographique du Mexique se dresse une montagne abrupte, dénommée El Cubilete. Son sommet atteint 2.600 m. au-dessus du niveau de la mer et 800 m. au-dessus de la plaine environnante. Elle attira les regards des chevaliers du Christ-Roi. L'Évêque de Léon, Mgr Valverde, dans le diocèse duquel se trouve le Cubilete, exprima un jour le désir, malgré les grandes difficultés de l'ascension, d'y célébrer le Saint-Sacrifice. Peu de temps après, l'association mexi-

caine de l'Adoration Nocturne choisit le même sommet pour la célèbre « veillée des épis », qui se fait traditionnellement en plein air. Les deux projets se rencontrèrent ; enfin, il parut que rien ne perpétuerait mieux le souvenir de cette manifestation que d'inaugurer au sommet du Cubilete, le lendemain de la veillée, un monument au Christ-Roi.

La réalisation de cette idée, qui avait été accueillie aussitôt avec enthousiasme, fut menée rapidement. La première pierre du monument fut bénite le 12 mars 1920. Bientôt s'érigea une pyramide octogonale de 6 mètres surmontée d'une statue de 3 mètres.

La veillée solennelle eut lieu la nuit du 10 au 11 avril. Des feux s'allumèrent sur toutes les cimes d'alentour. Et le 11, à l'aube, au moment où le soleil apparaissait au-dessus de la chaîne du Guanajuato, l'Évêque de Léon bénit la montagne et la proclama montagne du Christ-Roi. Puis il bénit le monument et le déclara monument national. La bénédiction du Saint-Sacrement fut ensuite donnée dans les quatres directions cardinales. C'est à la fin de cette cérémonie mémorable que l'évêque de Léon lança l'acclamation fameuse : « Vive le Christ-Roi ! » qui devait être bientôt le cri de combat et de victoire des soldats et des martyrs de l'Action catholique.

Ces proclamations prirent un caractère plus officiel quelques mois plus tard, en octobre 1920, lors de la réunion plénière de l'Épiscopat, tenue à l'occasion du 25e anniversaire du couronnement de N. D. de Guadeloupe. Les déclarations de l'Évêque de Léon furent reprises par tout le collège épiscopal. Une pastorale collective fut adressée au peuple mexicain et l'on décida de commencer au plus tôt la construction d'un monument vraiment grandiose sur le Mont Cubilete. Un ingénieur français, Ernest Brunel, se chargea de faire les

plans et de diriger les travaux. Le petit monument fut transféré à cent mètres en dessous de la cime. Les difficultés de la réalisation n'arrêtèrent personne. On fit sauter à la dynamite 9.000 mètres de roches très dures pour établir une plate-forme de 2.400 mètres carrés. Le terminus de la route qui approchait le plus du sommet en était encore éloigné de huit kilomètres. Une route, dont l'inclinaison est de 8 à 10 pour cent, fut creusée dans la roche. Trois ponts de fer furent jetés sur les précipices. Une source d'eau potable fut captée à trois kilomètres de la cime. Une pompe électrique puissante fut installée, qui permit de refouler l'eau jusqu'à l'emplacement du monument. En sorte qu'au début de 1923, tout était prêt pour commencer l'érection. La pose de la première pierre fut fixée au 11 janvier. A la cérémonie présidait Monseigneur Filippi, délégué apostolique ; presque tous les Évêques y assistaient avec des centaines de prêtres ; les fidèles se comptaient par dizaines de mille.

* * *

Le gouvernement d'Obregon avait pris ombrage de toutes ces manifestations. Il avait décidé d'empêcher la cérémonie du 11 janvier. Mais le corps de police envoyé à cet effet arriva trop tard. Néanmoins, la construction du monument fut interdite et Mgr Filippi fut expulsé du Mexique avec un parfait mépris des lois les plus élémentaires de la courtoisie internationale. En dépit de cette rage politique, un mouvement de pélerinages s'ébranla, de tous les points du territoire mexicain, vers la sainte montagne. Une association des « vassaux du Christ-Roi », créée par l'Évêque de Léon, groupa rapidement plus de cent mille affiliés ; des images et des acclamations en caractères rouges furent répandues à profusion et collées sur les portes des maisons. Elles

L'image vénérée de N.-D. de Guadeloupe.

La Basilique de N.-D. de Guadeloupe et la montée du Tepeyac.

Vue générale de Mexico.

Le château de Chapultepec, résidence de M. Calles.

Monseigneur Mora y del Rio, archevêque de Mexico.

Le gouvernement de M. Elias Callès.

De gauche à droite.

En haut : Saenz (Aff. étrang.), écu de la République, Tejeda (Intérieur).

Médaillons ronds : Amaro (Guerre), Puig Casauranc (Education).

Médaillons ovales : Léon (Agricult.), Ortiz (Communic.), Pani (Finances), Morones (Industrie).

Le Président Calles.

D'importantes modifications ont eu lieu en 1928.

popularisèrent de plus en plus la dévotion au Christ-Roi et l'acclamation lancée pour la première fois par l'évêque de Léon du sommet du Cubilete.

Pour confirmer cette dévotion croissante, S. S. Pie XI accorda une indulgence plénière aux Mexicains qui prononceraient à l'heure de la mort l'invocation : « Vive le Christ-Roi ! » On sait que ce cri est devenu pour nos frères héroïques du Mexique un véritable rite du martyre.

Or, ce cri, ces pèlerinages, le monument lui-même devinrent pour les laïcisateurs les choses les plus insupportables du monde. Ils y voyaient, non sans raison, la marque d'une conviction et d'une infrangible énergie qui allaient contrecarrer leurs desseins. Ils se mirent à traquer les hérauts du Christ-Roi, les pèlerins du Christ-Roi. Finalement, ils résolurent de faire sauter à la dynamite le monument du Cubilete.

Fin décembre 1927, deux mille hommes, sous les ordres du général Jaime Carrillo, furent envoyés à Silao, la ville la plus proche de la montagne. Ils terrorisèrent d'abord les populations de la région. Puis fut ordonnée la concentration des habitants, ce qui permit aux soldats de la république un immense pillage. Au butin enlevé chez l'habitant, on ajouta les machines déjà installées pour la construction du monument définitif au Christ-Roi. Et le tout fut vendu à vil prix dans les rues de Silao.

Enfin, le 30 janvier 1928, une détonation formidable se répercuta dans les vallées : le monument au Christ-Roi volait en éclats.

Symbole complet du régime

III. — NOTRE-DAME DE GUADELOUPE

—

Le 9 décembre 1531, un Indien nommé Jean Diego se rendait de son village Tolpetlac à Mexico pour y entendre la messe à l'église de S. Jacques le Majeur, située dans le quartier de Tlaltelolco.

Comme il passait au pied du Tepeyac, la plus haute des collines entourant Mexico, d'où son nom qui signifie « Pointe des montagnes », il entendit une musique dont la douceur l'attira irrésistiblement. Il fit d'un pas alerte l'ascension du Tepeyac. Arrivé au sommet, une lumière intense lui apparut et, dans cette lumière, une dame indiciblement belle, souriante, radieuse de bonté.

— Jean Diego, mon fils bien-aimé, dit l'apparition, où allez-vous ?

— Madame, je vais à Mexico, au quartier de Tlaltelolco, pour y entendre la messe que disent les ministres du Seigneur.

— Eh bien, je suis la Mère du Seigneur, la Mère toujours Vierge. Et je t'annonce ma volonté d'avoir ici même un temple magnifique, d'où je protégerai mon peuple et ferai voir ma compassion pour les pauvres Indiens et pour tous ceux qui invoqueront ma bonté et mon cœur miséricordieux. Va dire ma volonté à l'évêque de Mexico.

L'Indien redescendit aussitôt la colline et se hâta vers la cité. Mais les domestiques de l'évêque le reçurent fort mal. L'évêque lui-même, auprès de qui il

parvint finalement à se faire introduire, le prit pour un illuminé. Le fait est qu'extérieurement il ne faisait pas figure d'ambassadeur de la Reine du Ciel.

Ne sachant plus comment exécuter les ordres de la Dame, il retourna le jour même au lieu de l'apparition. Et il y retrouva la Dame d'une beauté incomparable. Il la pria très humblement de choisir un plus noble messager dont la parole pût donner confiance.

— Les nobles serviteurs ne manquent pas, répondit la Vierge, que je pourrais envoyer à l'évêque de Mexico pour lui mander ma volonté, mais c'est toi, et nul autre, Jean Diego, que je veux charger de ce message. Retourne auprès de l'évêque, répète-lui ma volonté, dis-lui que tu es envoyé par la Mère de Dieu.

Avec la même simplicité et la même promptitude que la première fois, Jean Diego redescendit à Mexico. Il fut beaucoup mieux reçu par l'évêque, qui, cependant, exigea un signe de la vérité de l'apparition.

— J'irai le demander à la Dame, répondit l'Indien.

Il s'y rendait le lendemain, 10 décembre.

La Vierge lui apparut une troisième fois et lui promit le signe demandé.

— Viens encore demain ici-même, lui dit-elle, et l'évêque de Mexico obtiendra ce qu'il désire.

Mais le lendemain, Jean Diego fut infidèle au rendez-vous. Et ceci est admirable de simplicité. Un de ses oncles étant tombé dangereusement malade, il estima plus urgent de l'assister que de se rendre au sommet du Tepeyac, pour y recevoir les ordres de la Sainte Vierge à transmettre, avec preuves à l'appui, à l'évêque de Mexico.

Donc, le 11 décembre, il ne se rendit pas au Tepeyac. Le 12, il passait en grande hâte au pied de la colline des apparitions en se rendant au quartier de Tlaltelolco pour ramener un prêtre qui apporterait à son oncle les

sacrements et tous les secours des mourants, lorsque la Vierge elle-même, ayant quitté le sommet de lumière où elle s'était montrée, se trouva tout à coup devant lui à un tournant du chemin. Le pauvre Indien anéanti de confusion commençait à s'excuser avec honte de ne pas être venu à l'heure et à l'endroit fixés.

— Ton oncle est guéri, lui dit la bonne Vierge. Et maintenant, va cueillir des roses sur le sommet du Tepeyac et apporte-les-moi. Je te dirai ce que tu devras en faire.

Sachant parfaitement qu'il n'y avait jamais eu de roses ni de fleurs d'aucune sorte sur la roche nue qui coiffe le Tepeyac, Jean Diego obéit à la Sainte Vierge sans un doute ni une hésitation.

Il trouva un parterre magnifique de roses fraîches et parfumées. Il en cueillit une brassée et redescendit vers la Dame, qui l'attendait toujours sur le chemin de Mexico.

— Tu porteras dans ton manteau ces roses du Tepeyac à l'évêque de Mexico. Elles seront le signe qu'il a demandé.

L'ambassadeur de la Vierge s'en fut à l'Évêché de Mexico. Amené devant l'évêque, il ouvrit son pauvre manteau. Et ce furent deux miracles et deux signes qui frappèrent les regards stupéfaits du prélat : les roses du ciel cueillies sur le sommet aride du Tepeyac, puis, sur l'envers du misérable manteau, peinte à l'insu du messager, la scène de l'apparition.

Il y eut une cinquième apparition de la Vierge du Tepeyac, non plus à Jean Diego, mais à son oncle miraculeusement guéri.

— On m'appellera, dit la Vierge, Notre-Dame de Guadeloupe (1).

---

(1) Guadelupe-Hidalgo était le nom donné par les Espagnols à la bourgade sise au pied du Tepeyac, par corruption du nom

Une basilique grandiose fut élevée au pied du Tepeyac. Bien peu de lieux de pèlerinage peuvent lui être comparés pour le nombre et la ferveur des pèlerins. La dévotion envers la Vierge brune, la « Morenita », est surtout chère aux populations de race cuivrée, qui forment encore l'immense majorité du peuple mexicain. L'histoire du Mexique est un enchaînement de bénédictions de Notre-Dame de Guadeloupe. Depuis que la persécution ensanglante ce pays de Marie, la piété a redoublé envers celle qui a promis de protéger son peuple et de sécher ses larmes au temps de l'affliction. Plus que jamais — c'est notre grand motif d'espérance en la victoire prochaine de l'Église — l'âme du Mexique est tournée et tendue vers « le fleuve de lumière » qui descend de la « Pointe des montagnes ».

---

indien primitif *quautlalapan*. Il est remarquable que l'attribution du nom de Guadelupe à de nombreuses localités des colonies espagnoles fut inspirée la plupart du temps par le culte de Notre-Dame de Guadelupe, en Espagne, foyer d'un pèlerinage célèbre au Moyen Age et encore existant à l'époque actuelle. En arabe, Guadalupe veut dire : fleuve de lumière.

ETATS UNIS
ETATS UNIS DU MEXIQUE
SONORA
HERMOSILLO
BAJA CALIFORNIA
LA PAZ
CHIHUAHUA
COAHUILA
NUEVA LEÓN
MONTERREY
SALTILLO
SINALOA
DURANGO
ZACATECAS
SAN LUIS POTOSÍ
TAMAULIPAS
VICTORIA
TEPIC
JALISCO
GUADALAJARA
MÉXICO
HIDALGO
VERACRUZ
XALAPA
MICHOACÁN
MORELIA
GUERRERO
OAXACA
CHIAPAS
TUXTLA
YUCATÁN
MÉRIDA
CAMPECHE
QUINTANA ROO
GOLFO DE MÉXICO
MAR DE LAS ANTILLAS
GUATEMALA
GUADALUPE
LAGO DE TEXCOCO
TACUBAYA
DISTRICT FÉDÉRAL
TLALPAN
LAGO DE XOCHIMILCO

I. - LE SANG SACERDOTAL

DON LUIS BATIS ET SES PAROISSIENS

Il était curé de Chalchihuites, un village tranquille et retiré de l'archidiocèse de Durango, dans l'État de Zacatecas.

Sa piété lui avait valu d'être directeur spirituel du séminaire de Durango ; son activité était celle d'un splendide organisateur. Dans sa première paroisse, il reconstruisit l'église. A Chalchihuites, il était aumônier des syndicats ouvriers et dirigeait le Cercle de Jeunesse.

La Jeunesse ! Quelle place elle tenait dans son cœur et dans sa vie ! Malgré l'âge, Don Batis s'était refait jeune pour sauver les jeunes. On le voyait constamment avec eux ; il était leur ami, leur confident. Après les réunions d'études, pour les distraire il se mettait lui-même au piano. Quand la persécution le força à fermer les portes de son beau Cercle, celles du presbytère s'ouvrirent et l'intimité du prêtre avec ses jeunes devint plus profonde que jamais. Ensemble, le soir, ils prient, ils étudient la doctrine sacrée, ils examinent l'état spirituel de la paroisse, ils prennent les mesures de propagande nécessaires. Ainsi travaille l'A.C.J.M., ainsi l'Action catholique sert-elle l'Église, sa Mère et Maîtresse.

Mais la haine veillait. Le secrétaire communal de Chalchihuites, R. Garcia, est un calliste pressé de signaler son zèle. Le curé lui baille l'occasion belle. Pourquoi ne pas l'accuser d'ourdir avec ses jeunes gens un complot contre le Gouvernement ?

. . . . . .

Voilà comment il advint que, le 14 août 1926, le lieutenant Blas Maldonado Ontiveros, du corps du général Eulogio Ortiz, -Eulogie le Cruel, ainsi que le peuple l'appelle — se présentait

avec douze soldats chez l'abbé Batis. On bouscule le pauvre curé, on le dépouille, on le raille, et finalement on le retient prisonnier.

Maldonado crut dès lors en imposer par les armes. Le revolver au poing, il réclame au curé le nom des autres conjurés. Les autres ? Il n'y en avait pas un seul. Don Batis répondit simplement qu'on faisait erreur complète. Sans doute, le Cercle de Jeunesse se réunissait chez lui tous les soirs, mais cela n'avait rien de commun avec une conspiration quelconque.

Hélas ! à quoi bon protester ? Dans la même nuit, grand émoi au village... Vingt-deux habitants sont arrêtés... Ce sont tous membres de la Jeunesse catholique ou du syndicat. La foule se masse devant la maison de détention ; elle proteste. Maldonado la considère un moment et, pour toute réponse, il fait tirer dessus. Entretemps, pour compléter sans doute ses perquisitions, le représentant de l'autorité publique se met en devoir de dépouiller l'église paroissiale de ses objets les plus précieux.

* * *

Le lendemain, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, vit le triomphe de Don Batis et de sa Jeunesse.

Vers dix heures du matin, on l'emmène avec quelques-uns. Ce sont David Roldan, président du Cercle de Jeunesse, Manuel Morales, président de la Ligue de Défense Religieuse et dirigeant du syndicat catholique, Salvador Lara Puente, secrétaire de la Ligue. Voilà l'état-major d'Action catholique de la paroisse. Hier en bloc au travail, aujourd'hui en bloc pour la gloire du martyre.

Mais, en voyant qu'on lui enlève son curé, de nouveau la foule s'amasse. Don Luis prend peur ; ne va-t-on pas molester les soldats ? Bon pasteur, il craint plus pour son troupeau que pour lui-même. Tandis qu'on l'emporte, il exhorte les assistants au calme. Cependant que Maldonado, fidèle à lui-même, fait tirer à travers tout. Beaucoup tombent blessés.

L'automobile se remet en marche. Elle se dirige vers la gare de Walterio. Mais elle n'ira pas jusque là. Au point appelé « le Boulevard », elle s'arrête. Il faut descendre...

Alors, sachant que c'était la fin, le bon curé, plus que jamais, se sentit pasteur. A genoux devant le lieutenant : « Je vous donne ma vie, lui dit-il, disposez-en à votre gré, mais par pitié, pour l'amour du Christ, laissez donc ces jeunes gens... » Désignant Morales : « celui-ci est marié, il a trois petits enfants » ; puis, montrant les autres : « Et ces deux-ci sont les soutiens de leur famille ; leurs mères sont vieilles, elles n'ont pas d'autre appui ».

Ainsi s'épanchait le cœur du bon curé, mais le cœur du bon paroissien allait se révéler aussi : « Laissez-donc, Monsieur le curé, dit Morales. Je meurs, mais Dieu ne meurt pas. Il prendra soin de ma femme et de mes petits... Que la sainte volonté de Dieu se fasse !... »

« Eh bien ! mourons, s'écria alors Don Batis dans un ravissement d'allégresse. Mourons pour la cause de Dieu. Qu'importe si nous nous en allons, d'autres que nous verront le triomphe. Dieu ne meurt pas... Vive le Christ-Roi ! »

Et tous de reprendre d'une seule voix, en une splendide acclamation liturgique : « Vive le Christ-Roi ! »

Don Batis et Morales tombèrent criblés de balles. On emmena un peu plus loin Roldan et Lara, pour les fusiller à leur tour.

. . . . . .

Les bourreaux abandonnèrent leurs victimes sur place, après les avoir dépouillées de l'argent qu'elles portaient. Et le lieutenant communiqua officiellement au Gouvernement que la foule avait attaqué le convoi des prisonniers pour délivrer ceux-ci, mais que, grâce à l'héroïsme de ses soldats, il avait pu repousser les assaillants, tout en tuant les prisonniers dans la mêlée...

Entretemps, le bon peuple de Chalchihuites recueillait pieusement les corps des protomartyrs de la persécution nouvelle,

pour les ramener en triomphe au sein de la famille paroissiale qu'ils venaient d'illustrer à jamais (1).

---

(1) Cfr. la « *Civilta Cattolica* » du 4 décembre 1926, récit d'un témoin oculaire. La scène de l'exécution fut racontée par un petit berger qui gardait son troupeau à cet endroit.

Dans sa pastorale du 11 février 1927, Mgr Gonzales y Valencia, archevêque de Durango, rend un bel hommage aux martyrs de Chalchihuites, ses diocésains. Mgr Orozco cite également Don Batis dans sa lettre du 15 août suivant.

LES PENDUS DE JALISQUILLO

En mars 1926.

Le Président Callès vient de déchaîner la tourmente, en intimant aux gouverneurs des États l'ordre d'appliquer à toute force les lois sur le culte.

. . . . . .

Dans le territoire de Nayarit, le député Moreno a juré d'être un zélateur de la laïcisation. Un dimanche, à l'heure de la messe, avec quelques hommes dûment armés, il fait irruption dans l'église.

Tumulte, vociférations.

Le vieux curé suspend le Saint Sacrifice et demande raison de cette agression.

— La messe est interdite, lui jette Moreno. Nous venons arrêter le curé, expulser les fanatiques et mettre les scellés sur l'église.

— Un moment, supplie le prêtre. Laissez-moi du moins consommer les saintes espèces et emporter ce pauvre calice.

Mais Moreno n'est pas homme à supporter le bon plaisir des curés. Oust ! Il s'élance sur le prêtre et le bouscule. Un de ces bandits saisit l'encensoir. Ils vont tout lacerer.

En hâte ,le curé consomme l'hostie consacrée.

Est-ce donc un défi ?

A l'instant même, il tombe criblé de balles.

Sous le coup de cette invasion forcénée, les braves campagnards étaient restés stupéfiés. La terreur leur glaçait le sang. Mais voici leur curé tombé. Ah ! c'est cela que veulent ces énergumènes ? En avant... Et les paroissiens de s'élancer vers l'autel, le poing tendu.

Ils sont sans armes. Qu'importe ?

Lutte corps à corps.

Une masse s'abat en gesticulant : c'est Moreno, frappé à mort.

. . . . . .

Deuxième acte.

Un détachement de fédéraux entre précipitamment dans Yalisquillo. Les gens, sur le pas de leur porte, regardent ce qui va se passer. Ne vous exposez pas, malheureux ! Les troupes arrêtent tous les hommes.

Dans cette foule de paysans maintenant tassée au milieu d'un carré de soldats, quels sont ceux qui ont tué Moreno ?

Qu'à cela ne tienne !

Parmi les prisonniers, le chef d'escorte désigne un... deux... quatre... sept... neuf hommes. Au hasard.

Et quelques instants plus tard, neuf corps se balançaient aux branches d'un gros arbre, en face de l'église.

. . . . . .

Ainsi mourut un curé de village, avec le corps du Christ sur les lèvres, frappé parce qu'il disait la messe.

Ainsi moururent ses paroissiens, pendus pour avoir défendu leur curé (1).

---

(1) Une photo de l'arbre des pendus fut prise par M. Sydney Sutherland, fils d'un pasteur protestant qui la publia dans le « *Liberty Magazine* », aux États-Unis.

L'ABBÉ MATEO CORREA

L'insurrection catholique battait son plein au Mexique.

Au début de février 1927, le général Eulogio Ortiz, chef des opérations militaires dans l'État de Durango, communiquait au Secrétariat de la guerre qu'il avait procédé à l'arrestation du prêtre Mateo Correa et du sieur José Miranda, propriétaire de l'*hacienda* de Llanetes, accusés tous deux d'avoir pris les armes contre le gouvernement. La réponse ne se fit pas attendre : « Dirigez-les sur la prison de Durango pour les y fusiller ».

. . . . . .

L'abbé Correa, curé dans le diocèse de Zacatecas, était l'hôte de M. Miranda. Un samedi, à la tombée du jour, on vint l'appeler en toute hâte : un pauvre indigène se mourait.

Malgré son âge (1), malgré les risques de la route, le prêtre partit aussitôt avec le Saint Viatique ; pour plus de sûreté M. Miranda l'accompagna.

Il cherchaient à éviter les carrefours, mais mal leur en prit : une bande de soldats callistes les surprit. S'apercevant que le prêtre portait le dépôt sacré, une rage satanique les saisit, et ils commencèrent à l'accabler de sarcasmes. Ils allaient s'élancer sur les saintes espèces, mais l'abbé prévient leur sacrilège : d'un mouvement vif, il les consomma et s'écria : « Tuez-moi, si vous voulez, mais je ne serai pas complice de votre impiété ». A peine avait-il prononcé ces mots qu'il était roué de coups. Il fut dirigé ensuite avec son compagnon sur Valparaiso et écroué sous l'inculpation de connivence avec les « libérateurs », qui opéraient dans les environs.

---

(1) Il avait 62 ans.

Toutes pétitions et suppliques pour obtenir leur libération demeurèrent inefficaces. Les prisonniers furent mis à la disposition du général Ortiz et celui-ci ordonna de les amener à Durango. Ils y arrivaient le 4 février et le général les rejoignait le soir du 5. Le lendemain, il choisit pour les faire comparaître le moment où un groupe de catholiques, pris les armes à la main, allait être fusillé. S'adressant à l'abbé Correa : « Confesse-moi d'abord ces vauriens », lui dit Ortiz. Le bon prêtre s'exécuta en apôtre et réconforta ces âmes promises au martyre. Mais à peine s'était-il acquitté de ce dur devoir, que le général, avec un ricanement, ajouta : « Et maintenant, tu vas me révéler ce que ces bandits ont pu te dire ».

Alors se redressant : « Cela, jamais ! » riposte le prêtre.

— Tu refuses ! Je vais te faire fusiller avec eux !

— Faites-moi fusiller, je ne violerai pas mon secret.

. . . . . .

Voilà comment l'abbé Correa en vint à partager le sort de ses glorieux pénitents, en même temps que le mérite de saint Jean Népomucène, martyr du secret de la confession.

Quant à M. José Miranda, nul, depuis, n'eut de ses nouvelles. On a dû le fusiller aussi. Ainsi va la justice de l'impiété...

« La Révolution doit guillotiner les curés avant que les curés ne guillotinent la Révolution »

(feuillet de propagande calliste, d'après l'original)

AVISO IMPORTANTE:

HAGO del conocimiento de los habitantes de esta región que toda persona que facilite alimentos, dinero a los rebeldes, así como presentar niños a que se los bauticeo o presentarse a verificar matrimonios o a escuchar sus predicas, serán pasados irremisiblemente por las armas.

Sufragio Efectivo No Reeleccion.
Cotija, Mich. a 23 de Dic. de 1927.

El Gral. Brig. Jefe del Sector y del 73/o Rgto. de Cab.

Regino Gonzalez.

« AVIS IMPORTANT.

« Je fais connaître aux habitants de cette région que quiconque procurera des aliments ou de l'argent aux rebelles, présentera des enfants au baptême, viendra contracter mariage ou entendre des prédications, sera passé irrémisiblement par les armes.

« Suffrage effectif. Non réélection.

« Cotija, Mich., le 23 décembre 1927.

« Le G^al de brigade, chef du secteur et du 73e régiment de Cavalerie.

REGINO GONZALEZ.

(Photo prise sur l'original.)

Un sanctuaire pittoresque.

Es menester, querido joven, que prosiga Ud. en el noble propósito de conquistar las sagradas libertades que nos han sido arrebatadas, entre todas la libertad de adorar á Jesucristo. Este es el gran bien por cuya consecución debemos trabajar todos los mexicanos, y por el que debemos sacrificar nuestros bienes, nuestro reposo y aun nuestra vida misma. El hombre sin libertad es un ser miserable; vale más la muerte que la esclavitud. Trabajemos, trabajemos sin descanso, y en todas partes por la Religión y por la Patria.

Lo bendice efusivamente su mas atto. S. y capellan

+ Fran.co de Paula,
Obpo. de Huej.

Lettre de Mgr Manrique y Zarate,
évêque de Huejutla, à M. Andrès Barquin.

Monseigneur Manrique y Zarate, évêque de Huejutla

Portrait de Mgr Orozco y Jimenez

Comment le prêtre se déguise.

LE MARTYRE DE L'ABBÉ REYES

Dans la vallée du Verde Zula, qui s'étend du Lac Chapula aux premières pentes montagneuses formant limite avec la région des « Jaliscientes de los Altos », la petite bourgade de Tototlan vivait paisiblement autour de son église. Celle-ci était desservie par Don José Maria Vizcarra, curé, et par le P. Sabas Reyes, vicaire (1).

La tranquillité de Tototlan avait déjà été troublée, avant l'arrivée de Callès au pouvoir, par les menées du parti agrarien et par la persécution, latente depuis 1914.

. . . . . .

Dès que les troupes callistes entrèrent à Tototlan, elles s'enquirent du lieu où se trouvaient les pasteurs des âmes. Les soldats ne purent trouver qu'une vieille servante qui avait été au service du curé. Ils la mirent immédiatement à la question en menaçant de la pendre, si elle ne révélait pas la retraite des deux prêtres. Plusieurs fois on lui passa la corde au cou, puis, se jouant d'elle, on la laissait retomber sur le sol. Mais la vieille refusait toujours de parler. Enfin, à bout de souffle et exténuée, elle révéla l'endroit où le P. Reyes s'était retiré. Cela suffisait aux bourreaux : ils laissèrent la vieille pour morte.

Immédiatement, le P. Reyes fut découvert et odieusement maltraité. On le consuisit sur la place du village, face à l'église, et là, le général lui ordonna de dire où son curé se cachait. Le P. Reyes répondit qu'il l'ignorait.

---

(1) Au Mexique, les fidèles appellent *Padre* indistinctement les prêtres séculiers et les religieux.

Alors commença un horrible supplice. La soldatesque en furie se jeta sur le prêtre, lui arrachant sa soutane, et le ligota brutalement contre le portique de l'église, sans que ses pieds touchassent le sol. De nouveau, le général posa la question : « Où est le curé Vizcarra ? » Le P. Reyes, malgré la torture, répondit qu'il n'en savait rien, que d'ailleurs il n'aurait pu trahir son supérieur. « Vous me faites souffrir en haine du Christ : j'accepte ces tourments pour son amour ».

Et les soldats de lui planter sabres et baïonnettes dans la chair.

. . . . . .

Ce supplice affreux dura trois jours et trois nuits. Le malheureux resta ainsi exposé au souffle glacé de la montagne et, pendant le jour, à l'ardeur tropicale du soleil.

Des personnes compatissantes tentèrent d'étancher la soif du supplicié, mais elles furent brutalement repoussées et renversées à terre.

Le général en personne mêlait ses sarcasmes à ceux de la troupe et venait à son tour piquer de la pointe du sabre cette pauvre chair pantelante. Des plaies horribles s'étaient formées, où s'agglutinaient la poussière et les moustiques ; à peine cicatrisées, elles étaient rouvertes par la cruauté des tortionnaires. Non contents de faire souffrir leur victime, ils voulurent la déshonorer par toutes sortes de plaisanteries indécentes.

Enfin, le général estima que cette comédie avait assez duré. Les soldats délièrent les pieds du prêtre martyr, les imbibèrent de gazoline et y mirent le feu. Puis les autres liens furent coupés, et le corps inerte retomba sur le sol. Mais ce n'était pas encore tout : avec un sursaut bestial, des soldats poussèrent en avant le martyr, le forcèrent à se relever, et le traînèrent jusqu'au cimetière : c'est là qu'il rendit le dernier soupir.

C'était le 14 avril 1927.

. . . . . .

Son cadavre fut recueilli par les femmes de Tototlan. Quant aux hommes, ils avaient dû fuir pour échapper à la fureur des troupes callistes ou s'étaient engagés dans les groupes de

« ilbérateurs ». Tout ce qu'il restait d'habitants à Tototlan se partagea avec une pieuse émulation les objets qui avaient appartenu au martyr du Christ Jésus (1).

L'ABBE JOSE SANCHEZ

Le prêtre José Sanchez (du diocèse de Jalisco) était en résidence à Palmitas. Les habitants des environs, estimant que leur père spirituel n'était plus en sûreté, commirent une dizaine d'hommes pour l'accompagner jusqu'à Tecolotlan. En route, ils tombèrent sur une troupe de soldats callistes dont le capitaine, prenant ces hommes pour des rebelles et le curé pour leur chef, ordonna sans autre forme procès que le prêtre fût pendu. L'abbé Sanchez se prosterna la face contre terre, puis il se releva et bénit ses bourreaux en disant : « Je vous pardonne, au nom du Père... » Mais, on ne lui laissa pas achever la phrase sublime et il fut pendu...

(1) Meurtre cité par Mgr de la Mora, archevêque de San Luis Potosi, dans son interview au *Daily Express* (17 avril 1928), ainsi que par Mgr Orozco y Jimenez, archevêque de Guadalajara, dans sa pastorale du 15 août 1927.

L'ABBE ROBLES

M. l'abbé José Robles, inlassable ouvrier de la vigne du Seigneur, avait été ordonné prêtre en 1913, à l'issue de ses études au Séminaire de Guadalajara. Il n'avait cessé depuis lors de déployer un zèle magnifique, surtout dans l'apostolat social et dans les œuvres d'Action catholique. Il fonda dans sa paroisse une section de l'A.C.J.M. avec des cercles d'études ; il établit un syndicat, une société mutuelliste, une coopérative de de consommation. Non satisfait de pareille activité, il y ajouta la création d'un journal, réédifia un vieil hôpital avec l'institut religieux qui en était l'annexe, soutint un petit séminaire et propagea l'Apostolat de la prière. Dans ses diverses résidences, comme coadjuteur à Nochïxtlàn,puis comme curé à Tecolotlàn, sa grande charité avait séduit fidèles et étrangers, ennemis, amis, indifférents.

Sa charité, oui, car elle exprimait le fond de lui-même. « Ton cœur blessé, ô Jésus, écrivait-il en une émouvante pièce de vers, est ma divine hôtellerie. C'est de ses plaies et de son sang que mon âme se nourrit. » « Ton amour et non point la lance, ajoutait-il, t'a ouvert le cœur. Qui donc ne s'empresserait en ce divin abri ? » Et plus tard, pendant ses jours de prison, il disait dans un nouveau poème : « Je n'ai ni sceptre, ni couronne, ô mon Roi, pour te l'offrir. Jadis je t'offrais mon troupeau... Mais de cette prison sacrée, en union mystique avec mes fils, voici que je te donne tout ce que j'ai : mon cœur. »

. . . . . .

Le 14 janvier 1927, le Gouvernement commença à le persé-

cuter. Résistant aux instances de ses paroissiens, il n'avait pas voulu se cacher ; il répétait à tous : « Un pasteur n'abandonne pas son troupeau ! » et soupirait souvent « : Si le Cœur Eucharistique de Jésus daignait m'appeler aujourd'hui !... »

Cédant enfin aux prières de quelques personnes, il prit comme asile une cave aux environs de sa ville de Tecolotlàn. Il y célébrait quotidiennement la Messe au milieu de bon nombre de ses paroissiens.

Cela dura quelque temps, mais un espion du Gouvernement découvrit son refuge et le trahit. Le 25 juin, un peloton de soldats vint l'appréhender comme il revêtait les ornements pour la célébration de la Sainte Messe.

En prison, il fut heureux comme jamais. Durant le jour qu'il y passa, il composa quelques poèmes où il exprime un grand désir du martyre.

Le nuit suivante, il fut conduit à pied, enchaîné, sur une éminence qui se trouve aux environs de la montagne de Quila. Sachant bien ce qui l'attendait, il demanda aux soldats de pouvoir prier quelques moments. Quand il eut fini, il bénit la corde avec la quelle on allait le prende, il bénit aussi les soldats, leur pardonna et leur promit de prier pour eux. Et il ajouta :

« Que mon sang retombe sur mon peuple, en gage de bénédiction et de pardon ». Puis il se passa lui-même la corde autour du cou. « A toi, toujours à Toi, Cœur Eucharistique de Jésus, dit-il encore. Père, je remets mon âme entre tes mains ». Et on le suspendit à un arbre.

. . . . . .

Voilà la simple histoire de l'abbé Robles, la simple histoire de millions de martyrs qui depuis les tueries de l'époque romaine se sont succédé comme une guirlande fastueuse autour du trône du Christ-Roi.

Dans cette guirlande, il est des fleurs éclatantes, comme ce magnifique Jean Bonilla.

Il est des fleurs plus effacées, mais voyez l'émouvante beauté de ces deux morts.

Le bouillant et passionné Bonilla a reçu la faveur de verser tout son sang, jusqu'à la dernière goutte, un Vendredi-Saint, à trois heures... C'est à ce jeune homme qu'il convenait le mieux de jouer, de jouer jusqu'au bout et en toute vérité, le drame de la Passion du Christ...

Et ce prêtre ne pouvait mieux mourir martyr qu'humblement, sans en avoir l'air (1).

---

(1) Le meurtre de l'abbé Robles fut cité comme l'un des épisodes les plus caractéristiques de la persécution par Mgr de la Mora, archevêque de San Luis Potosi, dans son interview au *Daily Express* (17 avril 1928), ainsi que par Mgr Orozco y Jimenez, archevêque de Guadalajara, dans sa pastorale du 15 août 1927.

L'ABBE SEDANO

« J'ai l'honneur de vous communiquer que je viens d'arrêter le curé Sedano et que je l'ai passé par les armes avec cinq autres fanatiques. Les cadavres sont exposés à la gare de Ciudad Guzman.

» Pour information, respectueusement

» Le général de Division,
Chef des opérations militaires,
J. M. FERREIRA. »

Lorsque l'*Excelsior* publia ce message du général Ferreira au président Callès, les uns ont épanché leur joie brutale : « Encore un rebelle catholique d'achevé ! », et les autres s'en sont allés en hochant douloureusement la tête : « L'abbé Sedano... sans doute un martyr de plus ! » Le sang catholique est pour le monde un signe de contradiction, comme le nom même du Christ.

En somme, qu'était-il arrivé ?

Une délation abjecte, un tourment abominable et le spectacle d'une infrangible constance.

. . . . . .

Le 6 septembre 1927, une vieille mendiante se présente à la maison où Don Sedano se tenait caché. L'abbé lui remit une aumône. Elle se retire.

Quelques instants plus tard, la vieille va trouver le capitaine Urbina :

— Donnez-moi quelque chose, lui dit-elle, et je vous ferai une révélation.

— De quoi s'agit-il ?

— Dites-moi d'abord ce que vous me donnerez. C'est une communication qui vous intéresse grandement.

— Un peso.

— Non, deux pesos.

Le capitaine finit par offrir un peso et demi.

Alors, cette femme qui avait reçu des mains d'un prêtre l'obole de la charité trahit d'un mot son bienfaiteur. Pour plus de précision, elle conduit même le soldat jusqu'à la retraite de Don Sedano, Elle la lui montre et puisse le laisse, en attendant le prix du sang.

Le sang d'un prêtre, pour un peso cinquante...

. . . . . .

Le soir même, muni d'une escorte, le capitaine Urbina se saisit de Don Sedano.

Et le lendemain avec d'autres prisonniers, on fait monter le prêtre dans un camion. En route pour la gare...

« Venez voir, crie le curé dans son allégresse aux passants que l'automobile croise en route. Venez voir comment meurent les chrétiens. »

Et les passants rebroussent chemin. Ils s'élancent à la suite de l'auto, pour voir, pour admirer, pour prier avec leur pasteur.

Arrivés à la gare, les compagnons du curé sont aussitôt fusillés, puis suspendus à des arbres.

C'est le tour de l'abbé.

Selon l'usage, il lui est accordé d'exprimer un suprême désir.

Quel désir que celui d'un curé sur le point d'être mis à mort pour son ministère, sinon de se montrer une dernière fois père et pasteur ? L'abbé Sedano demande de pouvoir prononcer une allocution.

« *Mes frères, ce n'est pas la mort qui m'inquiète ni me tourmente. Car je suppose bien que, dans quelques instants, je jouirai de Celui en qui j'ai toujours espéré, de Celui que toujours j'ai servi, et de toutes mes forces, dans le saint ministère sacerdotal*

Ce qui m'inquiète et me tourmente, c'est la crainte de ne pas être un vrai martyr, je veux dire un vrai soldat sachant se détacher de cette vie mortelle et périssable.

» *Mon délit n'est autre, je le déclare, que d'être du nombre des prêtres, du nombre de ceux qui sont chargés en cette vie de porter les âmes au Christ Rédempteur. Mais j'ai la satisfaction d'avoir accompli mon devoir jusqu'à ce moment suprême où Notre Seigneur m'appelle à son tribunal sacré, où je vais rendre compte de tous et de chacun des fidèles qui me furent confiés en ma paroisse.*

» *J'espère en l'infinie miséricorde de Dieu qui sait pardonner et oublier les offenses de ses fils, qui sait absoudre ceux qui se livrent en ses mains.*

» *Et je ne vous demande qu'une chose : c'est de confesser le Christ, toujours, en tout endroit, à tout instant.* Nous pouvons tout en celui qui est notre force, *dit l'Esprit-Saint.*

» *Courage, mes frères, et si vous savez lutter jusqu'à la fin, nous nous reverrons au Ciel...* »

Alors, se tournant vers le chef de l'escorte :

— Capitaine, j'ai fini, prononce tranquillement Don Sedano.

. . . . . .

Il était prêt au tourment. Dieu le lui accorda plus abondant qu'à d'autres.

Le capitaine lui ordonna de se déchausser. Il obéit.

— Écorchez-lui la plante des pieds, commanda le sbire.

Les soldats exécutent l'ordre. La douleur est terrible. On voit le pauvre curé crisper les poings en écrasant les mottes de terre sur lesquelles il s'appuie. Des larmes coulent de ses yeux. Et cependant, il trouve encore la force de s'exclamer :

— Je pleure. Ce n'est pas de douleur, c'est de voir ces gens tarder tant à m'enlever la vie et à me faire jouir de mon Christ.

Est-ce fini ?

— Debout ! Marchez ! commanda le capitaine.

Hélas ! Comment Don Sedano pourrait-il marcher, maintenant que ses pieds ne sont plus qu'une plaie ?

Voyant qu'il ne peut vraiment avancer, on s'y prend d'autre

manière. On lui passa la corde au cou, on le suspend à un arbre. Mais la branche craque et, lourdement, le corps tombe à terre. Une seconde fois il est hissé, et de nouveau il s'abat. Le capitaine ordonne alors qu'on le pende une troisième fois, en prenant pour appui une crevasse de l'arbre.

Le voilà, le corps tendu, les pieds touchant encore le sol.

L'athlète du Christ attend sa couronne.

Une pluie de balles va la lui donner.

. . . . . .

Comme l'ignominie volontiers s'ajoute à la cruauté, en ces « spectacles de justice », les soldats s'amusent ensuite à des exercices de tir en prenant le cadavre pour cible. Et le cadavre reste exposé dans l'appareil de supplice. Et des photographes sont mandés par ces soudards pour immortaliser leur exploit.

En quels âges de ténèbres la volupté de faire souffrir trouva-t-elle de pires raffinements que dans l'exécution de l'abbé Sedano ?

Mais quels martyrs des grandes époques eurent de plus fiers accents que ceux de ce curé mexicain, qui mourait pour sa paroisse ?

L'ABBÉ JESUS MENDEZ, CURÉ DE VALTIERRILLA

« ... La persécution continue, terrible, en silence, comme à l'ombre. En peu de jours, dans le Michoacàn et le Guanajuato, cinq prêtres, au moins, ont été exécutés. Je vais te donner à ce sujet quelques renseignements.

» Je t'ai déjà parlé du P. Jésus Mendez qui fut fusillé à la gare de Saravia. Voici quelques précisions que l'ai obtenues de personnes en qui on peut avoir confiance. Ce prêtre exerçait son ministère dans le petit village de Valtierrilla, près de Salamanca, où il a passé de longues années en donnant l'exemple des plus hautes vertus ecclésiastiques. Or, lorsqu'on eut fait sauter le monument du Christ-Roi sur le « Cubilete », les catholiques de la région s'indignèrent et ils prirent les armes.

» Un groupe de ces combattants entra dans le village de Valtierrilla, où, paraît-il, au cours d'une escarmouche, ils tuèrent plusieurs soldats « callistes ». De nouveaux soldats fédéraux furent envoyés qui se dirigèrent immédiatement au presbytère où se trouvait l'abbé Mendez, ignorant qu'on le cherchât, car il n'avait aucune raison de craindre ni de se cacher. Les troupes fédérales voulurent enfoncer la porte de la demeure, mais le P. Mendez se présenta aux soldats. Ceux-ci, sans autre forme de procès, le conduisirent à quelque distance de la maison et le fusillèrent séance tenante. Le pauvre curé eut à peine le temps de remettre à une de ses sœurs un ciboire contenant des Hosties consacrées, alors qu'on le conduisait déjà vers le lieu de l'exécution.

» Non contents d'avoir commis cet assassinat sacrilège, les soldats de Callès attachèrent le cadavre, au moyen d'une corde, à l'arrière d'un camion.

» Et ayant obligé les sœurs du prêtre à prendre place dans le véhicule, ils traînèrent le corps exsangue jusqu'à la gare de Saravia où ils le firent enterrer, car ils ne voulaient à aucun prix que les habitants du petit village pussent recueillir le cadavre de leur Père. Il est à peine croyable qu'on puisse commettre de telles atrocités. » (1)

---

(1) Extrait d'une lettre de Mexico, datée du 25 mars 1928. Cette lettre émane d'une haute personnalité catholique.

L'ABBE VERA

Lors des fureurs de la Révolution Française, un prêtre allait être amené à la guillotine. « Si vous mettiez l'ornement liturgique ? » lui suggérèrent les juges. « En effet, répondit le martyr, ce serait pour moi une vive satisfaction. » — « Allez, répliquèrent ces infâmes, traversez donc les rues ainsi affublé : on vous exécutera sous cet accoutrement ridicule ».

Le prêtre parcourut les rues d'Angers comme il avait tant de fois parcouru le sanctuaire ; arrivé au pied de l'échafaud, il n'eut qu'une parole. Levant les yeux au ciel : « *Introibo ad altare Dei...* » prononça-t-il, et il monta.

L'abbé Natal Pinot a été récemment béatifié par Pie XI, en même temps que cent nonante et une victimes de la Révolution, qui avaient refusé de prêter le serment schismatique. Quelques mois plus tard, le Saint-Père remettait à une commission d'évêques mexicains une statuette du martyr français. Il l'offrait au clergé du Mexique, en symbole de son héroïque fidélité et de son inébranlable adhésion au Saint-Siège.

. . . . . .

Le bienheureux Pinot a trouvé un émule.

Au moment même où, dans une maison particulière, il commençait à célébrer la Sainte Messe, l'abbé Francisco Vera fut appréhendé par les sbires de Callès.

C'était un prêtre de plein zèle. Il exerçait le ministère sacré au péril de sa vie dans les environs de sa résidence. Il réunissait les fidèles dans les fermes pour leur distribuer les sacrements. Sa parole avait relevé bien des courages défaillants.

Arrêté, on ne lui laissa pas le temps de se dépouiller des

ornements liturgiques. En le rouant de coups, on le poussa, précipitamment, au lieu du supplice.

Et lorsque, devant le peloton aux fusils braqués, il se vit sur le point de consommer son propre sacrifice, lui aussi leva les yeux au ciel et prononça la sainte exclamation : « *Introibo ad altare Dei* ».

Il ajouta le cri de tous les martyrs mexicains : « *Viva Christo Rey* ! » et tomba (1).

DON MAGALLANES ET DON CALOCA

I. — L'abbé Cristobal Magallanes, curé de Totatiche, fusillé à Colotlan, le 25 mai 1927, sur l'ordre du lieutenant-colonel Enrique Medina.

Il mourut avec ces mots : « *Je meurs innocent. Que mon sang scelle l'union des catholiques mexicains* ! »

II. — L'abbé Agustin Caloca, vicaire de Don Magallanes et son ancien élève au Séminaire. Il tomba avec son curé, en disant : « *Nous vivons pour Dieu ; pour Lui nous mourons* ».

Ces meurtres sont confirmés par la lettre pastorale de Mgr l'archevêque de Guadalajara, datée du 15 août 1927.

(1) La photographie de l'exécution a été prise sur l'ordre du chef de peloton.

LE VIEUX FRANCISCAIN QUI AVAIT TROP DIT DE MESSES

Il y avait à Zamora un prêtre franciscain qui, pour subvenir à ses besoins, dissimuler un peu son ministère et secourir les malheureux, exerçait le métier de potier. Il vivait tranquillement en compagnie d'un religieux, le Frère Humilde. Ce prêtre se nommait Frère Junipero. Or, il se trouva un mauvais gueux pour faire savoir au général Fox que le F. Junipero était prêtre et commettait le délit de dire la Messe et d'administrer les saints Sacrements. Cela suffit : le général ordonna son arrestation immédiate.

Quelqu'un apprit cet ordre et proposa aux religieux de les conduire en auto à la Piedad, ce qu'ils acceptèrent. A peine y arrivaient-ils que vint l'ordre du général de les amener prisonniers à Zamora. Ils y furent conduits et durent comparaître devant le tribunal du général, qui demanda au Frère Junipero : « Combien avez-vous dit de messes ? — « Monsieur, répondit-il humblement, Monsieur se le figurera aisément. J'ai près de quarante-cinq ans de prêtrise. La vérité est que j'en ai dit beaucoup ». La réponse de ce vieillard de 70 ans irrita le général, qui lui dit durement : « Je ne vous demande pas cela, mais combien de messes vous avez dites depuis qu'il est défendu d'en dire. — « Monsieur, répondit-il, j'en ai dit autant que j'ai pu ».

Le délit était vraiment trop grave : aussi le général Fox jugea-t-il le malheureux prêtre digne de mort. Il le fit monter dans un train militaire qui allait partir pour Yurecuaro. De Yurecuaro le train revint vers Zamora. Près de la gare d'Ecuan-

dureo, les soldats firent descendre le Frère Junipero et sans raison le criblèrent de balles.

Comme le corps était resté debout, (de façon extraordinaire, m'a-t-on confirmé) un des soldats empoigna le cadavre par les cheveux et le traîna sur le côté de la voie.

Le Frère Humilde, en voyant le sort de son compagnon, commença à pleurer dans le coin du wagon où il était assis. Les soldats et leur chef l'injurièrent, le ridiculisèrent, le firent descendre à quelques kilomètres de Zamora et le tuèrent comme un chien, puis ils le jetèrent dans un fossé.

Trois jours après, des dames de Zamora obtinrent l'autorisation de reprendre les cadavres. Celui du F. Junipero de la Vega fut solennellement inhumé dans le village d'Ecuandureo, celui du F. Humilde Martinez fut reconduit à Zamora (1).

---

(1) Extrait d'une lettre d'une haute personnalité catholique à Mexico, 25 mars 1928.

Dans le Jalisco. Les poteaux du télégraphe servent de potence pour les catholiques.

Catholiques pendus dans le Jalisquillo (État de Nayarit).

Monument du Christ-Roi.

Première pierre du monument définitif au Christ-Roi.

Le Volcan du Popocatepetl sous la neige.

Don Luis Batis, neuf jours avant sa mort.

Don Luis Batis, sur son lit de mort.

II - L'HOLOCAUSTE DE L'ACTION CATHOLIQUE

LE BOYCOTTAGE

PROGRAMME

auquel s'assujettiront tous les catholiques, à partir du 31 juillet de cette année, jusqu'à ce que soient revisées les lois sur la liberté de conscience et l'Eglise catholique.

---

1. Dès le 31 juillet, tous les catholiques s'abstiendront des promenades, amusements, cinémas, théâtres, bals et de toute espèce de divertissements publics et privés. Maudit soit le catholique qui, lorsque Dieu est absent de notre patrie, ose encore s'amuser !

2. Dès le 31 juillet, les catholiques s'abstiendront d'acheter des vêtements, friandises, fruits et autres objets de consommation. En fait de produits alimentaires, on ne se procurera que le nécessaire pour chaque jour ; en fait de vêtements, le strict indispensable (ni dépenses superflues, ni achats anticipés : ce serait s'opposer au boycottage).

3. Les catholiques s'abstiendront dès le 31 juillet de faire usage des tranways, autobus et autres véhicules ; ils renonceront aux voyages, sauf urgence absolue et quitte à employer alors les moyens les moins coûteux.

4. Abstention totale de l'achat des billets de loterie et de la fréquentation des écoles laïques.

5. Abstention d'acheter les journaux qui s'opposent à ce programme ou ne lui prêtent pas leur appui, et de leur fournir des annonces.

6. Dès le 31 juillet, les catholiques enseigneront le catéchisme dans leur propre foyer, ils prieront en famille pour la liberté de l'Église, ils achèteront les journaux catholiques, organiseront des centres de catéchisme et assisteront, si toutefois les églises restent ouvertes, au plus grand nombre possible de services religieux.

7. Tous les catholiques, sans exception, se feront les fervents propagandistes de ce programme, chez eux, dans les ateliers, les fabriques, les établissements commerciaux, afin de réaliser le concours de tous jusqu'à ce que soit obtenue la victoire.

Ce manifeste a été répandu à profusion au Mexique, dès que fut annoncée la suspension du culte, en juillet 1926.

La Voz del Pueblo
"LA VERDAD OS HARA LIBRES"
AÑO I.
DESDE MI SOTANO
DIOS Y MI DERECHO
¡VIVA EL BOYCOT!
Católico:
No compres
BOLETIN DE LA L. N. D. L. R.
Número 9
Dios y mi Derecho
GLADIUM
SEMANARIO DE COMBATE

ANTONIO ACUÑA RODRIGUEZ

Modeste et peu loquace, Antonio avait le propre d'agir. Il travaillait aux exercices de la Congrégation Mariale, à laquelle il appartenait depuis la fête de saint Louis de Gonzague en 1926.

Lorsque, au cours de ce même été, la Ligue de Défense Religieuse appelle les jeunes, non point aux armes, mais à la propagande morale, Antonio sent son heure venue. Les taciturnes sont souvent des énergiques. Parfois les âmes renfermées ont des sursauts qui font frémir. Quand ceux-là s'ébranlent, on sent qu'ils iront jusqu'au bout. Antonio Acuña s'enrôle parmi les volontaires de l'Action catholique. C'est l'époque où partout se répand la consigne du boycottage. Il importe que la province comme Mexico, que les villages et les villes soient unanimes à manifester le deuil de l'Église, le deuil dans le sacrifice, et par le sacrifice l'énergie du peuple chrétien.

Dès le mois de septembre, Antonio quitte fréquemment les siens pour de longues tournées. Ainsi que Joaquin Silva, son frère dans le martyre, l'Action catholique l'envoie en mission au loin. De Santiago del Saltillo, capitale de l'État de Coahuila (1), où il habite, il entreprend des expéditions dans les États du Nouveau Léon et de Zacatesca ; il va même jusqu'à Mexico.

Partout, il rencontre ses frères de jeunesse et de foi, il distribue des mots d'ordre qu'il a lui-même reçus et noue le réseau de la propagande catholique. Dans son bagage, il emporte les

(1) Au nord du Mexique.

paisibles munitions dont la Ligue arme ses adhérents : des paquets de feuillets exhortant les catholiques à une résistance fière et tenace.

Mesuré dans son langage, Antonio n'en est pas moins persuasif. Il a vingt-et-un ans, mais une sagesse précoce inspire confiance. La pureté de ce beau front resplendit. On connaît d'ailleurs son intrépidité. Sans peine, elle rayonne et gagne les autres jeunes gens. Vraiment, Antonio a la qualité distinctive du catholique d'action : il porte la contagion du zèle.

* * *

Or, le soir du 13 janvier 1927, comme il se rendait à la ferme « El Cedrito », Antonio rencontre une patrouille de soldats.

Interrogé par le chef sur son identité et sa destination, on le laisse d'abord passer.

Il arrive à la ferme et demande à manger. A ce moment, le chef du détachement, inquiet tout de même de la présence d'un étranger dans ces parages, rappelle Antonio et lui réclame de plus amples explications. Mais Acuña est débrouillard, et ses motifs sont jugés suffisants.

— Je vois que vous êtes un paisible citoyen, conclut soldat, vous pouvez aller.

Hélas ! on devait compter avec le chef des agrariens, qui avait entendu l'interrogatoire. Selon lui, il fallait de plus complètes assurances de l'innocuité de cet inconnu. Une fois encore, le chef revient à la rescousse, et l'on se met à fouiller les bagages du voyageur. Or, voilà que de la mallette surgissent... les feuilles de propagande !

Il n'en faut vraiment pas davantage pour déchaîner les furies. Dans une saillie de joie démoniaque, agrariens et soldats insultent à leur captif, et avec lui à l'Église, à Dieu. On raille, on bafoue, on blasphème.

Alors, crânement, toute tactique de prudence étant désormais vaine, Antonio, avec une fierté que l'injure attise et raidit, fait la profession de foi qui le condamnera tout de bon: « Oui, messieurs ; je suis soldat du Christ-Roi ! »

Quelques instants plus tard, on lui signifie qu'il sera fusillé. Mais Antonio a l'âme sereine, et l'arrêt ne l'accable pas. Maître de lui-même, il demande simplement une plume, du papier et il se met à écrire une lettre à sa famille. Il la signe d'une qualité qui déjà l'auréole, et ce mot « martyr » qu'il appose à son nom lui gonfle le cœur d'une grande joie. Mais les brutes qui le tiennent ont pour leurs victimes toutes les grossièretés. On lui arrache la lettre ; on s'en amuse, on lui en jette les termes à la face. Jamais cet adieu ne parviendra aux siens.

* * *

Le dénouement est rapide.

Antonio n'est pas emmené bien loin. Quand, aux environs de la ferme, il voit que c'est l'endroit préparé, son seul geste est d'adresser aux soldats un solennel acte de foi.

— Voici notre heure venue. Nous sommes au terme du chemin de la vie. Mais peu importe la mort. Nous sommes heureux d'offrir notre sang sur les autels de la foi. Nous défendons le drapeau d'Iguala, où le vert représente la religion (1). Nous défendons les droits de la justice et de la liberté. La force a triomphé, mais la mort n'est pour nous que l'entrée de l'immortalité. Vous êtes, vous autres, les soldats d'une gouvernement mauvais ; nous sommes, nous, les soldats du Christ-Roi.

On l'abat tandis qu'il crie encore « Vive le Christ-Roi ! Vive Notre Dame de Guadeloupe ». On le dépouille. On le jette dans un amas de ronces, on le laisse enseveli à fleur de terre. Tous les procédés du mépris.

Au bout de plusieurs jours seulement, les bonnes gens de la ferme obtiennent de donner au martyr une sépulture hono-

---

(1) Le drapeau du libérateur Iturbide, dont la campagne résulta du fameux plan d'Iguala, est demeuré l'emblème national du Mexique. Il se compose de trois bandes verte, blanche et rouge, représentant respectivement la religion, l'union et l'indépendance, principes qui formaient la base de la politique d'Iturbide.

rable, et lorsqu'ils enlèvent le cadavre, ils le trouvent déchiré déjà par les loups.

. . . . . .

Ils furent deux amis à porter ensemble leur hommage au Christ dans sa céleste Royauté.

Le jeune télégraphiste Théodore Segovia avait été amené à l'Action catholique par Antonio. Le même jour, 13 janvier, il tombe fusillé en s'écriant : « Je meurs pour la Très Sainte Vierge de Guadeloupe ! Vive le Christ-Roi ! » Segovia fut enseveli aux côtés de son ami sous les branchages.

. . . . . .

D'où leur venait cette vaillance ? Nous savons qu'Antonio recevait chaque jour le Sacrement des forts. Un de ses proches écrit de lui : « Ce fut un frère aimant, un fils exemplaire, un associé modèle de l'A. C. J. M. et de la Congrégation. Il était digne du martyre ».

A Santiago del Saltillo, où sa famille tient un rang distingué, on l'admire et on le vénère. Mais son exemple est trop grand pour être contenu dans les limites d'une cité. La lumière n'est pas faite pour le boisseau, il faut la dresser sur la montagne... Retenons le nom et l'exemple d'Antonio Acuña Rodriguez, qui fut, au service du Christ-Roi, tenace jusqu'au bout.

¿Es Ud. Católico? --- LEA.

¿No lo es?--- NO LE IMPORTA LO QUE SIGUE.

A los hombres, que no sean cobardes. A las mujeres, que no tengan miedo a las bombas, a la cárcel ni al martirio ; les rogamos hagan ostensible su amor a Christo y su protesta contra los atropellos decretados contra nuestra Religión llevando alguna insignia religiosa.

¡Católicos! Nerón pasó.
Murió Calígula
Desapareció Diocleciano.

Y así acabarán todos los enemigos de la Iglesia.

Sólo Dios no muere ni morirá su Iglesia.

CRISTO VIVE. -- CRISTO REINA. -- CRISTO IMPERA.

JOSE GARCIA FARFAN

Etes-vous catholique ? — Lisez.
Non ? — Ceci ne vous concerne pas. »

* * *

« *Aux hommes qui ne sont pas des lâches, aux femmes qui ne craignent pas les bombes, la prison ni le martyre, nous demandons de manifester leur amour du Christ et de protester contre les attentats à notre Religion en portant un insigne religieux.*

» *Catholiques* !

« *Néron a passé, Caligula est mort, Dioclétien a disparu.*
» *Ainsi finiront tous les ennemis de l'Eglise.*
» *Seul, Dieu ne meurt pas ni son Eglise ne mourra.*
» *Le Christ vit ! le Christ règne ! le Christ commande !* »

Le 20 juillet 1926, en pleine ville de Puebla, vers midi.

A la vitrine d'un magasin, hâtivement appliqué au moyen de bouts de papier collant, ce manifeste frappe les regards. Il n'est pas seul. Un grand cartel, au milieu de l'étalage, lance la devise catholique : « *Viva Cristo Rey* ! » et le cri célèbre de Garcia Moreno, martyr de l'Equateur : « *Dios no muere* ! »

D'autres feuilles de propagande de la Ligue de Défense religieuse sont apposées çà et là. Cette vitrine ressemble à un panneau d'affichage.

Sans doute, un fougueux membre de l'A.C.J.M. habite-t-il là ?

Erreur. Ce commerçant, José Garcia Farfan, est un homme d'âge. Mais le zèle du Christ-Roi ne consume pas seulement les jeunes.

Mgr Vera, archevêque de Puebla, nous a personnellement attesté la grande piété de José Farfan. Il était à la tête des œuvres d'Adoration du T. S. Sacrement.

. . . . . .

Vient à passer une automobile militaire. Passe-t-elle ? Oui... Non... arrêt brusque après quelques mètres... Des militaires descendent avec précipitation... Ce sont des haut personnages : le général Amaya, commandant les opérations militaires dans l'État de Puebla, le commandant de place, général Sanchez, le général Escalante, un capitaine. Que vient faire cet état-major ?

D'un bond, ces hommes sont dans la magasin de Farfan.

— Enlevez-moi cela, et vite ! intime le général Amaya, montrant l'écriteau en l'honneur du Christ-Roi.

— Et pourquoi donc ? répond tranquillement Farfan. En quoi cela vous offense-t-il ?

Le sang du militaire ne fait qu'un tour. Le général-soudard lance à l'honnête Farfan une bordée d'injures.

— Tiens ! rugit-il, et de sa cravache...

Mais Farfan a prévenu le coup. Qu'a-t-il sous la main ?... Une bouteille... N'importe... On se défend comme on peut... Une bouteille en échange de la cravache... Attrape...

La rixe devient sérieuse. Le général Sanchez saisit son revolver... A lui la parole... Et Farfan... Farfan, bon tacticien, accroche la main qui va tirer, la replie sur elle-même, et la balle, retournée vers le tireur, lui érafle la main gauche...

Farfan a splendidement défendu ses positions. Mais, en définitive, il reste seul contre quatre. Et les militaires vont l'abattre sur place, quand le public, attroupé par le vacarme, se précipite. Le lynchage n'était plus possible : il y avait trop de témoins. On emmène Farfan à l'Etat-Major de garnison...

* * *

Un procès ? On sait ce que sont au Mexique les procès, quand les militaires se croient offensés. L'article 13 de la Constitution mexicaine prescrit, il est vrai, que « les tribunaux militaires, en aucun cas ni pour aucun motif, n'étendront leur juridiction sur des personnes n'appartenant pas à l'armée ». Mais qu'est-ce que la Constitution pour ces gens? Excellente à invoquer contre

les catholiques, et l'on ferme les églises, on expulse les prêtres, on confisque les écoles en vertu d'articles constitutionnels. Mais la Constitution vient-elle à garantir la vie du citoyen, du citoyen catholique comme des autres ? Pas connu... chiffon de papier...

Voilà comment un conseil de guerre, avec procédure expéditive, se forme pour juger Farfan. L'incompétence de cette juridiction est manifeste. Mais les familiers de Farfan et ses amis de l'*Union Populaire* savent trop ce qu'il faut redouter : ils multiplient les démarches et obtiennent du juge civil l'ordonnance d'*amparo*. Munis de la précieuse pièce, les avocats se précipitent à l'État-Major de place. On leur refuse l'entrée. Ils cherchent le général chef des opérations. Il se refuse à les recevoir. C'est trop fort ! Il est huit heures du soir, et ces courses durent depuis le début de l'après-midi. En désespoir de cause, l'un des avocats, accompagné d'un notaire, se présente devant le chef de garde pour lui remettre le document. Mais le soudard lui plante le revolver sur la poitrine... L'avocat jette le pli et se retire.

Voilà comment les autorités assujetties à M. le président Callès « se bornent à la stricte observation des lois ».

Dès lors, l'affaire de Farfan était malheureusement claire. Les avocats militaires représentèrent que l'armée ne pouvait juger un civil. Sous prétexte de respecter les formes, il fut enfin prononcé que la cause serait consignée aux tribunaux fédéraux, mais que le prévenu ne serait livré que le lendemain matin, l'heure étant trop avancée. Il était neuf heures.

* * *

Le lendemain, dès quatre heures, un camion emporte Farfan à la Maison Pénitentiaire, sous escorte de vingt soldats commandés par un officier.

Le convoi va arriver, quand retentit un crépitement de balles. Les gens de la rue se précipitent aux balcons (1) ; ils

(1) Témoignage des demoiselles Linaje et Breton, qui habitent cette rue.

voient déguerpir les soldats... L'auto reste là, le pare-brise détruit... Un cadavre à l'intérieur : Farfan, criblé de balles, la machoire rompue.

Quelques heures plus tard, le général Amaya télégraphiait au Gouvernement que le détenu s'était rebellé et avait usé du révolver. Un communiqué à la presse confirmait le fait. Or, Farfan était fouillé et mis hors d'état de nuire depuis la veille à midi ! (1)

On raconte que, au moment de cette lâche agression, le chef de l'escorte défia le vieillard.

— Nous allons voir, lui lança-t-il, comment les catholiques savent mourir !

— Voici, répondit Farfan... je vous pardonne ! Et il serra son crucifix sur la poitrine...

. . . . . .

Le geste de Farfan s'immortalise sous nos yeux.

Après l'arrestation, le général Amaya, de ses propres mains, arracha de l'étalage les feuilles de propagande. Puis il y mit les scellés, ainsi que sur le magasin. Or, dans sa fièvre, il n'enleva pas tout... Un morceau de papier resta collé à la vitrine ; et, sur ce fragment, la foule des passants put lire les deux cris qui résument la foi mexicaine, la foi quand même et malgré tout :

Solo Dios no muere.
Cristo vive.

La photographie de l'étalage saccagé du vieillard de Puebla demeure comme le symbole vibrant de l'héroïsme dans la propagande (2).

---

(1) La plus odieuse pratique, peut-être, de l'arbitraire policier consiste en ce que les Mexicains appellent la *ley de fuga*. La police désire-t-elle en finir avec un détenu, elle le conduit dans un endroit écarté, et fait mine de le lâcher. Le prisonnier s'en va, mais à peine a-t-il fait quelques pas, qu'on l'abat. Il est aisé d'expliquer ensuite que le détenu a été tué au moment où il tentait de fuir. Ce procédé est classique au Mexique.

(2) L'ensemble de ce récit est confirmé par la sœur du martyr, Mme Margarita Farfan de Menendez.

FLORENTINO ALVAREZ

C'était le dimanche 7 août 1927, dans la ville de Léon, État de Guanajuato. Florentino Alvarez, président d'un syndicat d'ouvriers chrétiens, avait convoqué ses camarades comme d'ordinaire afin de solder les cotisations hebdomadaires, de prier un peu ensemble et d'échanger quelques impressions.

* * *

Une trentaine d'ouvriers s'étaient réunis, à 10 1/2 h. du matin. La séance suivait son cours lorsque, au bout d'une demi-heure, on entendit des hommes faire irruption dans la cour et gagner, à pas lourds, la salle de réunion.

C'étaient le général Daniel Sanchez en personne, un colonel, un lieutenant-colonel et trente soldats.

— Florentino Alvarez, clama le chef.

— C'est moi, répondit le jeune homme en s'avançant. Il fut immédiatement appréhendé.

— Tous au quartier général, ordonna le chef de l'expédition. Et l'on dirigea vers le séminaire, siège du quartier général....

— Vous présidez un groupe dont le cri de ralliement est : Vive le Christ-Roi ! Ainsi commença l'interrogatoire de Florentino.

— En effet, car le Christ règne.

— Eh bien ! le Christ n'est pas Roi, ou c'est le Roi des riches... Vous vous réunissez pour conspirer contre le gouvernement, rétorque le général.

— Mensonge ! riposte Florentino indigné. Le Christ est Roi

des riches et des pauvres, des heureux et des humbles. Quant à nous, ce n'est pas pour conspirer contre le gouvernement que nous nous réunissons, mais pour procurer notre bien-être moral et économique.

A ces mots, le général le souffleta.

Vive le Christ-Roi ! s'écria Florentino sous l'outrage.

Le général saisissait déjà son revolver, mais un colonel s'interposa : « Mon général, pas de bêtises : vous connaissez les ordres reçus ».

Après cette scène, Florentino Alvarez et deux de ses camarades furent tenus au secret dans un cachot, tandis que les autres étaient envoyés à la prison publique.

* * *

Alvarez et ses compagnons passèrent l'après-midi en prière. Leur oraison ne fut interrompue que par la relève des sentinelles.

Mais la nouvelle de ce coup de force s'était répandue. Les membres du syndicat qui n'avaient pas été retenus multipliaient les démarches pour obtenir la libération de leurs amis. Hélas ! par cette belle journée, la plupart des notables étaient absents. Ils recherchèrent le Président municipal jusqu'à onze heures du soir sans pouvoir l'atteindre. Le lendemain, ils trouvèrent du monde, mais les suppliques échouèrent.

Alors, trois jours durant, les amis d'Alvarez veillèrent et se relayèrent aux abords de la prison, espérant tout au moins l'apercevoir une dernière fois. Le 10, de grand matin, ils virent ce qu'ils avaient redouté : un peloton sortait, encadrant Florentino.

Vers deux heures après minuit, l'officier de garde était venu chercher Alvarez. Ses compagnons se demandaient de quoi il s'agissait. « Mon heure est arrivée, leur dit-il simplement, priez pour moi et pour notre patrie. Voyez, je ne me trouble pas : soyez fermes dans la foi, donnez généreusement votre vie pour le Christ-Roi ». Mais l'officier était pressé. Il renouvela l'appel.

Martyrs de Chalchihuites.
De gauche à droite : Manuel Morales, Salvador Lara Puente, (21 ans)
David Roldán (22 ans). En dessous : Don Batis. Martyrisés le 15 août 1926.

L'Abbé Sabas Reyes,
martyrisé à Tototlan le 14 avril 1927.

L'Abbé Correa.

Don Robles.

L'Exécution de l'Abbé Vera.

L'Abbé Sedano.

L'Abbé Caloca.

Don Cristobal Magallanes.

Tout aussi calme, Florentino répondit : « Vive le Christ-Roi ! » et sortit.

. . . . . .

Il passa près des siens. On le conduisit hors de la ville, les mains liées derrière le dos. Chemin faisant, il priait.

Au lieu de l'exécution, les bourreaux se donnèrent d'abord l'âcre jouissance du tourment. Ils insultent Florentino, ils le meurtrissent. Et lui de répondre encore par l'inlassable cri de ferveur et de force : « Vive le Christ-Roi ! Vive la Vierge de Guadeloupe ! »

— Qui est-ce qui vit ? reprennent avec sarcasme les brutes.

— Le Christ-Roi vit en moi et moi je vis en Lui.

Long est le tourment, plus longue la patience...

— Vive le Christ-Roi ! Vive la Vierge de Guadeloupe ! lance encore Florentino.

Et une décharge abat ce corps dont l'âme ne se rendait pas.

Ainsi mourut Florentino Alvarez, président du syndicat catholique et aussi de l'A.C.J.M. à Léon, cité déjà bénie par le sang des Valencia Gallardo et des Nicolas Navarro. Il fut fidèle à lui-même et fidèle à son syndicat, qu'il avait su animer, d'une vie digne et chrétienne, jusqu'au jour où l'on vint l'arracher de son sein.

. . . . . .

Le lendemain, le « faire-part » que voici circulait en ville.

VIVA CRISTO REY !

« *Monsieur Florentino Alvarez, né à Léon (Guanajuato), est mort en confessant Jésus-Christ, à l'âge de trente-sept ans, le* 10 *août* 1927.

» *Sa mère, son épouse, ses parents et amis vous communiquent avec joie cette nouvelle, afin que vous priiez pour le triomphe de la Religion au Mexique, par l'intercession de l'âme de Florentino.* »

MANUEL CAMPOS ET LES VILLAGEOIS DE MOMAX

A Momax, un village tranquille de l'État de Zacatecas, le 20 août 1926.

Un danger plane : d'un moment à l'autre, selon le bruit qui vole de bouche en bouche, le soldats fédéraux vont faire irruption et fermer l'église. Dans cette angoisse, les notables se réunissent. Ils examinent les éventualités, ils discutent l'attitude à prendre pour sauver la liberté religieuse, ou, tout au moins, l'honneur du nom catholique. Finalement, une décision commune est prise. Les soldats feront-ils mine de vouloir fermer l'église ?Aussitôt dix catholiques se présenteront pour protester. Vient-on à mépriser leurs suppliques, s'apprête-t-on à des actes de profanation ? Alors, quoi qu'il en doive coûter, au grand mal le grand moyen : les habitants de Momax recourront à la force. Avant de perpétrer un sacrilège, on passera sur leurs cadavres.

Telle est la résolution formelle des défenseurs de la liberté. Ils l'ont prise ensemble, elle les engage tous.

Alors, du sein de l'assemblée, un beau vieillard se dresse.

— Mes amis, prononce-t-il avec gravité, vous savez que, dans notre village même, il y a des ennemis de la religion. Ils pourraient apprendre ce que nous venons de concerter. Demain ou après-demain, les forces du gouvernement nous tomberont dessus. Pour moi, je suis prêt à tout, dès qu'il s'agit de défendre nos droits sacrés. Mais êtes-vous d'accord pour souhaiter la malédiction du Ciel à celui d'entre nous qui révélerait les mesures que nous avons prises dans cette réunion ?

— Qu'elle tombe sur lui ! répondent-ils tous, d'une seule voix.

— Eh bien ! criez donc : « Vive le Christ-Roi ! »

— *Viva...*

— Vive Notre Dame de Guadeloupe.

Et d'un même ensemble, avec une ardeur montante, l'acclamation sacrée se répète.

Le vieillard s'appelle Manuel Campos.

* * *

Qu'il serait beau d'évoquer le cortège des pères et des mères de famille mexicains ! Encadrant le tableau des martyrs, quelle sereine, quelle héroïque atmosphère d'offrande composeraient leurs mains tendues, leurs yeux radieux, leurs lèvres douloureuses où malgré tout palpite le cantique de jubilation ! C'est le père des frères Pro disant à sa fille : « Pourquoi les pleurer ? » et mettant le trait final à la cérémonie des funérailles en entonnant le *Te Deum*. C'est le père de Joaquin Silva qui s'inquiète pour le père de Melgarejo, lorsque, tout à coup, celui-ci survient et s'élance dans ses bras avec ce cri : « Félicitons-nous : nous sommes, tous deux, pères d'un martyr ! » C'est la mère des Vargas, qui, voyant rentrer Florentino, échappé au massacre, l'accueille avec cette héroïque réprimande : « Et toi ? Tu n'as donc pu, comme tes frères, atteindre la couronne! » Et voilà venir la vieille maman de José Valencia Gallardo. Elle reconnaît son fils dans le rang des cadavres, sur le pavé, au milieu de l'ignominie d'une exposition publique : « Mon Dieu ! soupire-t-elle, que je suis donc indigne d'être la mère d'un martyr ! » Et, dévotement, elle baise les pieds de son glorieux enfant.

Mais voici un chef de famille qui, tout à la fois, offre et paie. Dans la galerie des martyrs, Manuel Campos appartient au cadre et au tableau. Taillée au burin antique, cette figure résume les traits de toutes les autres.

Chrétien de roche, il a sacrifié volontiers deux de ses fils, dès qu'ils eurent éprouvé la vocation religieuse. Loin de les

retenir, il les stimule dans leur ministère : « Travaille, mon petit, écrit-il à l'un d'eux, travaille sans relâche, et lorsque tu croiras être monté d'un degré, monte encore, et toujours plus haut ; si jamais tu n'arrives au sommet, du moins t'en rapprocheras-tu. C'est ton rôle. Remplis-le, puisque le bon Dieu t'y appelle. Et ne crains pas de glisser en route, si, dans la montée, notre bonne mère t'accompagne, Notre Dame de Guadeloupe. Elle a pris soin de tous et de chacun de mes fils, mais en particulier de toi, qui lui es spécialement recommandé. »

Un peu raide, peut-être, ce tempérament d'homme, et peu enclin à la tendresse ? Que non ! Manuel Campos souffre, mais il sait où soulager sa douleur. Laissons-le se raconter lui-même, dans les lettres tout intimes qu'il adressait à ses fils.

« Ton frère, écrit-il après l'entrée de l'aîné en religion, était mon unique ami. Il voyait mes peines, et je les lui communiquais. Le Seigneur l'a pris. Hélas ! que serais-je si je ne trouvais, au Tabernacle, tout ce dont j'ai besoin! L'hostie sainte, voilà mon aliment, ma consolation, mon aide, mon tout. *Lui*. voilà mon seul et véritable Ami. »

Et encore, dans la même pensée : « Je suis tout à fait isolé, soupire-t-il, même de mes propres frères. Mais, grâces à Dieu, le meilleur Ami, le seul Ami ne me fait point défaut : je lui fais visite, et il me donne la tranquillité où je suis. Cet Ami, c'est au Tabernacle qu'il réside, et il faut vraiment la maladie pour que je manque à son rendez-vous de chaque soir. Bien rare aussi est le jour où je ne le reçoive en communion. »

Plus il souffre, et plus il prie.

« Les souffrances morales, écrit-il le 22 avril 1924, voilà ce qui m'abîme le plus. Oui vraiment, elles m'ôtent le sommeil et l'appétit. Ces peines sont parfois si vives que, seul, Dieu peut me consoler. Tu ne saurais t'imaginer ce que je souffre, et pour ainsi dire continuellement. J'ai été persécuté à mort par la révolution, j'ai été calomnié ; aucun jour, je t'assure, ne passe sans m'infliger une mortification grave. »

Mais, plus il prie, et plus la souffrance lui paraît délectable.

Après une rude épreuve, voici son aveu : « Cela a passé pour

moi comme inaperçu, et cependant, c'était ma plus grave mortification. De bon cœur, je l'ai offerte à Dieu, sans lui demander de me l'enlever, mais plutôt de me donner la force de porter ma croix ».

Une autre fois, après une renonciation qui coûtait gros à son amour-propre : « Tu as raison, mon petit, s'écrie-t-il, tu as bien raison ! Dieu me veut humble ! Dieu me veut humilié ! »

La vie intérieure, voilà le ressort de toute cette vigueur. Et cette vie intérieure elle-même s'alimente dans l'adoration. Manuel Campos est avant tout un adorateur.

« Je *Le* visite tous les jours, écrit-il encore. Le matin, je Le reçois à la messe ; le soir, je Lui consacre une heure de prières et, pendant une demi-heure, je cause avec Lui. » Or, au témoignage de ses enfants, cette demi-heure se prolongea un peu à la fois ; il s'agissait plutôt d'une heure, et bientôt de deux heures, si bien que, vers la fin, « il avait les genoux calleux de rester si longtemps agenouillé ».

Aussi, « béni soit Dieu ! s'exclame Manuel Campos dans une lettre qui narre ses tribulations. Béni soit Dieu qui par tout ceci me donne à entendre que je suis son fils, et qu'il ne m'oublie pas, puisqu'il est bon Cyrénéen et qu'il m'aide à porter la croix. Hélas ! trop souvent, il est presque seul à la porter, car je la lui laisse ! »

. . . . . .

Sur des caractères de cette trempe, les persécutions peuvent se déchaîner. Elles s'y briseront, c'est du granit.

Le 25 mars 1925, au lendemain de la ridicule aventure schismatique du « patriarche » Perez, Manuel Campos écrit à l'un de ses fils : « Je suppose que tu es au courant de ce qui se passe dans la capitale, avec ce nouveau schisme... Ah ! mon petit ! Que de maux nous assaillent ! Il semble que l'enfer ait déchaîné ses fureurs contre notre pauvre nation. Mais au milieu de tout cela je crois entendre notre bonne Mère, Notre Dame de Guadeloupe, qui nous dit : « Allons ! ne suis-je pas ici, moi qui suis ta Mère ? » Oui, j'éprouve une grande confiance dans le Sacré-Cœur de Jésus et dans la Vierge de Guadeloupe. Oui, nous

la tenons fortement enracinée, cette confiance que les audaces des ennemis de la religion finiront par s'anéantir elles-mêmes. »

Elles s'anéantiront un jour, certes, mais pour un temps Dieu leur laisse libre cours, et la persécution redouble.

Le culte public vient d'être suspendu. « Depuis le 26 juillet, écrit encore Manuel Campos à son fils prêtre, jusqu'au 30 (1), ce fut chez nous comme une vraie mission. A peine le prêtre a-t-il pu dormir deux ou trois heures la nuit ; la nuit du vendredi 3... il n'a pas dormi du tout. Malgré tous ses efforts pour terminer les confessions, ce lui fut impossible, tant il y avait de monde. J'ai attendu jusqu'à six heures et demie du soir pour recevoir la Sainte Communion. C'est alors que l'on a rentré le Saint Sacrement. »

Cette lettre se terminait par ces mots : « Adieu, mon petit ! Au Ciel, peut-être ! Prie beaucoup pour ton père. »

C'était le véritable adieu...

* * *

Les catholiques de Momax avaient prévu juste.

Dès le 21, vers huit heures du soir, les troupes fédérales sont là. S'en prennent-elles à l'église ? Non, semble-t-il d'abord. Cependant, au passage, elles ramassent en rue tous les hommes. Elles les entraînent. Un gamin rencontre Manuel Campos et lui dit :

— Voyez donc, quels démons ! Ils emmènent tout le monde.

— Ah non ! répond le vieillard, je vais voir ce qu'ils veulent. Il ne sera pas dit qu'ils viendront abîmer le village.

Tout est à craindre. Un fils de Manuel court avertir le curé. A deux, ils sauvent le Saint-Sacrement et se dissimulent dans un champ de maïs.

Mais la razzia se poursuit... En voilà-t-il assez de pris ?... Au cimetière, en route !... Et le lugubre cortège se dirige au champ de repos.

. . . . . .

(1) Le culte fut suspendu le 31 juillet 1926.

Arrivé là avec sa proie, le colonel commandant la troupe se trouve bien embarrassé. Que faire de ces prisonniers ? Sans doute, on avait dénoncé une conspiration à Momax — et de source sûre, puisque le délateur était celui-là même qui avait présidé le conciliabule des catholiques. Mais, en définitive, la rébellion ne s'était pas matériellement produite. Par leur coup de surprise, les soldats avaient tout prévenu...

Pour s'en tirer, le colonel donne un coup de téléphone à Zacatecas. Il demande des ordres.

Quelques instants plus tard, on sut quelle était la réponse. Aux prisonniers massés, l'officier réclame une acte d'adhésion au Gouvernement, un acte de répudiation de l'Église. Cela, ou la mort...

Une voix alors s'éleva.

— Nous ne pouvons désobéir à nos prêtres ; ils ne sont pas ce que vous dites. Nous obéirons au Gouvernement en tout ce qu'il ordonnera, sauf s'il attaque les droits de la Religion et s'il tente de nous écarter d'elle par ses lois iniques contre l'Église catholique, apostolique et romaine.

— Ah ! c'est donc ainsi que l'on respecte le Président Callès à Momax ! Fouettez-moi ces gens.

On les fouette.

Et le colonel, plus embarrassé encore, redemande des ordres. Fusiller ce monde, c'est trop, tout de même...

Après quelques instants, l'officier revient. Il renouvelle ses sommations. Peine perdue ! La réponse est identique. Ne vous étonnez pas, colonel. Elle fut toujours la même, cette réponse de la fierté chrétienne, depuis le temps où les magistrats romains exigeaient des premiers martyrs l'encens pour César... César a changé de nom, les témoins du Christ n'ont pas changé d'âme.

. . . . . .

Or, tandis que se prolongent ces épreuves, quatre prisonniers de plus sont introduits au cimetière.

Voici Benjamin Diaz. Diaz ! un socialiste repenti. L'autre jour, on le voyait parcourir à genoux le chemin de l'église ; à qui s'en étonnait, il répondait : « Ah ! si, j'ai à payer plus

que les autres ! » En ce moment, il entre au cimetière, roué de coups. Et des passants l'entendent dire : « Je soupçonne bien la raison pour laquelle on me bat ; c'est pourquoi, je laisse faire... »

Voici Rafaël Campos, un frère de Manuel.

Et Manuel lui-même...

Manuel a fait ce qu'il avait promis. Il est allé voir... Il a tâché de s'entremettre afin de libérer ses concitoyens. Peut-être a-t-il réussi pour certains d'entre eux ; plusieurs, à Momax, lui attribuent leur grâce. Mais on ne s'expose pas de la sorte en catholique d'action devant les soldats de Callès. Les sbires l'ont empoigné lui-même, et son sort est réglé.

. . . . . .

La nuit avance. Des heures ont passé depuis l'invasion du village. Vers deux heures du matin, la famille Campos a vu revenir le père sous escorte de trois soldats. Il a demandé de l'eau chaude. Pourquoi ? On l'ignore. Et comme il n'y en avait pas de prête, on l'a emmené, sans lui laisser franchir le seui de sa maison. En route, on l'a brutalisé, lui aussi...

Le voilà au cimetière avec ses frères dans le Christ.

Et puisque, à la masse des catholiques de Momax, on n'a pu arracher un mot d'apostasie, ces derniers venus, tout au moins, paieront pour les autres.

A leur tour, on les somme...

— Redevenez socialiste, tout simplement, propose-t-on à Benjamin Diaz.

— J'ai promis à Dieu de ne pas le faire, répond-il, et je n'ai qu'une parole. Faites ce qu'il vous plaîra.

La cause est entendue.

Les fusils se lèvent.

Manuel étend les bras en croix, et d'une voix puissante :

— Je vous pardonne de tout cœur, dit-il aux soldats, à vous et à mon calomniateur, come le Christ a pardonné à ceux qui le crucifiaient... *Viva Cristo Rey* ! *Viva Nuestra Madre Santisima de Guadalupe* !

D'un seul éclat, un signal de clairon, une confusion de voix,

un vacarme de détonations. Des rires, des sarcasmes, des aboiements, toutes sortes de cris d'animaux : c'est la réponse des soldats à la mansuétude de leur victime. Et c'est, en même temps, une décharge qui fait trois martyrs.

. . . . . .

Le lendemain, la famille recueillit pieusement le cadavre de Manuel Campos. Étendu comme il était tombé, il avait encore les bras en croix. Sa physionomie était celle qu'on lui connaissait à l'église, aux heures d'adoration. L'oraison continuait...

« Tu m'as sauvé la vie, s'écria en pleurant une femme qui vint visiter le corps, et toi, personne n'a pu te la sauver ! »

Manuel Campos a fait mieux que de se sauver la vie : après le sacrifice des jours tranquilles, il a offert à son Grand Ami l'holocauste des Saints. (1)

---

(1) Les détails de ce récit sont empruntés aux lettres échangées entre les enfants du martyr. Cfr. « *Un padre Santo* », par JOAQUIN SAENZ Y ARRIAGA, S. J., — Barcelona, Isart Duran. Nous tenons le tout d'un fils de M. Campos, Jésuite, actuellement en Europe.

Mgr de la Mora, évêque de San Luis de Potosi, exprima en ces termes ses sentiments à l'un des fils de Manuel Campos : « Vous savez sans doute la terrible nouvelle, et j'accomplis un devoir d'amitié en vous présentant mes condoléances. Mais je voudrais plutôt vous féliciter. Votre père fut un vrai martyr... Réjouissez-vous de porter en vos veines le sang d'un martyr. »

Quelques mois après les meurtres que nous avons relatés, le fils de Rafaël Campos était également arrêté à Momax et fusillé pour la cause catholique.

JOAQUIN DE SILVA Y CARRASCO

La persécution actuelle a fait bien des victimes, sans distinction d'âge ni de sexe. L'Eglise catholique a vu immoler beaucoup de ses fils en gage de leur foi et des libertés catholiques ; une fois de plus, le sang de ces héros sera la fraîche rosée qui fécondera les champs du Christ.

Dans cette noble pléiade de martyrs, il en est un qui appelle impérieusement l'attention. C'est sur Joaquin Silva, un jeune de vingt-cinq ans, que les Jeunesses Catholiques doivent tourner les yeux. Que les lutteurs du Christ apprennent à connaître ce modèle de jeune catholique. Dans l'exemple de sa foi et de sa charité, ils trouveront un stimulant contre l'influence déprimante du respect humain.

Dans ces brèves lignes, dédiées de tout cœur à la chère jeunesse belge, un ami de Joaquin Silva tracera le portrait du martyr qui, au cri victorieux de *Vive le Christ-Roi* ! offrit sa vie pour la liberté de l'Église et de son infortunée patrie.

AU SORTIR DU NID.

Près de la ville de Guanajuato, au Mexique, se déroule un paysage charmant dénommé « La Presa », que parsèment maisons de campagne et jardins.

C'est dans ce cadre riant que naquit notre martyr. Le 5 novembre 1898, l'ingénieur Luis de Silva et Guadalupe Carrasco fêtaient la naissance de leur cinquième fils, qu'ils appelèrent Joaquin.

A cette époque, l'ingénieur de Silva jouissait d'une paix et d'un bien-être parfaits, comme la plupart des familles hono-

rables du Mexique : il était occupé aux mines, alors très florissantes, et exerçait des fonctions importantes à la Bourse ; de plus, il enseignait diverses branches au Collège de l'État et il était revêtu de plusieurs charges officielles.

Cette enviable situation s'illuminait d'une félicité bien supérieure : chaque année, Dieu bénissait l'heureuse famille par la naissance d'un nouveau rejeton ; et ainsi, jusqu'à ce qu'ils vinrent à être onze solides gaillards.

Joaquin était robuste. « Il avait toujours un sourire franc et une physionomie très douce, et, bien que de tempérament énergique, il se montrait complaisant avec ses compagnons. Aussi ses frères et ses amis aimaient-ils d'être avec lui. Les grandes personnes disaient à le voir : « Quel enfant sympathique ! » (1)

Quand il eut huit ans, il fallut bien le séparer de ses parents. Désireux de l'élever dans un collège catholique, ils l'envoyèrent avec son frère Luis, âgé de onze ans, à l'Institut du Sacré-Cœur de Jésus que l'archevêque de Michoacan, don Atenogenes Silva, oncle de Joaquin, avait fait bâtir à Morelia.

C'est dans cet institut que Joaquin fit sa première communion. Il y eut pour premier confesseur le P. Vicente Escandon, S. J., qui plus tard fut son directeur spirituel à Mexico, jusqu'au jour où le religieux partit pour l'Espagne. A cette époque se rapporte l'attestation que voici du P. Escandon : « Joaquin communiait chaque jour, il se distinguait par son excellente conduite, son application, son humilité, sa bonté, et surtout par sa pureté et sa simplicité : qualités qu'il ne perdit jamais, même devenu un homme. Il manifestait un caractère fort et dominateur. Mais il savait le réprimer et il l'emportait dans le combat intérieur. Rarement on le vit se fâcher ; il préférait s'humilier, en oubliant les offenses reçues. »

Mais la révolution soulevée par Madero en 1910 vint bouleverser la marche des événements. D'innombrables familles

---

(1) Témoignage d'une tante de Joachim, aujourd'hui religieuse du Sacré-Cœur.

riches tombèrent dans le dénuement. Les affaires de l'ingénieur Silva en subirent le contre-coup. Destitué de ses emplois, poursuivi ensuite par les autorités, il se retira à Tacubaya, faubourg de Mexico. A force de travail et d'ingéniosité, il parvint à se refaire une situation et à subvenir aux besoins des siens.

UNE VOLONTÉ.

Bientôt, les petits Luis et Joaquin entrèrent au Collège « Luz Saviñon » des Frères Maristes.

Joaquin se distingua par son application et son talent, clôturant chaque année d'études avec de beaux résultats et de nombreux prix. Après les classes primaires, Joaquin entra en « Préparatoire » au collège « Mascarones » des PP. Jésuites.

Mais la persécution montait... Le Collège fut fermé comme Joaquin terminait ses études. Le jeune homme était alors pénétré de ses principes de vie, et il n'allait pas tarder à le montrer.

Afin de le préparer à une profession libérale, son père le fit inscrire, malgré leur commune répugnance, à l'Ecole Nationale Préparatoire.

Aussitôt, Joaquin se sentit blessé par la tendance des professeurs à inculquer aux élèves les conceptions libre-penseuses. Un jour, Joaquin soutint une discussion avec l'un d'eux qui tournait la religion en ridicule. Cet incident fut décisif. Rentré chez lui, le jeune homme refusa de retourner à pareille école. Joaquin cessa donc ses études. Son père entreprenait à ce moment une fabrique de chocolat. Joaquin y assuma le contrôle du travail et la visite de la clientèle.

JOAQUIN A L'A. C. J. M.

Joaquin Silva entra à l'Association Catholique de la Jeunesse Mexicaine en 1919, dans le groupe « Agustin de Iturbide », familièrement appelé groupe de la colonie de Rome. Comme j'étais alors secrétaire de la direction, la demande d'admission passa par mes mains. J'y lus la profession de Joaquin ; il disait être industriel. Une mallette à main, compagne inséparable du nouvel affilié, nous donna à connaître l'industrie

dans laquelle notre sympathique ami gagnait sa vie, et quelques jours plus tard nous goûtâmes même l'excellent chocolat de la marque « Silva ».

A traiter quelque peu avec notre Joaquin, je découvris sans peine, au travers du clair cristal de sa conscience, une âme généreuse et un idéal élevé. D'autres que moi furent frappés de ses dons. Un vieux lutteur de la cause catholique me dit un jour, après une réunion de cercle d'études : « Ce jeune homme est appelé à de grandes choses ». Il ne pensait pas si bien prédire !

Notre amitié se resserrait toujours et la conversation de Joaquin m'enseigna beaucoup. Nous nous voyions quotidiennement, lorsque, fatigué de ses tournées de livraison, il arrivait au siège social de notre groupe Iturbide, pour prendre part aux Cercles d'Etudes ou pour se distraire au billard avec notre ami commun José Camargo. Sa vie professionnelle très absorbante ne nous permit pas de lui confier une fonction, et nous apprîmes d'ailleurs bientôt que, après les réunions de la Congrégation Mariale à l'église de Ste-Brigitte, Joaquin se dévouait à un cours de catéchisme auquel il consacrait toute la matinée du dimanche (1).

Cependant, infatigable au bien, surtout quand il s'agissait du bien des jeunes, Joaquin résolut de former un petit cercle de rhétorique. D'instinct et d'expérience, il avait observé ce que les *Acejotaemeros* (2) pouvaient obtenir par la propagande orale. Mais la défection de ses compagnons l'obligea de couper court à cette entreprise commencée avec ardeur.

Il ne s'en tint pas là. De plus en plus, apprenant à mieux connaître l'A. C. J. M., Joaquin brûla du désir de la propager. Il me parla de fonder un groupe d'Avant-Garde à Tacubaya,

---

(1) Joaquin Silva fut élu membre du Comité général de l'A.C.J.M. dans l'une des dernières séances que tint celui-ci, au début de la persécution, avant de devenir clandestin. Il y exerça l'office de secrétaire pour la province ecclésiastique archidiocésaine de Durango.

(2) Acéjimistes, en espagnol.

où il habitait. Après mûre réflexion, après préparation du terrain, nous nous mîmes en route un beau jour pour donner exécution à ce projet.

C'est encore Joaquin qui eut l'idée de créer un groupe au Collège des Frères Maristes, dit de Luz Saviñon, où il jouissait de nombreuses sympathies. Quelques mois après, il l'affiliait à l'A. C. J. M.

Mais ses désirs n'étaient pas satisfaits. Il voulait former de plus, avec les jeunes gens de sa connaissance, un petit groupe dans le genre de l'« Iturbide », quoique moins opulent, comme il disait. Cette aspiration de Joaquin portait tous les caractères d'une œuvre féconde et elle me donna grand espoir. Pour parer à l'excès des jeux et des sports et contrebattre les tentations qui sollicitent les jeunes dès la sortie du collège, Joaquin donna à son groupe un caractère paroissial. Il regardait avec raison la paroisse comme le foyer de l'action régénératrice de la vie chrétienne. Joaquin réussit, grâce à la décision de son caractère et à son abnégation, et ce groupe, institué dans la paroisse de la Candelaria, prospéra. Ses membres se dévouaient auprès de l'Avant-Garde du « Luz Saviñon ». Le groupe prit plus tard le nom de « Gabriel Garcia Moreno ». (1) Joaquin le pourvut à ses frais du matériel nécessaire.

Ce n'était pas encore assez pour une âme comme celle de Joaquin. A Tacubaya, Joaquin tint à exercer aussi son activité parmi les élèves de l'Institut San José des Pères Paulistes. Il s'ouvrit à moi de son idée, et la vieille amitié qui nous liait aux Pères nous valut aussitôt dans ce collège un large accueil. Joaquin y réunit une trentaine de jeunes gens, presque tous provinciaux, avec lesquels, chaque dimanche, nous nous livrions aux exercices des cercles d'études. Nous dûmes faire personnellement les frais des premiers débats et Joaquin s'attela dans ce but à l'étude des questions sociales. Bien qu'il eût terminé depuis plusieurs années ses études, il y montra une grande facilité. Nous nous retrouvions chez lui dans l'après-midi, nous

(1) Il porte aujourd'hui le nom de Joaquin de Silva.

travaillions ensemble, et vers le soir nous allions réciter le chapelet dans une église voisine. Joaquin tenait beaucoup à la dévotion du chapelet ; ce fut sa dernière prière en allant au supplice.

Joaquin s'entendait donc à animer les groupes qu'il avait formés. Un des fruits les plus excellents de son apostolat fut l'un des premiers associés du « Garcia Moreno », Manuel Melgarejo. Cet adolescent se distingua d'emblée par son zèle pour l'A. C. J. M., et, dans la suite, par son dévouement dans les charges qui lui furent confiées tant à la Junte de direction qu'au Comité régional.

DANS L'ACTION.

Trois vertus semblaient lui être innées. Et voici des faits pour nous montrer la foi profonde, la force dans la souffrance et l'inébranlable constance de Joaquin.

Un petit trait tout d'abord. Un soir de dimanche, Joaquin et ses amis s'étaient réunis, ainsi qu'ils en avaient coutume. L'un d'eux vexait Joaquin par la licence de ses propos, qui contrastaient avec les paroles modérées et décentes de notre jeune homme. Amicalement, celui-ci lui avait fait remarquer qu'il serait de bon ton de châtier quelque peu sa conversation. L'autre n'en tint aucun compte, mais sa fâcha et se jeta sur Joaquin. Le jeune coléreux tomba brusquement à terre et se fractura l'avant-bras. N'était-ce pas un encouragement providentiel donné à Joaquin dans sa lutte contre l'indécence des paroles ? Cet incident marqua les prémices de son apostolat auprès des jeunes.

En une occasion importante il allait se montrer plus crâne encore.

Le 8 février 1921, vers 7 heures du soir, un cortège énorme quittait la place Charles IV à Mexico. C'était la protestation des Chevaliers de Colomb, de l'A.C.J.M. et d'autres associations catholiques contre un attentat commis deux jours auparavant au Palais de l'Archevêché. Mais voici, que, au moment où les jeunes déployaient leurs étendards et se mettaient en marche, un groupe de socialistes et d'agents de la police secrète com-

mencèrent à les insulter, cherchant à provoquer une bagarre dans laquelle les catholiques, sans armes, auraient certainement le dessous.

Entendant une injure ignoble contre la religion, notre Joaquin lança le premier cri. Ce fut pour le contremanifestants le signal du combat. Ils se ruèrent sur le jeune homme en brandissant leurs revolvers. D'un coup de poing Silva terrassa le premier qui l'approcha. Ses compagnons les plus proches l'aidèrent à se défendre ; ce fut une dangereuse mêlée. Joaquin et son frère Luis rivalisèrent de force et de hardiesse. En fin de compte les manifestants furent battus par leurs agresseurs, qui disposaient d'armes. Plusieurs étaient blessés. Joaquin et d'autres furent conduits en prison.

Là, leur effervescence fit place au recueillement. N'était-ce pas un lieu de retraite ? Le lendemain, c'était le mercredi des Cendres. Les détenus demandèrent un prêtre pour recevoir les cendres. On leur refusa cette faveur, mais l'autorité ecclésiastique délégua un des prisonniers pour accomplir l'émouvante cérémonie.

En prison, Joaquin sut personnellement joindre l'énergie et la ferveur. Il exhortait ses compagnons, avec un zèle tout apostolique, à accepter ce qu'il leur advenait comme la volonté de Dieu. Pour l'ardeur et pour l'intrépidité, il prêchait d'exemple.

Un jour, un homme se présenta à lui. C'était un mouchard arrivé par la Révolution à la charge d'Inspecteur Général de Police. Il accusait ces jeunes apôtres de rébellion contre le gouvernement, allant jusqu'à injurier l'archevêque, qu'il traitait d'instigateur de révolte.

Joaquin riposta avec énergie, qualifia ce procédé d'indigne et réclama des preuves. En châtiment, il fut retenu quelques jours de plus en prison ; mais l'affection et l'estime dont il jouissait parmi les catholiques s'accrurent d'autant.

Son caractère se trempait.

Vers le mois de mai de la même année, l'A.C.J.M. reçut des

lettres anonymes signalant qu'on préparait un attentat contre l'image vénérée de N. D. de Guadeloupe. Silva et d'autres membres de l'Association résolurent aussitôt d'aller, armés tant bien que mal, monter la garde à la basilique durant la nuit. Les compagnons du centre de Tacubaya et ceux du District Fédéral s'unirent à Joaquin. Ainsi tout sacrilège fut évité.

Mais plus tard, en novembre, alors que les jeunes champions du Christ avaient relâché leur vigilance, une bombe criminelle éclata. Blocs de marbre arrachés, candélabres détruits, objets du culte réduits en miettes, vitraux de la coupole brisés, ce fut un spectacle de désolation. Chose merveilleuse, l'image de la Reine de Anahuac demeura intacte.

DU FOND DU CŒUR.

Joaquin se montrait aussi un magnifique catholique d'action. Il n'était pas moins exemplaire dans sa conduite privée. La piété intérieure n'est-elle pas la racine qui alimente et réconforte l'activité sociale et apostolique ?

Pour autant que je l'aie connu, Joaquin communiait quotidiennement. Il portait le ruban rouge, insigne de la Congrégation de Marie ; c'est au groupe de Notre-Dame de Guadeloupe qu'il était inscrit. De plus, il suivait chaque année les exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. Avec quelques compagnons, il se retirait volontiers pour méditer dans la solitude les vérités fondamentales de la religion et je le vis plusieurs fois, en ces occasions, verser des larmes dans la chapelle aux pieds de Notre-Seigneur (1).

Je ferai une confession à ce propos. Je suis religieux, mais je ne me rappelle pas avoir, au cours de ma vie séculière, qui était cependant pieuse, jamais montré tant de mépris du respect humain que ne le faisait Joaquin. D'autres circonstances de sa

(1) L'émotion de Joaquin au moment de la communion nous est confirmée par un de nos amis, membre du Comité général de l'A.C.J.M., qui a bien voulu accepter de reviser la seconde édition de cet ouvrage.

vie m'ont d'ailleurs appris qu'il avait absolument tué en lui le respect humain ; il s'enorgueillissait de s'affirmer catholique en public. Sa vertu était d'ailleurs allègre. Et cet ensemble de qualités attirait à lui les jeunes gens. Ses amis l'appelaient affectueusement *el bueno de Joaquin.*

J'ai dit que Joaquin gardait sa belle humeur. En famille, avec ses amis, il se montrait extrêmement jovial. Son grand plaisir était d'excursionner, parfois même au loin, comme en cette expédition aventureuse de plusieurs jours qu'il fit à Ajusco. Il avait horreur des mines revêches dont se masquent les faux dévots. Certes, cela n'empêchait point parfois des saillies d'humeur. Car, sur les principes, il était susceptible. « Avec ses sœurs — écrit la mère de Joaquin — il lui arrivait de temps en temps une dispute que j'essayais d'aplanir, sans laisser voir que je lui donnais la préférence. Ainsi, Joaquin savait-il ses sœurs occupées à se tailler des vêtements, il allait les surprendre :

— Tiens ! Qu'est-ce que vous faites là ?... disait-il.

— De jolies blouses, répondaient-elles.

— Comment ! avec une pareille échancrure ?... Et avec d'aussi courtes manches ? Ah ! Non !... Pas de ça... vous ne sortirez pas ainsi affublées.

« Et les quatre sœurs, dont deux plus jeunes que Joaquin, de m'appeler énervées : « Maman, viens donc voir comme ce dévot de Joaquin nous agace ; il prétend que nous ne pouvons pas mettre ces robes... »

« A la vérité, il n'y avait rien d'excessif à ces échancrures, ni à ces manches ; mais Joaquin était réellement méticuleux... Il entendait que ses sœurs fussent dans leur toilette des modèles de modestie. » (1)

Il était d'ailleurs pour elles un ange de consolation : souffrant quand il les voyait en peine, il savait déployer des réservee de réconfort et ne manquait pas, quand il le fallait, de fairs appel au sacrifice pour l'amour de Dieu.

---

(1) Souvenir de 1920.

Mais sa pudeur était ombrageuse. Il ne se laissait pas même embrasser par sa mère. « A Joaquin, dit-elle, je ne pouvais donner de baiser, il ne le voulait pas. Pour lui, il m'embrassait au moment de sortir et le soir quand je lui donnais la bénédiction... »

Un tel fils était une providence au foyer. Son père avait en lui une confiance illimitée. Lorsqu'il s'absentait avec sa femme, il abandonnait de plein cœur à Joaquin le « gouvernement », disant à qui s'en étonnait : « Tout jeune qu'il soit, Joaquin est de fait, depuis longtemps déjà, le vrai chef de la famille. J'ai dans ce fils un appui et un soutien, je peux me fier à lui et lui confier toute chose, car il n'a aucun vice, et pas même de légèretés ». Joaquin tenait les clefs de la caisse, il distribuait la paie aux ouvriers. Son père et ses frères aînés le consultaient en toutes choses. « Pour moi, atteste son frère Luis, il me paraissait mon aîné, bien qu'il fût de trois ans plus jeune ; j'éprouvais pour lui du respect, bien plus, je le vénérais » (1).

Joaquin comptait se marier quand l'âge serait venu et à son tour fonder un foyer qui serait la digne émanation de celui où il avait vu le jour. Mais la légèreté des femmes d'aujourd'hui lui enlevait tout enthousiasme pour cette entreprise. Le bruit a même couru que Joaquin avait conféré avec son directeur spirituel, afin d'entrer dans un ordre religieux. Cette intention était chez lui parfaitement vraisemblable. Mais la Divine Providence, avec le martyre qui l'enleva, nous a mieux renseignés sur la vocation de Joaquin que la langue des hommes.

La sainte angoisse.

Vint la persécution. Depuis longtemps mêlé à toutes les initiatives de l'Action catholique, Joaquin fut plus outré que quiconque par les vexations et les iniquités que subissait l'Église.

« Depuis février dernier, déclare son frère Luis, la sainte passion de Jésus-Christ et de son Église grandit en Joaquin, et son horreur de l'oppression s'accroissait d'autant.

---

(1) Lettre du 6 avril 1927.

» Ce fut à tel point que sa santé s'en trouva altérée ; il perdait l'appétit et le sommeil ; il en arrivait à passer des nuits blanches.

» Tous les soirs, au moment où il se couchait, je lui voyais une sorte de frémissement. Son détachement des choses terrestres devint complet et l'humilité qu'il avait conquise à force de se maîtriser était plus frappante que jamais. Je comprends que le P. Claudio m'ait dit : « Joaquin était un fruit mûr, le Seigneur l'a cueilli ».

» Un matin, rapporte à son tour la maman, Luisito m'aborda la figure bouleversée : Joaquin est un saint, me dit-il. Si tu savais tout ce qu'il m'a dit cette nuit ! »

« Depuis un an et demi, écrit encore sa mère, la vie fut une agonie pour lui et pour moi. Il ne mangeait et ne dormait plus. A chaque événement nouveau, à chaque infamie, à chaque attentat contre la religion, je le voyais sortir de lui-même. Il répétait : « C'est intolérable !... » Le médecin me prévint qu'il ne pouvait plus lire les journaux, sa santé étant ébranlée d'une façon inquiétante... » (1)

A cette époque Joaquin et son cadet Ignacio furent à deux reprises mis en prison pour avoir distribué des feuilles prétendument séditieuses.

Sa mère ajoute dans une autre lettre : « ... Quelquefois, ne parvenant pas à s'endormir, Joaquin, pour ne pas déranger Luisito qui dormait à côté de lui, s'en allait au jardin vers deux ou trois heures du matin ; moi qui ne dormais pas davantage, je me levais aussi et toujours je le trouvais le chapelet à la main, les yeux contemplant le ciel, dont la limpidité est merveilleuse par les nuits de pleine lune » (2).

ADVIENNE QUE POURRA !

Mais la persécution montait. Violente et générale, elle ne provoquait plus seulement l'indignation des catholiques. Il

---

(1) Lettre du 2 octobre 1926 à sa sœur Asuncion.
(2) Février 1927.

fallait y faire face par une résistance concertée. Déjà la « Ligue de Défense de la Liberté Religieuse » avait répandu de toutes parts la consigne du boycottage. L'A. C. J. M. s'empressa de propager le mot d'ordre.

La catholique ville de Zamora, en proie aux menées des révolutionnaires, avait besoin d'urgence d'un renfort moral. Notre apôtre va s'y employer.

Il forme un petit groupe de six amis, parmi lesquels son frère cadet Ignacio, et Manuel Melgarejo, du Cercle « Garcia Moreno ». Soulevés d'enthousiasme, ils s'apprêtent à partir pour Zamora. Afin que la campagne soit plus efficace, les propagandistes décident de se répartir dans les villages de l'État de Michoacan. Chef de l'expédition, Joaquin s'adjoint Melgarejo, qui compte alors dix-sept ans. Pour procéder méthodiquement, ils se munissent de trois cartes géographiques. Hélas ! Découvertes dans leurs valises, ces cartes serviront d'indices pour accuser les jeunes gens de soulever le peuple contre le gouvernement.

Enfin, pour se rendre compte des premiers résultats et délibérer sur les mesures à prendre, les propagandistes conviennent de se retrouver le dimanche 12 septembre dans le village de Tinguindin, dont les environs leur sont parfaitement connus.

La petite expédition partit donc le 6 septembre de la capitale du Mexique.

Je ne pourrais oublier les paroles que Joaquin dit à sa mère, avant de la quitter pour la dernière fois. Comme elle s'alarmait : « *Vois maman,* lui dit-il, *il vaut mieux que nous mourions avant le triomphe, parce que, après, l'argent et les honneurs pourraient dévier nos intentions droites* ». Il était mûr...

En route, Joaquin fut amené à causer avec le général Francisco Zepeda. Celui-ci lui conta ses exploits, lui montra une cicatrice à la poitrine, lui fit voir les médailles et le scapulaire qu'il portait. Joaquin lui demanda donc s'il était catholique. A sa réponse affirmative, Silva le persuada de travailler pour la bonne cause. Nous ne savons avec certitude ce que répondit

le général ; toujours est-il que Zepeda eut avec Joaquin plusieurs entretiens dans le village de Tinguindin.

Mais le 11 septembre, craignant peut-être de se compromettre, le général vint trouver les propagandistes et leur déclara : « Mes amis, vous êtes prisonniers ». Ils furent conduits, séance tenante, devant le Président municipal du village et on leur fit subir un interrogatoire.

Joaquin saisit l'occasion pour protester énergiquement contre le gouvernement persécuteur de l'Église. Melgarejo et lui confirmèrent ces déclarations par leurs signatures.

Ils furent provisoirement détenus à l'hôtel de Tinguindin. Alors se passa un pénible incident. Un prêtre se présenta, non sans risques, pour offrir aux prisonniers les secours de la religion. Joaquin, prévoyant une nouvelle embûche, lui demanda ses papiers ecclésiastiques. Le prêtre répondit que tout le monde le connaissait dans le village. Peu rassuré malgré tout, Joaquin déclara que son compagnon et lui étaient *prêts*, comme, en effet, ils l'étaient toujours.

Le lendemain était le 12 septembre. Là-bas, dans la capitale, deux petits neveux de Joaquin recevaient pour la première fois le très doux Jésus dans leur cœur. Entretemps, ce qui l'engageait moins que la confession, Joaquin faisait demander au prêtre la Sainte Eucharistie, insistant sur le fait qu'ils s'étaient sincèrement préparés. Mais, le prêtre, méfiant à son tour, craignit que les prisonniers ne fussent des espions venus pour le saisir dans l'exercice de son ministère sacré. Il refusa. Voilà à quelles terribles méprises un régime de délation peut donner lieu !

A 9 heures du matin, on fit monter les deux jeunes gens dans le train en partance pour Zamora. Joaquin se sépara de Zepeda avec ces mots : « Vous me livrez à la mort ; mais je vous assure qu'une fois en présence de Dieu je Le prierai pour vous ». Ils arrivèrent à midi à Zamora. Un voyageur qui à ce moment prenait le train pour Mexico affirma qu'il fut stupéfié de voir la physionomie radieuse des prisonniers à la descente du wagon.

Dès cet instant, le dénouement se précipita. Une escorte de soldats conduisit les jeunes gens à la caserne (l'ancien collège du Sacré-Cœur). Le chef de la garnison de Zamota, le général Tranquilino Mendoza, leur offrit la liberté s'ils se séparaient de l'A.C.J.M. et renonçaient à leur propagande pour la cause religieuse. Joaquin répondit qu'il ne se rétracterait jamais et que, si on le laissait libre, il reprendrait au contraire sa propagande. Il se défendit éloquemment en invoquant les garanties de la Constitution. Rien n'y fit, et le général parla de les fusiller. Alors Joaquin songea à son compagnon. S'adressant à Mendoza : « Tuez moi, lui dit-il, faites de moi ce que vous voudrez, mais vous n'avez pas le droit d'appliquer la peine de mort à ce jeune homme de dix-sept ans » (1).

« Ne me défends pas, Joaquin, protesta Melgarejo en embrassant son maître en apostolat, je veux mourir avec toi ». Diverses lettres de Mexico nous affirment que le général télégraphia ensuite à Callès pour l'informer de la capture des deux jeunes gens et lui demanda ce qu'il préférait : les expédier à Mexico ou les faire fusiller sur-le-champ. Callès répondit d'un mot : « Fusillez-les ».

VIVA CRISTO REY !

La sentence de mort fut immédiatement communiquée aux prisonniers et on les dirigea vers le cimetière où devait avoir

---

(1) L'article 13 de la Constitution de 1917 stipule : « ...Dans aucun cas et pour aucun motif, les tribunaux militaires ne pourront étendre leur juridiction à des personnes n'appartenant pas à l'armée. Lorsqu'un civil se trouve impliqué dans un délit ou dans une faute d'ordre militaire, l'autorité civile sera seule juge de l'affaire ».

Et l'article 22 déclare : « La peine de mort pour délit politique est interdite ». Le même article énumère ensuite limitativement les cas dans lesquels cette peine pourra être appliquée. Il s'agit des traîtres à la patrie dans une guerre étrangère, des parricides, des homicides par trahison, avec préméditation ou avec résultat accompli, des bandits de grand chemin, des auteurs de graves délits d'ordre militaire.

lieu l'exécution. Joaquin se sépara de Mendoza avec la même offre chevaleresque qu'il avait faite à Zepeda ; mais le militaire de Zamora le prit de mauvaise part et ordonna de hâter la fin.

Les deux jeunes gens sortirent encadrés d'une forte escorte, que dirigeait le capitaine Epigmenio Medrano. Des gens qui suivaient la troupe entendirent Joaquin dire à son compagnon : « N'aie pas peur, nous allons mourir pour Jésus-Christ, et bientôt nous entrerons dans le Royaume des Cieux ».

On allait à pied. Joaquin et Manuel prirent leur chapelet et se mirent à prier à haute voix. Ce que voyant, un soldat leur dit : « Enlevez cela ». « Tant que je serai en vie, répondit Joaquin, personne ne m'enlèvera mon chapelet. » Devant cette crânerie, les soldats n'insistèrent pas.

En route, un passant leur demanda :

« Vous allez à l'échafaud ? »

« Non, répondit Silva, nous allons au Calvaire. »

Ils arrivèrent au cimetière.

Les gens ne purent pas entrer, mais il y avait quelques personnes à l'intérieur et d'autres s'y introduisirent en sautant par-dessus la clôture. Un prêtre qui était présent dit à un enfant : « Approche-toi d'eux ; les soldats ne te feront rien, dis-leur qu'ils fassent un acte de contrition, et moi, de loin, je leur donnerai l'absolution ».

Le carré se forma et l'on s'apprêta à bander les yeux des condamnés. Joaquin protesta encore : « Ne me bandez pas, dit-il, je ne suis pas un criminel. Je vous donnerai moi-même le signal. Quand je crierai : « *Vive le Christ-Roi* ! *Vive la Vierge de Guadeloupe* ! vous pourrez tirer ».

Avant de mourir, Silva voulut prendre une dernière fois la parole. Il adressa à tous un émouvant discours, disant qu'il pardonnait de grand cœur à ceux qui lui ôtaient la vie et qu'il prierait pour eux ; il ajouta qu'il mourait pour Dieu, pour la défense de la foi chrétienne et pour la Patrie. Plusieurs auditeurs furent émus jusqu'aux larmes. Un soldat, lâchant son fusil, prononça péremptoirement : « Je ne tire pas, patron ! Moi aussi, je suis catholique ! Je suis avec vous », dit-il à Joa-

quin. Séance tenante il fut arrêté et, le lendemain, à son tour fusillé.

Très calme, Joaquin dit alors à Melgarejo : « Découvre-toi nous allons comparaître devant Dieu ».

Puis, se tournant vers les soldats, il cria d'une voix ferme et vibrante : « Vive le Christ-Roi !!! Vive la Vierge de Guadeloupe !!! » La décharge étouffa les derniers mots. Joaquin tomba en arrière, tué net.

D'aspect débile, pour son âge, mais l'âme trempée dans l'amour du Christ, Manuel Melgarejo assista sans frémir à cette tragédie. Puis vint son tour. Il prit la place de Joaquin, et l'officier commanda la décharge. Mais le peloton fut si maladroit qu'il fallut recommencer. (1)

SOUS LES FLEURS ET DANS LA JOIE.

Les cadavres furent recouverts de fleurs par la foule accourue pour les contempler. On recueillit tout le sang que l'on put au moyen de linges que l'on garde maintenant comme de précieuses reliques. Les pieux catholiques de Zamora enlevèrent la terre et l'herbe imbibées du sang des martyrs. Les vêtements de ceux-ci furent partagés. Un chanoine, M. Rios, recueillit une caissette dans laquelle la tête de Joaquin s'était posée au moment de sa chute, pour l'envoyer à la famille. Comme nul ne savait d'où étaient les victimes, une jeune fille ouvrit une souscription pour les inhumer. Tous voulurent y contribuer. On se procura des cercueils doublés de soie blanche et les fleurs arrivèrent par monceaux. Vers le soir, les catholiques de Zamora prirent respectueusement possession des glorieux cadavres. Ils les étendirent sur un lit de fleurs. Des personnes pieuses veillèrent et prièrent toute la nuit auprès d'eux. Elles avaient peine à contenir le flot des visiteurs et à ranger les fleurs que l'on apportait sans cesse.

---

(1) Fils d'une famille chrétienne, Manuel Melgarejo était né à Mexico, le 17 octobre 1908. Il fut baptisé dans l'église paroissiale de N. D. de la Soledad, église aujourd'hui livrée par le gouvernement aux schismatiques.

Les journaux publièrent immédiatement la terrible nouvelle avec les noms des fusillés. C'est ainsi que la famille de Silva apprit son malheur. La mère de Joaquin se sentit le cœur traversé d'un glaive. « Les premières heures, dit-elle, je restai évanouie. Lorsque je me rendis compte que je ne le verrais plus, que je ne l'entendrais plus, j'appelais Joaquinito, je lui disais : Mon fils chéri ! qu'est-il arrivé ?... Et dans mon angoisse, je m'écriais : « J'ai peur... faudra-t-il en offrir encore un ou deux... ? » (1)

Mais la vaillance reprit bientôt le dessus dans ce cœur de mère. Vingt jours après, dans une autre lettre, resplendit à travers l'affliction le triomphe de la foi.

« Vive le Christ-Roi !!! Vive la sainte Vierge de Guadeloupe !!!

« Ah ! Asuncion ! Que j'ai mal agi vis-à-vis de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge, en ne leur offrant qu'à demi ma douleur et mon sacrifice ! Demande-leur pardon pour moi. Hier et aujourd'hui à la sainte Messe, je leur ai demandé pardon ; j'ai dit à Notre Seigneur qu'il peut me prendre non seulement Joaquinito, mais Ignacio et mes six fils. Ils ne sont pas à moi, ils Lui appartiennent. »

Don Silva reçut la nouvelle en vrai chrétien. Dans une lettre à la même religieuse, Sœur Marie de N. D. de l'Épine, sœur de sa femme, il manifeste sa résignation et son humilité. « Tes paroles, dit-il, ont été un soulagement dans notre douleur pour la perte d'un fils que Dieu nous avait donné sans que nous l'eussions mérité... Nous ne pouvons qu'accepter et nous conformer ; d'abord parce que c'est la volonté de Dieu et ensuite parce que nous sommes convaincus que notre fils a eu l'inestimable bonheur d'entrer dans la gloire au moment même où son corps est tombé... Dieu soit béni ! »

Ailleurs il répète encore : « Je reconnais que je n'ai pas mérité d'avoir un tel fils : ce qu'il fut et ce qu'il a fait est l'œuvre exclusive de la grâce ».

Dans les premiers moments, M. Silva avait pensé soudain au

---

(1) Lettre à sa sœur Asuncion.

père de Melgarejo. N'était-il pas responsable vis-à-vis de lui de ce malheur, puisque Silva était le chef de l'expédition et que lui-même, le père, l'avait autorisée ? Il était dans cette angoisse, quand M. Melgarejo lui-même entre et, se jetant dans ses bras, s'exclama : « Réjouissons-nous, nous voilà tous deux pères de martyrs ! » Et ces grands chrétiens mêlèrent leurs larmes de joie.

M. Silva devait souffrir encore. Après l'attentat, comme le sang ne les rassasiait pas, les gens de Callès donnèrent ordre de destituer de tous ses emplois — une nouvelle fois — le père et toute la famille de Joaquin. L'ingénieur don Luis de Silva fut dès le lendemain privé de ses appointements, et expulsé de sa demeure.

Et voilà comment s'est vérifiée la prédiction que je rappelais au début : « *Joaquin est fait pour de grandes choses* ».

Dieu veuille que son souvenir ne se perde pas et que la jeunesse catholique laïque obtienne un jour pour patron Joaquin Silva y Carrasco. Ses compatriotes le désirent vivement. Dans l'attente, admirons et recueillons-nous. La Providence fait en notre génération de grandes choses.

III. - A L'APPEL DES ARMES

L'INSURRECTION CATHOLIQUE

Dans les premiers jours de l'année 1927, un manifeste clandestin excitait au cœur des Mexicains une vaillance nouvelle. Le voici :

MANIFESTE DU GOUVERNEMENT NATIONAL LIBÉRATEUR A LA NATION MEXICAINE.

Le régime actuel de Gouvernement qui opprime la majorité des Mexicains, en les maintenant humiliés sous la férule d'un groupe d'hommes sans conscience et sans honneur, procède des principes destructeurs et subversifs d'un système politique qui prétend convertir la Patrie en un champ de brutale exploitation et les citoyens en un troupeau d'esclaves avilis.

La privation absolue des libertés religieuse, politique, d'enseignement, de travail, de presse, la négation de Dieu et la formation d'un peuple athée, la destruction de la propriété par voie de spoliation, la socialisation des sources productives du pays, la ruine de l'ouvrier libre par des organisations radicalement révolutionnaires ; la mauvaise gestion des pouvoirs publics et le sac des biens privés ; le mépris des obligations internationales, tel est, en substance, le monstrueux régime actuel.

En un mot, la destruction délibérée et systématique de la nation mexicaine, annihilant son existence à l'intérieur et soulevant la haine de l'extérieur, le joug implacable d'une horde armée sur une population inerme, *honorable et*

patriote, la négation totale et cynique du droit d'autrui dans tous les ordres : social, politique, civique, moral, religieux et économique, un esclavage imposé par les armes et par la terreur des tyrans, qu'il faut précisément renverser par les armes.

Le saint et imprescriptible droit de défense : voilà toute la base de ce mouvement. *A cet inaliénable droit la conscience nationale adhère vigoureusement. La nécessité vitale de détruire pour jamais le vicieux régime de faction et de créer un Gouvernement national, une aspiration profonde à abolir les prérogatives de la force par la force irrésistible du droit, voilà la raison d'être de ce mouvement ; il n'est que l'impulsion populaire devenue une réalité vivante. Le Mexique a le devoir de se sauver de ses tyrans et pour cela il est nécessaire de les renverser.*

Ce n'est pas une révolution : c'est un mouvement coordonné de toutes les forces vives du pays pour les opposer à la révolution.

Oui, voilà la vraie révolution, la révolution sans fin. Ceux qui l'accomplissent la proclament eux-mêmes : ce sont les hommes qui ont pris d'assaut le pouvoir. Ils ne l'occupent, ainsi qu'ils le disent, que pour implanter ce qu'on appelle les postulats de la révolution.

La révolution, elle réside dans ce prétendu gouvernement qui, contrairement à la mission des vrais Gouvernements, détruit le bien commun. La révolution, elle consiste dans la négation de la justice, dans la destruction de la liberté, dans les attentats au droit. Cette révolution contre la société et la patrie est d'autant plus inique et criminelle que, pour la légitimer, on usurpe les augustes fonctions de l'autorité politique.

Le peuple mexicain veut se refaire définitivement comme nation. Il veut panser son corps déchiré, il veut le ranimer par la sève féconde d'une bonne administration, une sève qui circulera par toutes les artères de l'organisme social.

Le Mexique est subjugué. Mais une volonté forte vit en

Manifestation catholique à Chihuahua.

Antonio Acuna.

« El Cedrito », endroit où furent exécutés et enterrés Ant. Acuña et Théod. Segovia.

Farfan. — Un feuillet lacéré de son étalage.

Fl. Alvarez.

Endroit où murut Joaquin Silva.

Silva à 3 ans (×)

Silva à 15 ans

lui. Pour la première fois de leur vie, ses tyrans sauront ce qu'est et ce que vaut un peuple qui défend sa liberté et qui pour elle sait lutter et mourir.

Nous ne demandons de privilèges pour personne. Nous voulons la justice pour tous. Libertés et garanties au sein de la liberté, tel est notre programme. Dans ce principe réside notre programme le plus complet ; il résume tout ce qui sera publié et les points exposés ci-dessous.

L'heure de la lutte a sonné.

L'heure de la victoire appartient à Dieu.

POINTS FONDAMENTAUX DU PROGRAMME :

1. *Liberté religieuse et de conscience sur la base de l'absolue indépendance de l'Eglise et de l'Etat.*
2. *Liberté d'enseignement.*
3. *Liberté politique.*
4. *Liberté de presse.*
5. *Liberté d'association.*
6. *Garanties pour le travailleur.*
7. *Garanties pour le capital national et étranger.*
8. *Non-rétroactivité des lois.*
9. *Respect de la propriété privée.*
10. *Juste répartition des terres et création de la petite propriété.*

. . . . . .

Nous appelons aux armes le peuple et l'armée du Mexique, sous le drapeau de la liberté, et conformément au plan suivant :

1. *Méconnaissance des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire de l'Union.*
2. *Méconnaissance des mêmes pouvoirs dans les états. Ne sont reconnus valides les actes effectués par le Pouvoir judiciaire actuel dans le territoire contrôlé par le Gouvernement usurpateur qu'autant qu'ils ne contreviennent pas aux principes fondamentaux du programme de ce mouvement.*

3. *Méconnaissance de toutes les municipalités de la République ; pour la durée du Gouvernement provisoire, les autorités municipales seront nommées par le chef du Pouvoir exécutif dans la ville de Mexico, pour le District et les territoires fédéraux, et par les Gouverneurs des Etats dans leur juridiction respective.*

4. *Les soussignés reconnaissent René Capistran Garza comme chef du Pouvoir exécutif et José F. Gandara comme chargé du contrôle militaire.*

5. *Le chef du Pouvoir exécutif désignera un corps consultatif ; il nommera le personnel des Secrétaireries d'Etat, les Gouverneurs des Etats et conférera les grades supérieurs à celui de colonel.*

6. *Le Chargé du Contrôle Militaire maintiendra la discipline, la cohésion dans l'armée, concédera les grades inférieurs à celui de colonel et proposera les autres promotions.*

7. *La réorganisation politique, sociale et économique du pays reste à charge du Gouvernement National Libérateur.*

8. *En attendant cette réorganisation, et pour éviter les inconvénients d'un régime préconstitutionnel, sont reconnues comme garanties individuelles celles qui figurent dans les articles,* 3, 16, 18, 19, 20, 32, 37 *de la Constitution de* 1857, *tels qu'ils furent rédigés en cette année, et dans les articles* 1, 2, 4, 5 (*en supprimant le* § 3 *depuis les mots « ou de vœu religieux »*),6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 21, 22, 23, 24 (*en supprimant le* § 1 *depuis les mots « dans les temples » jusqu'à la fin de l'article*), 25, 26, 28, 29, 30, 31, 34, 35, 36, 38 *de la Constitution de* 1917. *En ce qui concerne l'art.* 27 *de la Constitution actuelle, il sera revisé conformément aux principes fondamentaux du respect de la propriété privée et de la non-rétroactivité des lois.*

Montagnes de Chihuahua. Janvier 1927.

GÉNÉRAL NICOLAS FERNANDEZ.
GÉNÉRAL J. B. GALINDIO.
GÉNÉRAL AGUSTIN ESCOBAR.

Depuis que cet appel tragique a soulevé le Mexique, le Gouvernement Callès n'a cessé d'imputer à l'Épiscopat la responsabilité de l'insurrection.

Déjà précédemment, le reproche était officiellement lancé contre les Evêques de pousser les masses à l'agitation.

A cette assertion publiée d'abord par le *Bulletin officiel du ministère de la guerre*, l'Épiscopat a répondu, dans une lettre collective datée du 22 décembre 1926 :

« Ces accusations constituent des contre-vérités et des calomnies. Les documents officiels émanés de l'Épiscopat recommandent aux catholiques de s'en tenir aux moyens légaux et pacifiques. Toute l'opinion publique peut en témoigner. Nous ne demandons que la réforme des lois selon les droits inviolables que la Constitution accorde à tous les citoyens. Dans certains cas, il est vrai, les théologiens catholiques autorisent, non pas la rébellion, mais la défense armée contre la tyrannie agressive, après que l'on a épuisé tous les moyens pacifiques. Cependant, l'Épiscopat n'a pas publié une ligne dans laquelle se trouve affirmée que la situation du Mexique légitime cette défense armée. »

Dans une déclaration du 13 février 1927, les évêques ajoutent :

« Énergiquement et publiquement, nous protestons contre le reproche qui nous est fait de nous opposer à l'autorité, de favoriser la rébellion, la conspiration ou la sédition.

» Sûrs de notre bon droit, nous attendons que le gouvernement fasse la preuve de ses dires, cette preuve qu'il prétend posséder : en même temps, nous réclamons la liberté de répondre à toutes ces préventions. Il n'existe pas de preuves contre nous ; s'il y en avait eu, on s'en serait servi pour discréditer davantage l'Épiscopat. »

Lorsque, il est vrai, après le développement des événements, le cas de conscience des insurgés fut soumis

à certains évêques, ceux-ci refusèrent de condamner les catholiques qui avaient pris les armes.

Des journalistes américains interrogèrent à ce sujet en février 1927 les Prélats formant à Rome la Commission des Evêques mexicains : Mgr Gonzalez y Valencia, archevêque de Durango, l'évêque de Léon et l'évêque de Tehuantepec.

« Quelles sont les causes du mouvement armé contre Callès ? » demandèrent les reporters.

— « Elles sont de deux ordres, déclarèrent les évêques.

« Premièrement, les outrages et les délits de Callès et des siens ont atteint le comble. En effet, les assassinats de Colima, de Puebla, de Zamora, de Zacatecas, de Durango se sont renouvelés de toutes parts, à tel point que les habitants pacifiques de la République se sont vus privés de leurs droits de citoyens et de catholiques, qu'ils ont été outragés et gravement menacés dans leurs intérêts, dans l'honneur de leurs familles, dans leur vie même.

» Secondement, tous les moyens pacifiques sont complètement épuisés. Depuis que le Gouvernement s'est moqué du suffrage populaire, il ne restait plus aux citoyens que le droit de pétition. Mais ce droit a été bafoué à son tour, quand la Chambre s'est ralliée des milliers de signatures des citoyens qui réclamaient la réforme des lois antireligieuses, antisociales et antihumaines. »

« Les catholiques font-ils bien ou mal en recourant aux armes ? »

— « Jusqu'à présent, nous n'avons pas voulu parler, pour éviter de précipiter les évènements. Mais puisque Callès lui-même pousse le citoyens à la défense armée, nous devons dire que les catholiques du Mexique, comme tout être humain, jouissent, dans toute son ampleur, du droit naturel et inaliénable contre les injustes agres-

seurs, et il est absolument certain que Callès et les siens sont des agresseurs injustes. »

De son côté, dans une pastorale datée du 11 février 1927, Mgr l'archevêque de Durango écrivait de Rome :

« Puisque dans notre archidiocèse beaucoup de catholiques ont eu recours aux armes et qu'ils demandent à leur évêque un avis que celui-ci ne peut refuser à ses fils, nous croyons qu'il est de notre devoir pastoral d'affronter la question. Assumant en pleine conscience la responsabilité de ce geste, devant Dieu et devant l'histoire, nous leur adressons les mots que voici. Nous n'avons nullement provoqué ce mouvement armé ; mais puisque, les moyens pacifiques étant épuisés, ce mouvement existe, nous devons dire à nos fils, les catholiques qui ont pris les armes pour la défense de leurs droits sociaux et religieux, et nous le disons après y avoir longuement réfléchi devant Dieu, après avoir consulté les théologiens les plus savants de la ville de Rome : que vos consciences soient en paix et recevez notre bénédiction. »

* * *

Un peu plus tard, le 21 avril, six des quinze évêques séquestrés à Mexico furent mandés par le Ministre de l'Intérieur Adalberto Tejeda. Parmi eux se trouvaient Mgr Mora y del Rio, archevêque-primat, et Mgr l'archevêque Ruiz, de Michoacan.

Voici comment Mgr Mora y del Rio rapporte son entretien avec le ministre :

« Vous êtes les chefs de la révolution, et par votre silence, depuis la pastorale de l'archevêque de Durango déclarant que les catholiques laïques sont justifiés de recourir aux armes pour se défendre, vous êtes coupables de prendre part à la révolution.

— Monsieur, répondit l'archevêque, l'Épiscopat n'a favorisé aucune révolution, mais il a déclaré que les catholiques laïques ont le droit indéniable de défendre

par la force les droits inaliénables qu'ils ne peuvent protéger par les moyens pacifiques.

— C'est de la rébellion, répliqua le Ministre.

— Ce n'est pas de la rébellion. C'est la légitime défense contre une injustifiable tyrannie.

— Contre l'autorité légale.

— Pour l'autorité de votre gouvernement, tout le monde sait quelle fut la légalité des élections qui l'ont amené au pouvoir.

— Ce n'est pas le moment de discuter, conclut le Ministre. »

Une heure plus tard, les évêques étaient expulsés du pays (1).

* * *

D'autres évêques sont restés au Mexique, afin que leurs ouailles ne soient pas entièrement privées de direction spirituelle. Ils ont échappé aux investigations policières. Ils se cachent, les uns à Mexico, d'autres dans une retraite de leur diocèse. Sur eux s'abat, avec une violence croissante, l'accusation d'exciter à la rébellion.

Le plus exposé d'entre eux est Mgr Orozco y Jimenez, archevêque de Guadalajara. Il s'est réfugié dans les montagnes proches de sa ville épiscopale, en cet État de Jalisco où l'insurrection catholique s'est montrée irréductible.

Mais de sa cachette inconnue, ses protestations atteignent le monde entier. « Je regrette, écrivait-il encore le 15 août 1927, toutes les calomnies suivant lesquelles j'aurais suscité les mouvements séditieux. A aucun moment, on n'a pu prouver ce fait. Et si l'on publie ces assertions, des milliers de témoins pourraient se lever pour raconter les actes tout opposés que j'accomplis. »

(1) Le récit dont nous extrayons textuellement cet entretien a été publié par les évêques dès leur arrivé aux Etats-Unis, à San Antonio (Texas).

LES INSURGES DE PARRAS (1)

La nuit du 30 juillet 1926, trois membres de l'A. C. J. M. se présentèrent chez moi et me firent part de leur résolution de recourir aux armes dans quelques jours, pour défendre les droits de l'Église.

Tout en approuvant leur idée en général, je leur représentai qu'un soulèvement isolé ne conduirait à rien. Ils se mirent en communication avec les A.C.J.Mistes et les membres de la Ligue nationale pour la défense de la Liberté religieuse, du Saltillo. Ils s'entendirent pour prendre part au vaste mouvement général, dirigé par la L.N.D.L.R., et commencèrent par mieux s'organiser afin d'étendre leur champ de propagande.

Ils convinrent de cette formule de serment : « *Moi, N.N., je jure solennellement par Jésus crucifié, par Notre Dame de Guadeloupe, reine du Mexique, et par le salut de mon âme, que j'engage ici formellement, de* :

« 1° *garder le plus absolu secret sur tout ce qui pourrait compromettre au plus infime degré la sainte cause que je défends* ;

» 2° *défendre les armes à la main la complète liberté religieuse du Mexique* ;

» *Mon serment me lie jusqu'au moment où nous aurons conquis la liberté religieuse que nous désirons. Si je reste fidèle, que Dieu me récompense ; si je faillis, que Dieu et mes frères me châtient.* »

Ils prêtèrent ce serment, le crucifix à la main.

* * *

(1) Parras de la Fuente, État de Coahuila.

Les conjurés procédèrent avec une entière discrétion, choisissant parmi leurs amis uniquement les catholiques pratiquants qui donnaient la plus grande garantie. Ils ne se connaissaient pas les uns les autres, n'étant en rapport qu'avec leur chef Benito Caballos et ceux qui les avaient introduits dans le secret. Ils se procurèrent quelques armes et des cartouches de guerre. Entretemps, ils prenaient part à l'activité de la Ligue, distribuant des feuilles de propagande du boycottage et recueillant des signatures pour le pétitionnement. Trois d'entre eux furent arrêtés pour cette action en septembre ; ils supportèrent avec joie leur peine, en récitant le rosaire et en faisant des lectures spirituelles aux autres prisonniers.

On reçut enfin de dirigeants de la Ligue l'ordre de déclencher le mouvement le 3 janvier (1927). Le 2 de ce mois, à 21 h., je pris un ciboire contenant le Très Saint Sacrement et l'enfouis dans la poche de mon manteau. C'était la manière courante de le porter lorsque nous allions donner la communion dans les maisons particulières. Je m'en fus ainsi dans un jardin aux environs de Parras. Je rencontrai là une quarantaine d'hommes. C'est eux qui allaient donner le signal du soulèvement. Ils lurent la proclamation de Capistran Garza. Pendant qu'ils prenaient leurs dernières directives, réglant les détails pour le jour suivant, j'occupai une pièce voisine ; ils y vinrent à tour de rôle adorer le Saint-Sacrement et je les confessai tous. A 2 h. 30 du matin, je portai le ciboire dans la grande chambre où ils se trouvaient réunis, leur fis une allocution et leur donnai à tous la Sainte Communion. Je retournai ensuite chez moi.

A cinq heures du matin, ils occupèrent la place sans verser une goutte de sang et s'emparèrent des principaux C.R.O.Mistes et bolchevistes (comme on les nomme ici et ils le sont en réalité) ainsi que des autorités, mais ils les traitèrent fort bien. Plus tard, comme un chef bolcheviste menaçait de tirer sur les catholiques, il fut tué d'un coup de feu. Ce fut la seule victime dans cette affaire. Les jeunes gens parcouraient la ville en patrouille pour maintenir l'ordre ; d'autres se rendaient aux fermes voisines pour y chercher des chevaux et des

armes. Ils s'emparèrent de celles que possédait le Gouvernement à Parras et purent ainsi armer 200 hommes. Lorsque le peuple apprit ce qui se passait, beaucoup accoururent pour se joindre à eux. Avec plus de cartouches, on eût pu réunir facilement 500 hommes.

Le lendemain, mardi 4 janvier, à 10 heures, on apprit qu'un train chargé d'une importante colonne fédérale de cavalerie et d'infanterie, venant de Torreon, avait atteint le dernier pont brûlé par les catholiques et que les troupes s'avançaient vers la ville. Faute de minutions suffisantes, les nôtres résolurent de se retirer dans la montagne ; ils partirent entre 15 et 16 heures, quelques minutes avant l'arrivée des fédéraux. La cavalerie se jeta à leur poursuite et revint le lendemain matin avec ses chevaux fourbus mais sans gibier.

Nous, les Pères, nous nous cachâmes. Un monsieur m'invita à passer la nuit chez lui dans la grange. Mais nous craignions les recherches des fédéraux, ce qui se confirma plus tard. Comme quelques femmes m'avaient vu entrer dans cette maison, elle ne parut pas un lieu sûr ; aussi, la nuit tombée, travesti sous un chapeau de paille et un *zarape* (1), je m'en fus autre part où je retrouvai un confrère, l'abbé P. Maduro. Après deux jours, celui-ci changea d'abri. Moi, je restai là jusqu'au 22 janvier. J'étais dans une maison inoccupée depuis plusieurs années déjà et proche de celles de personnes de confiance, qui m'assistèrent.

Je pus ainsi célébrer quotidiennement la messe.

Mais on commença à perquisitionner dans les maisons. Certains magasins furent complètement dévalisés, entre autres celui de Benito Caballos, le chef du soulèvement, ex-président et fondateur de l'A.C.J.M., qui pour défendre les droits de l'Église avait quitté sa femme et ses trois fillettes ; saccagée aussi, l'imprimerie de Pedro Vargas, qui était entré dans le mouvement d'insurrection avec ses trois grands fils, laissant les quatre plus petits à la garde de la grand'mère. Averti avant la retraite qu'il allait tout perdre, ce vaillant avait répondu : « Qu'im-

(1) Grand manteau à lignes.

porte ! pour Dieu je suis prêt à perdre jusqu'au dernier centime.
Dans notre maison qu'ils visitèrent deux fois, les fédéraux ne trouvèrent personne. De ma chambre, à la recherche de papiers compromettants que je ne possédais d'ailleurs pas, ils enlevèrent les lettres de ma famille et de quelques jeunes gens nicaraguayens, avec la liste des membres de l'Apostolat. Ils s'en servirent pour arrêter presque tous les zélateurs de cette œuvre.

* * *

Environs huit jours plus tard, exactement le 9 janvier quelques catholiques descendirent de la montagne et se rendirent à une ferme pour chercher des vivres. Le fermier les reçut avec affabilité ; il les assura qu'ils pouvaient passer tranquillement la nuit chez lui et que, le lendemain matin, il tuerait un chevreau pour leur déjeuner. Pendant qu'ils soupaient, le traître fit mander à Parras que des catholiques étaient chez lui et que les fédéraux pourraient s'emparer d'eux immédiatement. La cavalerie se mit en route dans la nuit, et soudain nos gars furent avisés de la présence des fédéraux. Un de leurs chefs, Antonio Muñiz, les engagea à fuir pendant que lui et quelques hommes retiendraient l'ennemi. Ainsi fut fait ; ceux qui restèrent se défendirent comme des lions jusqu'à épuisement de munitions. Ils tiraient si bien que le colonel déclara, ainsi qu'on me l'a raconté : « Si ces gars avaient eu plus de cartouches, aucun de nous n'y aurait échappé ». Deux de plus purent s'enfuir, les neuf autres durent se rendre et furent conduits à la ville, où ils arrivèrent épuisés. Immédiatement, sans aucune procédure, ils furent conduits au cimetière pour être fusillés. On voulut que l'exécution eût lieu devant tous les autres prisonniers. Un ouvrier de vingt-cinq à vingt-six ans, chef local de la Ligue N.D.R., qui avait déjà été incarcéré en février et mars 1926 pour son activité propagandiste, un chrétien communiant tous les jours, même au plus fort de la persécution, homme respecté dans la ville pour ses vertus, Francisco Guzman, voulut mourir à genoux et les bras en croix.

« S'adressant au Colonel qui commandait l'escorte : « Nous allons mourir, dit-il, et je demande en grâce d'être le premier à verser mon sang pour le Christ. Nous, chrétiens, nous devons mourir à l'imitation de notre grand capitaine, le Christ-Jésus : avec les bras en croix. Nous vous pardonnons de tout cœur ; puissiez-vous un jour revenir à Dieu ! Et vous, mes compagnons de matryre, découvrez-vous ; que votre regard soit pour le Ciel, et votre pensée pour Dieu ! Vive le Christ-Roi ! Vive Notre-Dame de Guadeloupe ! »

« Le vœur de Francisco fut exaucé.

» Muñiz, le chef, prit ensuite la parole pour réconforter tous ses frères, et le cri de *Vive le Christ-Roi* ! s'échappa en chœur de leurs poitrines.

» Les condamnés étaient rangés par trois. Un ordre sec, trois décharges, ils tombent tous les neuf. Le chef leur donna le coup de grâce.

» Furieuse, la soldatesque se rua sur les dépouilles.

» Qu'il vienne donc, votre Christ-Roi ! Qu'il vous ressuscite ! » criaient avec rage les forcenés. C'est alors que lentement, celui qui se trouvait au milieu du troisième groupe se releva et répondit : « Le Christ m'a sauvé. Le Cœur de Jésus me rend la vie ». Stupéfiés un instant, les soldats redoublent bientôt de fureur. Celui qui avait échappé au massacre s'offre alors une nouvelle fois au martyre. Il ouvre encore les bras en croix, et l'on voit ses mains tranpercées par les balles ; on voit son front baigné de sang.

» Mais le colonel ne voulut pas qu'on l'achevât.

« Un peu plus tard, lorsque le « rescapé » fut transporté à l'hôpital, on examina ses blessures, et l'on trouva, incrustée dans son front, la croix de l'A.C.J.M. L'annulaire de la main gauche était coupé.

» Ainsi avait été sauvé Isidoro Perez (1). Au moment où le colonel tirait sur lui, il avait porté la main au front pour se

---

(1) Il était âgé d'environ dix-neuf ans.

signer, en se recommandant au Sacré-Cœur. La balle dévia sur sa bague-insigne. » (1)

Quand je quittai Parras, il allait déjà beaucoup mieux et se lamentait de n'être pas mort alors qu'il avait offert sa vie au Christ-Roi.

Le sang de Francisco Guzman ne se coagula pas durant plusieurs heures. Sa maison devint un lieu de pèlerinage. Beaucoup de gens vinrent tremper des linges dans son sang et couper des lambeaux de ses vêtements pour les garder comme reliques. Les familles des fusillés, au milieu de leur douleur, proclamaient leur joie d'avoir donné des martyrs à une si sainte cause. Déjà on les appelle, en effet ,les *martyrs de Parras* et on se recommande à eux.

Les martyrs sont Francisco Guzman, Antonio Muñiz, Juan Silva, José Rodriguez, Dolores Rodriguez, José Fuantos, Francisco Fuantos, Placido Arciniego (2).

. . . . . .

Quelques jours plus tard, un garçon de 16 ans, Manuel Verastegui, qui s'était uni aux catholiques mais, n'ayant pu obtenir d'armes, s'était caché, crut pouvoir retourner au travail et s'en fut à la fabrique. Immédiatement dénoncé, il a été fusillé, lui aussi. (3)

---

(1) Les paragraphes entre guillemets contiennent le témoignage personnel d'Isidoro Perez. *La Razon*, San Antonio (Texas), 31 juillet 1927.

(2) D'après une autre version, il y eut une neuvième victime, Bernardo Morales.

(3) Nous tenons ce récit d'un Père Jésuite qui, après avoir assisté aux évènements de Parras, parvint à quitter le Mexique sous un déguisement et gagna les États-Unis. Il a paru dans la *Revue Catholique*, le 1er avril 1927.

JOSE VALENCIA GALLARDO ET SES COMPAGNONS

Le 13 janvier 1927, le grand journal neutre de Mexico, *Excelsior*, publiait un éditorial intitulé : *La vague de sang*.

Voici cet article, *in extenso*.

« Lorsqu'il s'agit d'affaires internationales, en particulier de nos relations avec les États-Unis, la nation traditionnellement et constamment ennemie du Mexique, nous nous efforçons de conformer notre opinion et notre propagande à la thèse gouvernementale, et nous appuyons celle-ci avec vigueur. Telle fut notre ligne de conduite depuis la fondation de ce journal ; elle ne variera pas.

Mais en ce qui concerne les questions intérieures, notre jugement et notre orientation doivent être différents. Sans nous laisser inspirer par la passion sectaire, mais en tenant compte de nos difficultés domestiques, nous avons le droit et l'obligatioon de nous placer au seul point de vue de la justice et de reprendre la liberté que nous reconnaissent les lois et que le patriotisme ne peut ni lier ni restreindre.

Le gouvernement du général Callès et les autorités militaires et civiles des États ont, en ce moment, deux problèmes sérieux à résoudre : la défense de la souveraineté mexicaine et celle du régime politique existant. Sur le premier, nous avons manifesté, sans ambages ni réticences, notre accord avec l'attitude du gouvernement. Mais pour le second, franchement et loyalement, nous croyons que l'on se trompe dans le choix des procédés : plus qu'inutiles, ces façons de faire ne peuvent

que nuire, car elles donneront des résultats opposés à ceux que l'on vise.

On a toujours abusé, au Mexique, de la peine de mort. Au lieu de respecter son caractère légal de châtiment, on s'en est servi pour le vulgaire assassinat, presque toujours avec cruauté, souvent en secret. Ce penchant qui nous discrédite tant à l'étranger vient de s'exacerber d'une manière alarmante. Il semble que, à présent, toutes les garanties individuelles soient suspendues ; il semble que la loi et la justice soient réduites au caprice ou à la colère d'un chef militaire quelconque ou d'un simple alcade de village.

Dans les communiqués officiels des récents combats contre des groupes de rebelles, il n'est plus question de jugements sommaires ni même très sommaires, mais d'exécutions immédiates, accomplies presque toujours sur la personne de civils, dont la loi prévoit cependant que les délits seront moins sévèrement punis que ceux des militaires. Le respect de la vie humaine a complètement disparu de notre pays. Au moment où nous nous plongeons en de longues discussions juridiques avec les Américains du Nord pour justifier notre législation, nous manquons, nous, au Mexique, du droit de défense le plus rudimentaire. Le rebelle fait prisonnier n'est même plus écouté.

Les fusillades sont à l'ordre du jour dans toute la République.

A l'appui de nos affirmations, nous pourrions citer de nombreux cas. Nous n'en rapporterons qu'un seul, celui de Léon, qui date de quelques jours à peine. Par le scandale qu'il a causé, par sa cruauté, sa barbarie, son inhumanité, son injustice, il a répandu dans tout le pays le plus vif mécontentement.

Une personne honorable, témoin oculaire des faits, nous écrit de Léon une lettre émouvante. Nous en reproduisons ici les principaux passages, non seulement parce qu'ils interprètent le sentiment public, mais aussi parce qu'il convient que les autorités de la Fédération se rendent compte de ce qui se passe, et qu'elles ne perdent point de vue, faute d'information ou par aveuglement personnel, les intérêts nationaux et jusqu'aux leurs propres.

L'auteur de cette lettre rappelle l'attaque effectuée par un parti de rebelles à Léon, le lundi de l'avant dernière semaine. « *Cette attaque n'avait,* dit-il, *à première vue aucune importance. Mais elle vient d'en acquérir une, maintenant que l'on connaît le détail, vraiment horrifiant, de l'exécution de cinq jeunes gens dont le plus âgé n'avait pas vingt ans* ».

« *Les victimes,* poursuit la lettre, *sont les jeunes José Valencia Gallardo, Salvador Vargas, Nicolas Navarro, Ezequiel Gomez et un autre encore appelé Rios. Ils étaient très connus en ville et avaient de fort bons antécédents. Enrtaînés dans cette aventure par l'une ou l'autre influence, ils n'ont certainement pas mérité, quelle que fut leur culpabilité, d'être tués comme des chiens ni surtout d'être torturés avant l'exécution.* »

Ces jeunes gens furent arrêtés le matin de l'attaque de Léon et on les trouva sans armes. « *Un piquet de gendarmes à cheval* — raconte notre informateur — *les arrêta et les emmena au centre de la ville, pour les fusiller peu après sans forme de procès et sans vérifier quoi que ce soit. Devant les préparatifs de l'exécution, l'un des jeunes gens se mit à pleurer amèrement. Un de ses compagnons d'infortune, Valencia Gallardo, qui montra dès l'arrestation beaucoup de sang-froid, s'appliqua à le consoler ; en terminant, il invita ses autres compagnons à invoquer Dieu à voix haute. Irrités, les gendarmes lui coupèrent la langue avant de le fusiller.*

Leur exploit accompli, les gendarmes exposèrent les cadavres devant les portes du Palais municipal. C'était un spectacle horrible.

Tandis que les corps gisaient dans une mare de sang, les parents des suppliciés se frayaient à grand'peine passage à travers la foule des curieux. Les scènes de douleur qui suivirent sont indescriptibles. »

Au sujet de la responsabilité de ces infâmes assassinats, l'auteur de la lettre nous écrit : « *La Secrétairerie de la Guerre nie que les troupes fédérales aient en rien participé aux fusillades. De leur côté, les autorités municipales se déchargent en se déclarant étrangères, elles aussi, aux exécutions. La rumeur publique*

signale comme l'auteur principal de ces assassinats l'inspecteur de police de Léon ; beaucoup d'indices sont contre lui ».

A notre tour nous demandons : ces crimes vont-ils rester impunis comme ceux de Colima et d'Acaponeta ? Vont-ils se reproduire ailleurs ? A-t-on adopté comme une politique définie la fusillade sans forme de procès, au mépris absolu des lois et des règles de la civilisation ?

Ces assassinats où l'injustice s'ajoute à la barbarie pour aboutir à des vraies monstruosistés, dignes de la bestialité des troglodytes, ne font-ils pas plus de tort au gouvernement mexicain, à l'étranger et à l'intérieur du pays, que les disputes pétrolières, les bandes de rebelles et tous les « réactionnaires » ensemble ?

Certes, ni le gouvernement central, ni le gouverneur du Guanajuato ne portent la responsabilité de ces crimes. Mais pourra-t-on s'empêcher de leur en attribuer une part, au Mexique et ailleurs, s'ils ne les châtient pas, si ces agressions se répètent, si les assassins sont maintenus en fonctions, dans une impunité insolente et éhontée ? » (1)

* * *

Comment ces jeunes gens étaient-ils tombés dans l'embuscade? Un de leurs amis raconte toute l'histoire. Voici sa lettre.

« Le 1er janvier 1927. A six heures du soir arrive chez moi l'inspecteur de police J. Natividad Lopez, en compagnie de deux amis. Le général Rendon et Nicolas Navarro s'y trouvaient déjà.

» J'expose à l'inspecteur Lopez les motifs de l'insurrection. Il la trouve pleinement justifiée. Je lui montre le programme, il y applaudit et offre d'adhérer au mouvement avec quarante paysans armés et montés. Je n'ai pas insisté pour avoir sa

(1) L'autre journal neutre de Mexico, *El Universal*, avait consacré dès le 6 janvier un éditorial, sous le titre : « Les répressions et la loi », à flétrir la cruauté arbitraire des autorités de Léon dans l'affaire de J. Valencia Gallardo et de ses compagnons. On en trouvera plus loin un extrait.

Roberto Pro

Juan Tirado

Le coup de grâce est donné au P. Pro

L'inspecteur général de police Roberto Cruz préside à l'exécution du P. Pro

Humberto Pro amené au lieu de l'exécution par Mazcorro

Humberto Pro, face au peloton

Luis Segura marche à la mort

signature ,le trouvant encore hésitant ; il se déciderait le lendemain, disait-il.

» Quand il se retira, les miens me dirent qu'ils se méfiaient des gens du Gouvernement, qui de leur nature sont traîtres et veules. Je répondis que notre visiteur faisait exception, que c'était un vaillant et un homme d'honneur ; tel était son renom parmi nous.

« Le lendemain, pendant toute la matinée, grand branle-bas chez moi, et vif enthousiasme. Des gens de toute condition, dont le visage resplendit d'honnêteté, unis par le courage et l'ardeur, prennent des ordres et courent les transmettre. L'heure de la liberté a sonné, se dit-on, pour les braves gens... Des jeunes, allègres, ont quitté leurs foyers avec l'imprudence de leur âge, mais aussi avec la fougue des héros... Ils vont et viennent.

» Je sors à la recherche de l'inspecteur Lopez. Je le trouve chez lui. Il m'offre de venir à quatre heures et demie, parce qu'on l'appelle d'urgence à la Présidence et qu'il ne peut me recevoir... Inutilement, j'ai attendu jusqu'à onze heures du soir, après avoir couru de toutes parts après mon homme. C'était naturel ! Lui et le commissaire de Coecillo avaient été mandés à la Présidence, parce qu'on supposait bien qu'il y aurait beaucoup à tirer d'eux. En effet, malgré la franchise et la publicité avec lesquelles nous avions procédé, si la police savait que le mouvement éclaterait, elle ignorait complètement où et quand, et quels en seraient les auteurs.

» On circonvint donc l'inspecteur et le commissaire, et avec une diabolique astuce on les fit trahir nos plans.

» Une embuscade fut dès lors vite concertée et l'on attendit la nuit. Par la femme de Navarro, en feignant d'être du complot, ces gens parviennent à connaître notre rendez-vous et le mot de passe. Autour de la ferme en question, on dispose de la gendarmerie montée. N'osant aller plus avant, ils se mettent aux aguets. Il y a là le commissaire de Coecillo, un nain bossu nommé Galvez, Pascual Urtaza, le député José Rodriguez C. et deux autres dont nous ne savons pas encore le nom.

» Vers dix heures, un groupe de onze jeunes gens s'approche. Ils se font mutuellement connaître et tâchent de passer lorsque, soudain, on bondit sur eux, on les ligote, et, dans les cris et les insultes, on les ramène vers l'Inspection de Police. Ce fut l'affaire de quelques secondes. De l'intérieur (de la ferme), les autres aperçoivent les soldats, entendent le tumulte et se croient découverts. Ils se retirent alors en silence, ignorant que, aux mains des sbires, ils laissaient onze victimes. Et moi qui, à ce moment, avec deux amis, cherchais encore l'inspecteur dans toute la ville ! »

* * *

Comment se fait-il que l'on connaisse l'attitude de chacun des martyrs et les paroles qu'ils ont prononcées au moment de l'exécution ? Ils étaient, à ce moment, seuls avec les soldats, en pleine obscurité.

» Aprés avoir été jetés dans les cours infectes de l'Inspection de Police, continue en effet le récit de l'ami, ils furent conduits, vers une heure de la nuit, sans qu'on eût défait leurs liens, à un endroit appelé « la Brise » (1). C'est là qu'on les frappa, qu'on les poignarda en lacérant leurs vêtements, et que finalement on les fusilla. Tout cela sans ombre de la plus sommaire procédure, sans même un interrogatoire. »

Qui donc a parlé ? Les soldats ?

« A Gallardo, on brisa le crâne avec une balle explosive », continue le récit. Les autres furent fusillés en masse. Déjà, Nicolas Navarro et Salvador Vargas avaient reçu le coup de grâce, lorsque quelqu'un observa : « Ne leur donnez pas le coup de grâce. Il faut qu'on puisse dire qu'ils sont tombés au combat ».

» On se borna donc à s'assurer de la mort des victimes, en leur brûlant des allumettes sous le nez, pour voir s'ils respiraient encore. Et on les laissa là, non sans dépouiller les corps de leurs chaussures, des montres et de l'argent qu'ils portaient.

(1) La date du martyre est donc le 3 janvier 1927.

Pour les vêtements, cela n'en valait pas la peine : ils étaient en pièces.

» Or, parmi les catholiques abattus, il en était un que les balles n'avaient pas atteint. Il avait seulement la figure brûlée par suite de la chute d'une allumette au milieu de papiers sur lesquels sa tête s'était posée... Il revient à lui... Il se lève malgré d'atroces souffrances ; il se rend compte du sort de ses compagnons, étendus autour de lui. Cinq sont vivants. A grand'peine' il parvient à les mettre en lieu sûr et à leur procurer l'aide nécessaire. De ces rescapés, un seul succomba, qui demeurait dans la rue de la Paix.

» Celui qui m'a renseigné sur ce crime inouï qui, grâce à Dieu, n'est pas resté sans témoin, comme l'auraient désiré ses auteurs, c'est le jeune J. Isabel Juarez, du faubourg de Coecillo. Après avoir lutté entre la vie et la mort, Dieu lui accorda la vie pour qu'il pût continuer à lutter pour sa cause, ce qu'il a promis de faire. »

La « résurrection » de plusieurs fusillés fut en effet un gros mécompte pour les organisateurs du massacre.

«Vers huit heures, dit encore notre correspondant, ils revinrent au lieu de l'exécution. Quelle ne fut pas leur surprise de ne trouver que six cadavres ! Déjà ils avaient télégraphié au ministère de la Guerre que, après une rude escarmouche, les insurgés avaient laissé onze cadavres sur le terrain » (1).

* * *

Les martyrs de Léon ! Ils sont tombés ensemble, avec le même courage, avec le même cri, et pour ainsi dire d'un bloc.

Laissons-les repasser devant nous, un à un.

. . . . . .

Nicolas Navarro.

Il s'est mis en route avec la bénédiction de ses parents, après avoir jeûné. A sa jeune femme qui lui montre en pleurant

(1) Tel fut en effet le communiqué officiel transmis par télégraphe à la presse mondiale. — Cfr. notamment *El Debate*, Madrid, 7 janvier 1927.

leur enfant et lui reproche un peu de les délaisser ainsi tous deux, Nicolas répond virilement : « Non. Il faut que d'abord je défende la cause de Dieu, et si j'avais dix enfants, je les quitterais volontiers pour Dieu. Quand notre fils sera grand, dis-lui que son père est mort pour avoir défendu sa religion ».

Arrêté, on cherche à lui enlever des papiers compromettants. Il les avale ; de rage alors, on lui casse les dents à coups de revolver, au point de faire jaillir le sang des yeux.

Se retournant vers ses compagnons, tandis qu'on les mène au supplice : « Courage, leur dit-il, rappelez-vous la cause que nous défendons ».

Les soldats vont l'achever : « Oui, déclare-t-il encore afin de donner au sacrifice toute sa signification, je meurs pour le Christ, qui ne meurt pas. Je vous pardonne. Vive le Christ-Roi ! »

On le lacéra à coups de poignard.

Ainsi mourut Nicolas Navarro, à vingt ans.

. . . . . .

Ezequiel Gomez, conseiller du groupe « Daniel O'Connell » de l'A. C. J. M.

La veille du martyre, il déclare à sa mère : « Je m'expose volontiers à la mort, parce que je sais que le Seigneur veut mon sang pour sauver la patrie ».

Comme les autres, il tombe en criant : « Vive le Christ-Roi ! »

Quelques heures plus tard, les parents sont admis en présence du cadavre. « Prie pour nous, prie pour tes frères, s'exclament-ils, afin qu'ils imitent tes exemples, à toi qui sûrement es en Paradis. »

Ezequiel avait dix-huit ans.

. . . . . .

Salvador Vargas a vingt ans. Il est secrétaire de la congrégation mariale et président du groupe « Daniel O'Connell ».

« Pour Dieu et pour sa gloire ! » s'écrie-t-il en tombant.

Sa vieille mère réclame en vain le cadavre de son enfant. On le lui refuse. « Ils n'ont pas voulu me rendre le corps de

mon fils ; n'importe, dit-elle simplement, puisque, ce matin, j'ai remis son âme au Cœur de Jésus ! »

Ainsi parlent les mères mexicaines.

. . . . . .

Nous savons peu de chose de l'aîné du groupe, Antonio Romero, qui avait trente-cinq ans et était marié. Presque rien non plus du petit Agustin Rios, qui n'avait que treize ans.

Mais José Valencia Gallardo ! Quelle figure de vaillance !

Voici ce que rapporte de lui la lettre d'un ami, datée de Léon, le 10 février 1927. Ce document détaille la terrible scène dont parle *Excelsior*.

« Valencia Gallardo était vraiment un saint. Imagine-toi ceci. Un de ses compagnons avait au cou une corde si étroitement serrée que la langue et les yeux lui sortaient du visage. Gallardo lui dit : « Prends patience. Pour ces quelques moments de souffrance, nous jouirons d'une éternité de bonheur. Si tu crains de ne pouvoir résister à tes souffrances, songe que bientôt nous verrons Dieu ».

» Un autre des onze, qui n'avait que treize ans (Rios), lorsqu'il vit qu'on allait les fusiller, se mit à pleurer. Gallardo s'empresse auprès de lui, il le console, il lui rappelle que dans quelques instants ses peines seront changées en joie.

» C'est alors que le bandit qui commandait l'escorte ordonna qu'on lui coupât la langue. Et Gallardo, la langue taillée, la bouche pleine de sang, souriait encore de souffrir pour le Christ. La main levée vers le ciel, il exhortait ses compagnons au martyre.

» Que dis-tu de cela, cher ami ? poursuit la lettre. Nous tenons ici Gallardo, et à juste titre, pour un vrai martyr ; nous vénérons son sang comme celui d'un saint. Sa mère est plongée dans la misère, mais, en vraie chrétienne, elle déclare que peu lui importe, puisque son fils est en Paradis. »

Sa mère ! C'est cette femme qui, mise en présence du cadavre bien-aimé, s'agenouilla et lui baisa les pieds, en remerciant Dieu d'avoir fait d'elle la mère d'un martyr.

José Valencia Gallardo avait vingt-sept ans. Il était préfet de la congrégation et exerçait dans l'A.C.J.M. la fonction de confiance d'instructeur des aspirants.

Le clandestin « *La Voz del Pueblo* », qu'il dirigeait, affichait en sous-titre la fière devise : « La vérité nous rendra libres ». Dans le numéro 12, que nous avons sous la main, nous trouvons ces lignes qui sont d'un chef : « Notre organisation se renforce tous les jours, non seulement par l'enthousiasme des catholiques, mais grâce aussi à nos ennemis, car chaque attentat commis contre les catholiques nous unit davantage, nous confirme dans nos convictions et dans notre engagement de lutter jusqu'à vaincre... Mais ce qui nous encourage par-dessus tout, c'est la confiance en Dieu ».

Gallardo, en espagnol, veut dire brave, et *Valencia*, vaillance. Jamais pareils noms ne furent mieux portés.

THOMAS DE LA MORA

Il n'avait que seize ans, le petit séminariste de Colima, Thomas de la Mora.

Mais c'était un homme. Car il avait de qui tenir. Il n'appartenait pas seulement à une très honorable et très chrétienne famille. Le Centre de Jeunesse de Colima, auquel il s'était affilié dès la prime adolescence, est aussi l'un des plus fervents et des plus actifs du Mexique. Établi en 1915, ce cercle fut, dans l'A.C.J.M. naissante, le premier à organiser un congrès diocésain. Il créa des journaux de jeunesse, et les soutint à travers la furie des menaces et des arrestations. Empêchée de paraître à Colima, la « *Reconquista* » refusa de se taire ; elle transféra sa rédaction à Ciudad Guzman, puis à Guadalajara, puis à Mexico même, et, dans ce dernier refuge, seule la sauvagerie de la persécution put en venir à bout.

On apprend la ténacité , à la Jeunesse Catholique de Colima. Et Thomas fut un tenace. Il l'était dans la propagande de la presse, il l'était dans l'œuvre du catéchisme, à laquelle il s'employait chaque dimanche, il l'était dans l'accomplissement, à l'A.C.J.M., de toutes sortes de tâches humbles ou délicates. Mais d'où venait cette fermeté, sinon de ce que Thomas était surtout persévérant auprès de Dieu ?

Il communiait, et chaque jour. Quand la persécution obligea l'évêque de Colima à suspendre le culte dans son diocèse — en raison des circonstances, ceci advint avant la suppression générale — le petit Thomas, comme tant d'autres, s'astreignit à aller chercher le bon Dieu là où il avait dû fuir. Thomas

faisait de longues marches pour rencontrer un prêtre, lui servir la messe et se nourrir de Celui qui est le secret de toute force...

En ce jeune homme, le curé de Tonila déclare avoir trouvé un catholique tout d'une pièce, une volonté qui ne cèderait pas...

* * *

Or, un jour — c'est le 5 août 1927 — Thomas joue chez lui avec ses petits frères, quand un groupe de soldats survient et aussitôt l'appréhende. Sa mère jette de hauts cris. Mais Thomas, sans être prêtre, a déjà le don de consolation : « Ne t'afflige pas, maman, lui dit-il. Si nous ne nous revoyons plus en cette vie, au revoir dans l'autre ! » A ces mots il s'agenouille, sa mère en larmes lui donne sa bénédiction, et les soldats l'emmènent, sous la conduite du chef d'armes Rodriguez.

Quelques moments après, Thomas comparaît devant le général commandant les troupes de Colima.

— Tu corresponds avec les fanatiques ! lui jette le militaire.

— Donnez-m'en la preuve, et je vous répondrai.

— Eh bien ! cette lettre, cette écriture, cette signature, connu ou pas connu ?

— Elles sont de moi, c'est vrai.

— Donc, toi aussi, gamin qui as encore le lait sur les lèvres, tu appartiens à cette engeance de bravaches !

— Ah ! si j'étais vaillant, reprend Thomas, plus brave qu'il ne le disait, je serais en ce moment avec mes frères à lutter pour Dieu. Mais, lâche comme je suis, je les aide d'ici... Je pense, voyez-vous, que, nous autres chrétiens, nous devons délivrer la Sainte Église de l'esclavage des tyrans et réclamer sa liberté, nous qui avons encore le lait sur les lèvres, comme ceux qui ont du poil en dessous !

— Eh ! battez-moi ce gavroche, hurle le chef, furibond.

Thomas est fouetté. Bientôt, la figure enflée, le corps meurtri, il reparaît devant le chef.

— Et maintenant, ricane le soudard, je te libérerai si tu me promets de rompre tout contact avec les fanatiques.

Il se faisait d'étranges illusions, le bonhomme, sur la trempe d'âme des jeunes catholiques. Vaincu une fois, il l'allait être coup sur soup.

— Comment ! riposte le petit avec une fierté que la flagellation, l'injure et le sang rendaient plus virile encore, comment ! Mais je vais me remettre à communiquer avec eux, et je vous promets de raconter tout ce que vous m'avez fait. Ainsi, je vivrais oisif, moi, quand ma mère pleure ?

Pareille riposteexcluait les moyens termes. Elle provoquait, nettement, l'hommage ou la cruauté. Signal de défaite, la cruauté éclata :

— Un piquet d'hommes, tout de suite, commanda le chef. Et pendez-moi ce fanatique...

Il n'eut pas le dernier mot.

— Pressez -vous donc, insista Thomas, en souriant, vos retards me pèsent...

Le bel enfant !

* * *

Aux environs de Colima se dresse un vieil arbre qu'entoure une grille cantonnée de canons. Le « zalate » de Juarez est un souvenir historique. A cet endroit, le célèbre homme d'État libéral, père de la première persécution religieuse au Mexique, se serait un jour reposé en cours de route.

L'escorte vint à passer par là.

— Voici un lieu d'ignominie et de malédiction, dit Thomas à la garde. Pendez-moi ici, afin qu'il devienne un endroit de bénédiction.

Peut-être le chef d'escorte avait-il l'âme plus haute que le général. Il déféra au désir de sa victime et désigna un arbre en face du « zalate ».

Un soldat s'approche pour passer la corde...

— Ne me touchez pas, tressaillit Thomas... Malheureux, vous me souillez !

— .....

— Vous êtes des soldats de Satan ; je suis, moi, soldat du Christ !... Donnez-moi la corde.

Il la prend, cette corde infâme, dont ses mains vont faire une précieuse et noble chose. Il se la passe autour du cou, et, comme si sa profession de foi ne fût pas encore assez claire :

— Vous luttez contre Dieu, ajoute-t-il en faisant les derniers pas, mais vous ne vaincrez pas Dieu. C'est le Christ qui triomphera.

Voici l'instant suprême. Selon la règle, le chef de l'escorte prie Thomas de déclarer ses derniers désirs.

— Avez-vous des affaires à arranger ?

— Rien ici-bas, continue Thomas comme s'il n'avait pas cessé de parler... Devant Dieu, oui. D'abord, je lui demanderai de faire tomber le bandeau qui vous aveugle. Et puis, je le prierai pour ceux que j'aime, pour maman... Enfin, je l'implorerai pour l'Église et pour la Patrie.

— Et pour vous-même ?...

— Rien, vraiment. Le Christ a assez de mérite pour sauver les hommes par millions. Il me sauvera, moi aussi ; je le sais, parce que je suis des siens, parce que je meurs pour lui. Vive le Christ-Roi ! (1)

. . . . . .

La corde se tendit, et l'âme de Thomas de la Mora, qui semblait descendue du ciel, y remonta tout droit.

---

(1) Ce récit résulte de l'attestation du chef d'armes de Colima ; il est confirmé par une cousine du martyr.

SALVATOR GUTIERREZ DE MORA

MORT AU COMBAT

Salvador Gutierrez de Mora naquit à Tacubaya. D. F. (1) le 16 août 1904. Il était le troisième de neuf enfants et, très jeune encore, il entra au collège « *Luz Saviñon* » des Frères Maristes. Peu après sa première communion, qu'il fit le jeudi-saint de l'année 1913, il s'inscrivit dans la Croisade Eucharistique, dont il fut un membre actif et zélé, de même que plus tard il devint un congréganiste de Marie vraiment exemplaire

Ayant terminé ses études commerciales, après l'entrée dans les Ordres de son frère aîné, il fut appelé à prendre le poste de confiance que la mort de son père laissait vacant à la Banque Internationale et Hypothécaire de Mexico.

Déjà à partir de 1920 il avait travaillé à la fondation du groupe « Gabriel Garcia Moreno » de l'A.C.J.M., à Tacubaya. Salvador fut élu chef de la Section de piété. Son zèle et sa persévérance lui valurent l'honneur d'être nommé, au début du conflit religieux actuel, chef d'action. A ce poste, il fit apprécier son enthousiasme et son affection pour l'A.C.J.M. Sous sa direction, le groupe de Tacubaya devint un des champions les plus vaillants des libertés de l'Église. De ses rangs sont sortis les deux premiers martyrs Joaquin Silva et Manuel Melgarejo, qui succombèrent glorieusement à Zamora le 12 septembre 1926, et beaucoup d'autres jeunes gens qui s'enrôlèrent sous la bannière du Christ.

Dans ses nouvelles fonctions, Salvador se maintint constam-

---

(1) District Fédéral (Mexico et banlieue).

ment à la hauteur de son devoir. Non content de répandre autour de lui les encouragements et les conseils, il prêchait d'exemple. Un de ses frères, plus jeune que lui, qu'on accusa d'avoir fait de la propagande séditieuse, fut condamné à 200 pesos d'amende ou 15 jours de prison. Aussitôt que Salvador eut connaissance de cette nouvelle, il écrivit à sa mère : « Il ne faut pas donner un centime ; celui qui embrasse notre Cause doit être prêt à souffrir et à mourir pour le Christ-Roi. Que Gabriel — c'est le nom de son frère — subisse donc les 15 jours de prison ».

L'emploi que Salvador exerçait dans l'Association l'obligeait non seulement à faire des recrues, mais aussi à recueillir des fonds pour les frais de la Cause. Ici aussi il sut donner l'exemple en abandonnant à la Ligue Nationale de Défense de la Liberté Religieuse la gratification qu'il reçut à la Banque à l'occasion du Nouvel-An.

* * *

Depuis lors, une pensée le dominait : celle de s'unir à ses compagnons qui s'étaient dressés en armes contre les persécuteurs de l'Église. Pour éviter des scènes trop émouvantes qui auraient pu ébranler son cœur, il garda le secret le plus absolu sur ses projets. Bien que quelques-uns fussent au courant des relations qu'il entretenait avec les principaux chefs du mouvement libérateur, ils ignoraient jusqu'où elles pouvaient le porter. Mais Salvador était homme à s'écrier : « Il vaut mieux mourir au combat que de voir exterminer notre nation et détruire le Sanctuaire » (I. Mac. II, 59). Et en pleine jeunesse, méprisant le monde, sacrifiant l'amour qui l'unissait à sa mère, à ses frères chéris, abandonnant tout dans les mains de la Providence, il s'en alla lutter pour son Dieu et pour l'Église.

Il laissait la lettre suivante : « Tacubaya, 4 mai 1927. — Ma chère Maman. — Quand tu recevras ces lignes, ton fils s'acheminera vers la réalisation de son ardent désir. Si en t'embrassant ce matin je ne t'ai rien dit de ce voyage, ce fut pour éviter les contrariétés de la dernière heure et, surtout, la scène

des adieux. Envoie-moi constamment ta bénédiction ; prie beaucoup pour moi ; j'implorerai Dieu pour toi et Il ne te manquera jamais, pas plus que jusqu'ici Il ne t'a fait défaut. Ton fils qui t'aime beaucoup et qui demande ta bénédiction. Salvador. »

Sa vie de campagne fut de courte durée, mais assez longue pour révéler à ses compagnons sa grandeur d'âme et son esprit de sacrifice. Il serait difficile de conter la somme de privations que doivent supporter ces pauvres jeunes gens, si peu familiarisés avec la fatigue physique et obligés de fournir jusqu'à deux journées de marche sans prendre de nourriture, cheminant pendant des nuits entières à travers des régions pleines d'embûches, dormant à la belle étoile, toujours alertes, prêts à voler au combat au premier signal d'alarme. Un jour, un compagnon de Salvador traversait des taillis, à cheval. La monture glissa et le cavalier resta suspendu à un arbre ; il fut sauvé par miracle.

Quand d'autres, se laissant aller à la fatigue, se lamentaient, Salvador leur répliquait : « Mes amis, nous sommes venus souffrir pour Dieu et mourir pour Lui s'Il le désire. Le Mexique en a besoin ; il a une dette de sang et il faut qu'il la paie. »

* * *

Le 19 mai, alors qu'il combattait contre les « callistes » commandés par le général Adriàn Castrejón, vers huit heures du matin une balle lui traversa les deux jambes et il tomba évanoui, au moment où ses compagnons d'armes occupaient une hauteur voisine pour assurer leur victoire. Quand Salvador revint à lui, il se vit entouré d'ennemis. Le lieutenant-colonel Olivares s'approcha :

— De quel parti êtes-vous ? lui dit-il.

— Défenseur du Christ-Roi !

— Quel grade avez-vous ?

— Premier Capitaine.

— Vous rendez-vous ?

— Non ! je ne me rends pas !

— Donnez-moi votre revolver !

— Prenez-le et tuez-moi si vous voulez. Mais auparavant laissez moi crier.. Vive le Christ-Roi ! Vive Notre Dame de Guadeloupe !

Le colonel déchargea son revolver sur le héros de Jésus-Christ et son glorieux martyre fut consommé. (1)

---

(1) Ce récit provient d'un frère de Salvador.

MANUEL BONILLA

Un linotypiste de vingt-trois ans, occupé dans les ateliers de l'asile Patricio Sanz, que dirigent les Frères Maristes à Tlalpam (District Fédéral).

Un cœur d'une exquise sensibilité. Il aime à la passion sa vieille maman, dont il est le soutien. Il se dévoue pour ses frères et sœur. Il a une fiancée.

Voilà Manuel Bonilla.

Mais la tendresse, chez lui, n'exclut pas la vigueur. Manuel rayonne d'énergie. Si de nobles affections le consument, il a réservé le plus profond de son cœur pour celui qui est à la fois le Roi d'Amour et le Roi de Force. C'est un chrétien de forte trempe. Il a fondé à Tlalpam l'Adoration Nocturne ; pendant deux ans il a présidé cette œuvre ; c'est toujours au pied du Saint-Sacrement que sa jeunesse se renouvelle et que ses grandes résolutions prennent corps.

« Il y a sept ans, nous écrit M. l'abbé Antonio M. Sanz Cerrada, étant curé de Tlalpam, j'y fondai le groupe « Guillaume Kettler » de l'A.C.J.M. Je désignai Manuel Bonilla pour en être le président. A l'Adoration Nocturne, établie peu après, Bonilla se montrait l'un des plus fervents.

» Dans les Cercles d'études, nous nous efforcions de faire des jeunes gens de bons catéchistes ; les miens se montrèrent pleins de zèle pour cette œuvre, spécialement Bonilla. Même l'hiver ils n'y manquaient pas, bien qu'ils eussent à faire par la montagne des trajets d'une lieue et plus pour atteindre les centres de catéchisme.

» Aux heures difficiles, ces braves jeunes gens étaient tou-

jours à l'avant-garde. Ils osaient tout affronter pour la propagande. Lorsque le bruit courut que le sanctuaire de Guadeloupe allait être occupé par les schismatiques ou les révolutionnaires, ils se mirent à le garder la nuit.

» Ainsi se forma, ainsi se trempa, l'âme de Manuel. »

* * *

Mais voici qu'éclate l'insurrection catholique. C'est l'heure des vaillants, et Manuel se sent du nombre.

Il quitte les Frères Maristes, dont il est depuis douze ans l'élève et maintenant le collaborateur. Il quitte les siens... « Nous l'avons serré dans nos bras le jour de son départ, écrit un de ses confidents... C'était le 31 décembre 1926. Avec quelle allégresse il s'en allait ! Jour de fête, pour lui ; jour d'enthousiasme où toute la saine agilité de son corps et de son âme semblait se disposer au triomphe. Il était souriant et jovial, comme toujours. Nous l'avons vu au moment où il adorait une dernière fois le Saint-Sacrement. Ni une larme, ni une ombre d'amertume, ni un pli sur le front qui dénotât le doute ou la crainte. « Je vais à la victoire », nous redisait-il en ficelant le paquet de menus effets qu'il allait emporter... »

Un peu étourdi, peut-être, ce Bonilla !

Non ! Bonilla est un fort, tout simplement. Au pied du portrait qu'il a laissé à sa sœur Mercedes (1), le 15 octobre, lors d'une expédition de propagande, il écrivait ces mots :

« *Mercedes, j'ai offert ma vie à Dieu et je lutte pour sa cause sainte, principalement pour les miens.*

» *J'espère qu'Il accepte mon sacrifice et qu'en échange Il vous donnera la paix du cœur et le salut de l'âme. Ce serait mon plus grand désir, car la mesquinité de la vie est évidente. Garde ceci et souviens-toi de moi comme du frère aîné qui a voulu votre bonheur à tous et qui prie beaucoup pour la sanctification de vos vies.* »

(1) Le portrait reproduit dans cet ouvrage.

Verastegui

Les Martyrs de Léon.
Rang des fusillés. — J. Valencia est le deuxième à gauche, la bouche en sang, puis Navarro.

Thomas de la Mora

Augustin Rios.

Manuel Bonilla

4 portraits des martyrs de Guadulajara

Anacleto Gonzales Flores

Georges Vargas — Raymond Vargas

Louis Padilla

Manuel sait ce qui l'attend : la privation, à coup sûr ; le tourment et l'injure, probablement ; peut-être même la mort. Eh quoi ! est-ce une raison pour partir en rechignant ? Manuel s'en va, mais il offre au Christ-Roi plus que son temps, plus que sa vie ; il se donne, d'un don entier, avec toute la splendeur de sa franchise et de sa joie.

* * *

Et maintenant, la vie d'aventures...

Le premier janvier, en s'éloignant, Manuel jette un dernier regard sur la ville. Tlalpam est une bourgade de la grande banlieue de Mexico. Sise sur le plateau, elle offre aux villégiateurs l'une des plus agréables stations proches de la vallée. En face, le Popocatepetl gronde et crache... Et Tlalpam, dans ce voisinage imposant, n'en paraît que plus sereine, sous l'air subtil qui la baigne.

Manuel quitte allègrement tout cela. Il gravit les montagnes d'Ajusco. Il s'enfonce à travers un pays difficile. Il va rejoindre, au loin, les Libérateurs du Sud.

Bientôt, le voilà sous les armes. Et l'insurrection se développe. Longues attentes, coups hardis... Reploiements précipités dans des refuges inaccessibles... Parfois, séjours délicieux au milieu de populations dévouées à la Défense Religieuse. Alors, c'est l'exaltation dans la liberté : la messe sur la place publique, le *Te Deum* du triomphe... Plus souvent, hélas ! c'est la retraite sur un terrain longtemps disputé, et qu'il faut céder, non faute de courage, certes, mais faute de munitions. Quand on garde le terrain, Manuel s'emploie à secourir les blessés des deux partis. Il les aide à bien mourir, comme ce soir-là, où, sur le Cerro del Ajusco, agenouillé au chevet d'un calliste, il lui présenta son crucifix, l'exhorta fraternellement et ne le quitta que lorsque l'autre eût expiré dans ses blasphèmes.

Dans ces vicissitudes, Manuel reste lui-même. Expansif en conversation, il s'est mis à écrire, depuis qu'il est privé des siens. Il note ses impressions sur un carnet ; en se parlant de la sorte à lui-même, il se donnera un peu l'illusion des présences

chères. Nous reconnaissons le cœur qui dicte ceci :

« 15 *mars. — Oh ! Seigneur, tu sais que je t'aime et que c'est pour toi seul que je lutte et que je souffre. Je t'offre ma vie et mon sang. Toi, Madone, tu sais bien que je suis sincère. Dis à ton Fils qu'Il s'apaise. Dis-Lui qu'il est temps qu'Il règne en ma patrie dont Tu es la Reine. Tu as dit que Tu nous aimes : montre-nous aujourd'hui ton amour. Offre cet encens de sacrifice et ces vies de ceux qui tombent au combat, ces actes héroïques des mères et des femmes qui laissent s'en aller avec résignation ceux qu'elles aiment. Offre tout cela et demande pour nous une prompte libération. Tu connais bien, ma Mère, mes souffrances depuis que j'ai pris les armes. Tu as vu pleurer le sang de mon cœur à la pensée de ceux qui comme Toi ont vu mes souffrances... Sans boire ni manger parfois, souvent sans dormir ou sur le sol dur ayant froid jusqu'aux os ; le soleil brûlant, la fatigue qui abat ; la souffrance morale à la vue de l'inconstance de ceux qui luttent avec nous...* »

Souffrance morale ! La pire de toutes, car elle fait déserter... Combien, qui, partis dans un élan d'enthousiasme, sont maintenant déçus, et rentrent chez eux, un à un !

Cette lugubre contagion, Manuel l'éprouve à son tour. Il écrit cette page poignante :

« *Mon Dieu, mon courage est près de défaillir. Je pense à fuir, à laisser cette vie de peine et à courir où sont les miens. Je me figure que mes sacrifices sont inutiles... Quelle lutte atroce, au-dessus de mes forces... Je suis de chair, et ma chair crie pour me faire refuser le sacrifice. Donne-moi le courage, Seigneur, et l'enthousiasme. Si Tu as pour agréable cette croix qui pèse sur moi, je l'accepte, mais ne me refuse pas ce que je Te demande : la grâce, plus de grâce pour surnaturaliser mes actes et ne pas défaillir un seul moment. Ma volonté est de voir le triomphe de la cause ou de mourir. Je suis en Tes mains et Tu fais bien ce que Tu fais.* »

Mais la vaillance chez lui l'emporte. Ce n'est pas pour un simulacre de sacrifice qu'il a déchiré le cœur des siens. Et le voilà qui redevient le boute-en-train de ses frères d'armes. Il relève les déprimés, il stimule les persévérants. Avec lui on ira jusqu'au bout. On lui confie des commandements ; on lui remet les fonds de la troupe, il les gère en trésorier rigoureux. Et la lutte dure. Et Manuel, en esprit, continue d'adorer :

« 3 *avril. — Matin. — Dimanche... C'est le jour d'entendre la Messe... Mon Dieu, je T'aime de toute mon âme ! C'est pour cela que j'ai voulu souffrir. Je me suis donné tout à Toi... Je n'ai pu Te recevoir en sacrement, mais bien en esprit, j'espère... Mère du ciel, n'oublie pas et protège maman et Luz* (sa fiancée)... *Et, à l'heure de ma mort, que je sois reçu dans tes bras.* »

* * *

A Tlalpam, les nouvelles arrivaient rassurantes... Jusqu'à ce matin du 18 avril, où, au passage du facteur, la mère de Manuel, señora Juana Manzano, déplia un billet ainsi conçu : « Viens vite, maman. Je suis prisonnier à la *Hacienda* (1) de San Diego, à Linares, près de Toluca. Je désire ta bénédiction avant de te quitter. Juan. » Jean, c'était le nom de combat de Manuel.

Aussitôt, des dames charitables s'empressent de quérir une auto pour Mme Bonilla. Elle part. C'est le Samedi-Saint. Vers le début de l'après-midi, en passant près du Mont des Croix, l'auto frôle un groupe de soldats, revenant d'un travail aux champs, la pelle sur l'épaule.

Pourquoi te presser, pauvre mère ?...

. . . . . .

Qu'était-il arrivé ?

Quelques jours auparavant, le corps du chef libérateur Manuel Reyes avait subi un grave échec au Pont de Melera. Ce fut un

(1) Exploitation agricole.

coup de surprise et tous s'étaient dispersés. Manuel était parti, droit devant lui, emportant en croupe un blessé.

Au bout de deux jours, exténué, il échoue à cinq heures du matin à la *hacienda* de San Diego.

Comment le recevra-t-on ? Aux approches il fait mine d'être un marchand de bétail ; aux premiers *peons* qu'il rencontre, il demande s'il y aurait moyen de lui procurer à cet endroit quelques ouvriers pour l'assister aux champs. Il arrive ainsi jusqu'au maître de la ferme.

Alors, découvrant son angoisse :

— Êtes-vous catholique ? dit-il au señor Trevilla.

— Oui.

— Aidez-moi donc à me déguiser ; je suis poursuivi.

On lui prête assistance. Il se rase complètement. Dans une cachette que lui indique le patron, il dépose un étendard sauvé de la déroute et son revolver. La jument reste dans la cour. Il abandonne aussi son argent.

Le voilà-t-il enfin en sûreté ?

Quelques heures plus tard, une automobile s'arrête à la ferme. Des militaires descendent. Où vont-ils ? Droit à la chambre où se trouve Bonilla

Prisonnier !

On le retient sur place ; lui, tranquille, se met à écrire. Il écrit longuement...

. . . . . .

Bientôt, Bonilla est emmené à Toluca, la ville voisine. C'en est fait.

Ordre est donné de le fusiller. Aucun procès, un ordre.

Quelques hommes du 35e bataillon montent avec Manuel dans l'autobus qui fait le service entre Toluca et Mexico.

Arrêt au Mont des Croix.

Le groupe monte vers l'édifice qui va devenir un sanatorium pour tuberculeux.

Il est un peu plus de midi, le 15 avril. Manuel n'a plus qu'une demande à faire : c'est qu'on le laisse prier. Auprès de ceux qui vont le mettre à mort, il s'agenouille, il se recueille, et une dernière fois, lentement, le chapelet glisse sous ses doigts. Enfin,

sur un bout de papier jaune (1), il écrit son suprême épanchement et résume d'un mot tout son amour :

« *Muero por Dios.* MANUEL BONILLA »

Puis il se lève, ouvre les bras en croix, et au cri de « Vive le Christ-Roi ! » son corps roule à terre.

C'est le Vendredi-Saint, à l'heure où le Christ a dit : « Tout est consommé ».

* * *

Non, ne te presse pas, pauvre mère...

A la *hacienda* de San Diego, tu seras reçue avec froideur. Le patron te dira simplement, en te remettant un pli : « La confiance de votre fils l'a perdu ». On ne te rendra rien de ce que Manuel a déposé, pas même la pochette qu'il portait sur la poitrine, cette pochette contenant l'acte de consécration à la Sainte Vierge qu'il a naguère écrit de son sang au pied de l'autel de Notre-Dame de Guadeloupe.

Peut-être, il est vrai, les pauvres gens qui ont veillé auprès de la dépouille, la nuit du samedi-saint, conservent-ils précieusement cette relique. Mais l'étendard confié par Manuel au fermier ? Il va apparaître à la porte de la caserne Villada, à Toluca ; il y restera exposé pendant quinze jours, comme un trophée, au milieu de la vénération des passants...

En rentrant à Tlalpam, sous le fardeau de sa douleur, Madame Bonilla lisait avidement les lettres qu'on lui avait remises, au lieu de son fils.

A travers les larmes, le soleil a dû passer par son âme, tandis qu'elle feuilletait ces pages.

Lisez :

« *La matière empêche l'âme de se recréer, de se baigner dans la perfection... L'âme veut jouir de la paix, d'un bonheur éternel qui remplisse le vide laissé par la vie matérielle... elle veut la vie parfaite... c'est pourquoi la mort n'effraie pas ; au contraire, sa venue réjouit.* »

---

(1) Que notre correspondant a tenu entre les mains.

Manuel a tracé ce testament de son âme à la ferme de San Diego, au moment où l'on préparait son exécution...

A son frère Daniel, il écrit ceci :

« *Frère aimé... Dieu accepte mon sang et je le donne avec joie. Forge ton cœur à la flamme des sacrements. Ne recule jamais devant les obstacles qui se présentent à la réalisation de ton idéal....* Il ajoute : « *C'est aujourd'hui le Vendredi-Saint. Jour de tristesse. Aujourd'hui ils m'ont fait prisonnier, peut-être vont-ils me fusiller. Prie pour moi.* »

Il y a un mot pour sa sœur :

« *Chère sœur, voici le moment de me séparer de toi pour toujours. Dieu Notre-Seigneur a voulu prendre mon sang et ma vie. Je suis tranquille devant le sacrifice ; mais je souffre cruellement à penser à vous tous. Ma pauvre maman souffrira beaucoup. Ah ! ces peines, qu'elles obtiennent de Dieu la conversion de tant d'aveugles qui ne veulent pas voir. La Sainte Vierge tienne en compte ces souffrances !* »

La mère déplie une lettre encore. C'est pour elle :

« *Chère petite maman. Je te dis adieu pour la dernière fois. Dieu l'a ainsi voulu. Je sais que ton cœur va souffrir et se briser à lire ceci, mais que veux-tu,* madrecita ! *Le sort de chacun doit s'accomplir. Je t'ai quittée avec l'assurance de revenir pour prendre soin de ta vieillesse. Dieu ne l'a pas permis : il m'arrache à ton amour. Ma douce petite mère, je ne te verrai plus. Tu n'entendras plus ton fils te demander à manger, ni te taquiner à force de badinages, tu n'entendras plus mes exclamations. Dieu m'arrache de toi pour toujours. Prie pour moi, maman bien-aimée ; prie pour ton pauvre petit qui meurt en pensant à toi.*

» *Je te recommande Daniel. Dis-lui d'être bon et travailleur. Le pauvre Tachin, élève-le bien et qu'il se rappelle son oncle. Veille à Meche (Mercedes) et à ses petits gas... Dieu ne m'a pas accordé le bonheur de les protéger un jour.*

» *A toi, chère maman, que dirai-je ? Simplement que je t'aime,*

que la pensée de te laisser sans ressources me déchire. Mais je meurs tranquille, ah oui ! Notre-Seigneur me donne courage. Ne pleure pas, petite maman ; prie, accepte, sans plus. Il te reste un fils meilleur que celui qui s'en va.

» *Adieu, dans l'autre vie nous serons unis pour toujours. Offre le sacrifice de tes larmes pour tant de nos frères qui sont aveugles et qui ne veulent pas voir.*

» *Ton fils qui t'aime.* — JUAN. »

Il y a une dernière lettre :

« *Señorita Maria de la Luz Garcia. Tlalpam.* » La fiancée !

» *Luz aimée. Je t'écris cette lettre aux derniers moments de ma vie. Dieu a voulu accepter mon sacrifice. Mon sang sera répandu jusqu'à la dernière goutte pour confesser la foi en Celui qui est le créateur de toutes choses. Que mon souvenir ne s'efface pas de ta mémoire, mon aimée. C'est la dernière fois que je t'écris, ma Luz ; je voudrais le faire longuement, mais mon état d'âme en ce moment ne le permet pas. Nous avions espéré être heureux un jour ; Dieu nous sépare, mais c'est pour un temps. Si tu conserves mon amour en cette vie, dans l'autre nous serons éternellement unis.*

» *Adieu pour toujours, ma Luz... Que te dirai-je ? Je souffre de t'abandonner. Je souffre parce que je crois que tu souffres. Mais rassure-toi, la mort ne m'épouvante pas. Ce qui m'afflige, c'est seulement d'abandonner ma mère et mes frères. Qui leur donnera à manger ? Les voilà seuls, bien seuls ! Voilà ce qui me fait souffrir.*

» *On m'a fait prisonnier et, tout à l'heure, on me fusillera. Il n'y a pas de moyen humain que je me sauve d'ici. Je suis dans la main de Dieu: à lui de décider de mon sort. Il faudrait un miracle pour me sauver.*

» *Et maintenant, mon dernier adieu, Lucha bien-aimée. Conforme-toi, puisque telle est la volonté de Dieu. Salue pour moi tes parents et tes sœurs. Et toi, Luchota, reçois le souvenir d'un cœur qui t'aime pour l'éternité. Ton Juan.* »

Ainsi donc, pour le départ suprême, comme pour le premier, Manuel Bonilla gardait l'âme radieuse, et son cœur ardent palpitait toujours dans une lumière de grâce.

* * *

Lorsque, quinze jours plus tard, le corps de Manuel fut ramené à Tlalpam, le souhait du jour de la séparation s'accomplit. Ce fut un triomphe : celui de Bonilla, mais surtout celui du Christ-Roi dont il avait été jusqu'au bout le soldat. Le jour de l'exposition du corps, l'affluence fut innombrable et la vénération indescriptible. Et le lendemain, quand la terre de Tlalpam eut reçu la précieuse dépouille, les fleurs s'amoncelèrent sur la tombe.

Telle est l'histoire de Manuel Bonilla, le petit linotypiste, adorateur du Saint-Sacrement. On l'appelle, à Tlalpam, le martyr du Mont des Croix.

IV. - PAQUES ARDENTES

LE DOCTEUR BALTAZAR LOPEZ

Vers le milieu du mois de mai 1927, le grand journal neutre de Mexico, *Excelsior*, publiait l'éditorial suivant.

La panique dans les petites localités.

« Fréquemment, bien que nous n'ayons pu obtenir jusqu'à présent des résultats pratiques, nous nous sommes plaints des abus (et souvent des graves délits) que commettent les chefs militaires petits et grands, sous prétexte d'éteindre les foyers de rébellion qui sont apparus en différentes parties du pays.

» Mais nous avons visé des attentats commis dans des villes importantes. Que dire de la situation angoissante des petits villages, où l'autorité militaire est omnipotente et où les plaintes des victimes sont étouffées sans même parvenir jusqu'à la capitale ? Interminable serait la liste de ce genre d'agressions, et nous-mêmes, journalistes, nous ne les connaissons pas toutes. Nos correspondants, craignant de tomber sous la haine et la vengeance des *caciques* (1), osent à peine vous informer de faits qui, par leur énormité, ne peuvent être dissimulés. Il arrive ainsi que de nombreux crimes demeurent sans châtiment, ignorés même des autorités du Centre.

» Comme exemple typique de ce qui se passe dans les petites localités, nous reproduisons le récit qu'une personne dont la véracité est au-dessus de tout soupçon nous communique d'une ville de l'intérieur du pays. Nous garantissons l'exactitude de cette information ; la monstruosité des faits qu'elle révèle est telle que nous l'imprimons en éditorial. Voici cette lettre.

(1) Nom donné en Amérique et en Espagne aux magnats de la politique, par assimilation aux anciens chefs indiens.

« Le mercredi 6 de ce mois, à cinq heures du matin, dans le bourg de Moroleon (1), un camion venant de Acambaro s'arrêta devant la maison de l'estimable Dr Baltazar Lopez. L'auto était remplie de soldats fédéraux commandés par un capitaine. Celui-ci descendit aussitôt et frappa violemment à la porte. Les habitants s'éveillèrent et l'infortuné docteur parut à une fenêtre. Il s'enquit du motif de cet appel. Le capitaine répondit : « Qui êtes-vous ? » — « Le docteur Baltazar Lopez ». — « Venez tout de suite pour un malade », ordonna le soldat.

Cependant, craignant pour sa sécurité, le docteur s'excusa, disant qu'il était lui-même malade et qu'il ne pouvait sortir à pareille heure. Mais le soldat renouvela son ordre, enjoignant au docteur de sortir en tout cas, sous menace d'y être contraint par la force.

» Le docteur s'habilla en toute hâte et sortit. Il demanda où l'on allait.

— A Acambaro, lui dit-on.

» Il monta dans la voiture, qui se mit en marche.

« Au premier coin de rue, le coupable (?) demanda d'acheter des cigares. Le marchand n'accepta pas qu'il payât ; le docteur lui recommanda alors d'aviser son beau-frère, M. Miguel Cerrato, qu'il était prisonnier et qu'on le menait certainement à Acambaro.

» L'auto de mort continua sa route. Plus loin, devant la maison du président municipal de Uriangato (2), elle s'arrêta de nouveau. On appelle le président, à coups de crosse sur le battant de la porte. Il sort à son tour, et le capitaine lui déclare : « Faites emporter le cadavre de cet homme que je vais fusiller sur la place ».

» La voiture repartit, laissant stupéfait le fonctionnaire, qui voyait rouler une tête innocente sans formuler la moindre question.

» Un peu plus loin, on fit descendre le docteur Lopez. A

(1) État de Michoacan.

(2) Agglomération confinant à celle de Moroleon.

peine échappé à l'horreur que lui avaient causée les mots du capitaine au président municipal, il se jeta au cou du soldat, lui demanda pitié, protestant de son innocence absolue en tout ce qu'on pourrait lui imputer, offrant pour témoignage de son honnêteté le village entier de Moroleon. Ainsi lutta le malheureux avec cet être sanguinaire... jusqu'à ce que cette hyène parvint à se défaire de lui, et le rejeta la face sur un mur, en lui meurtrissant le nez et les joues (1).

» Sur leur victime, étendue par terre, aussitôt les soldats firent feu, jusqu'à ce qu'elle fût inanimée.

» Tels sont les événements, avec lieu et date. Ils ont répandu la panique et l'horreur dans ces régions... Dans tout le Bajio, l'assassinat du docteur Lopez a causé une sensation profonde (2). Les lamentations proclament la cruauté des sbires qui s'acharnent à la tâche abominable des « procédures expéditives » et qui « assassinent les hommes de bien » pour un soupçon, pour une dénonciation anonyme, parfois pour de simples antipathies. »

. . . . . .

Ainsi parle *Excelsior*. Laissons cet article tel que nous l'avons trouvé. Qu'y ajouterions-nous ? Le récit est horrible. Le commentaire est vengeur. En faut-il plus pour convaincre tout esprit impartial que les atrocités mexicaines ne sont pas de fabrication européenne ? (3)

---

(1) S'apercevant qu'on allait le tuer, le docteur voulut mourir en chrétien ; il se signa et prononça ces mots : « Je meurs pour le Christ ». Le capitaine lui tira alors le premier coup. (Note d'un témoin, qu'*Excelsior* ne rapporte pas.)

(2) Plus de quatre mille personnes assistèrent aux funérailles. Le général Espinosa y Cordoba renforça considérablement, dès ce moment, les troupes qui occupaient ces régions.

(3) L'ensemble de ce récit nous est confirmé par la famille du docteur Balthazar Lopez. M. Lopez était un homme universellement estimé dans le Michoacan. Il avait une fille religieuse Thérésienne ; deux de ses fils, vaillants *acéjotaemeros*, furent expulsés de Morelia pour leur fierté catholique.

ANACLETO GONZALEZ FLORÈS ET SES COMPAGNONS

Le soir descend sur la ville de Guadalajara, emplissant les rues d'ombre bleue et de mystère. A l'extrémité de la ville, au bout de la paisible et solitaire rue de Contreras, sous les fenêtres de la vieille indienne « Tapatia », les rares passants s'arrêtent. De la fenêtre entr'ouverte, une musique descend : les notes cristallines d'une guitare, des voix jeunes, chaudes, émues...

Un chant dans la nuit.

Une voix mâle entonne ; les autres, plus fraîches, répondent en chœur.

« C'est la griffe sanglante de la bête
» infernale qui, de notre cœur,
» par un effort satanique, voudrait
» arracher la Foi ! Folle chimère !
» Elle ne l'arrachera pas, non !
» Elle ne l'arrachera pas, non ! »

Montons, car nous sommes à la porte d'un ami : Anacleto Gonzalez Florès, le chef et le modèle des jeunes catholiques du Jalisco. Entrons : au mur, un grand crucifix ; au centre, une longue table, couverte de livres. Accoudé à la table, les jambes croisées, sa guitare à la main, Anacleto, le maître de céans ; en face de lui, à califourchon sur de misérables chaises, deux jeunes gens à la face bronzée, aux prunelles fauves, et qui chantent à pleine voix ; bref, le trio de la Vie de Bohème. Anacleto est de loin le plus âgé : c'est un homme fait, carrure

puissante, figure osseuse, avec, dans toute la physionomie, un air de virilité qui en impose aux autres ; ceux-ci, en effet, ne l'appellent pas autrement que

Maëstro Cleto.

Né en 1890, de parents modestes, dans le petit village de Tepatitlan, Anacleto fait ses humanités anciennes aux petits séminaires de San Juan de los Lagos et de Guadalajara jusqu'à la philosophie inclusivement. En 1913, l'École libre de Droit l'inscrit sur ses registres. On est à la veille de la révolution de 1914. Déjà, l'atmosphère des Ecoles est surchargée d'esprit matérialiste. Les professeurs sceptiques ou athées se font les prosélytes de l'irréligion, au mépris des sentiments chrétiens de la majorité de leurs élèves. Anacleto proteste souvent, même en plein cours, contre les excès de langage de l'un ou de l'autre professeur, comme l'avait fait jadis, à l'Université de Gand, notre fier polémiste, Auguste Verspeyen. Comme Verspeyen aussi, Anacleto se fait journaliste : après la ruée carranciste, qui détruisit les institutions catholiques, il fut le premier à relever la tête avec son hebdomadaire *La Palabra*. Peu après, il contribua à fonder *El Obrero* (l'Ouvrier) qui devint l'organe officiel de la Confédération catholique du Travail. On le retrouve encore dans l'organe politique *Restauracion* et dans l'hebdomadaire *La Epoca*.

Mieux que Verspeyen, Anacleto organise parmi les Universitaires le parti de l'opposition, qu'il fait appeler « *La Gironda* », où les éléments sains de l'École de Droit se serrent les coudes pour résister, s'entr'aider et se former pour la lutte.

Au lendemain de la Révolution de 1914, le Gouvernement proclame sans valeur le diplôme d'humanités délivré par les maîtres de l'enseignement libre et Anacleto se voit obligé de refaire son baccalauréat devant le jury officiel : ce qui va retarder de plusieurs années ses examens de droit. Vaillamment, il se met à la besogne et, pour subvenir à ses études allongées par la loi inique, il donne des leçons particulières d'apologétique et de latin à des collégiens. « J'eus le bonheur, écrit l'un d'eux, de me compter parmi ses élèves et je suivis ses

leçons pendant une année entière. Je commençai alors à admirer l'homme de caractère, l'homme d'idéal, l'infatigable propagandiste et l'éloquent orateur qu'il était. C'est alors aussi que je connus la demeure d'Anacleto... et... sa guitare : l'inséparable compagne de ses nombreuses captivités. Jamais, en effet, la bonne humeur ne fit défaut à Cleto. C'est elle qui lui inspirait ces chansons, pleines de verve, qui flétrissaient la tyrannie révolutionnaire et contribuaient tant à animer les soirées des Girondins et de l'A.C.J.M.; car, le Mexique avait aussi l'Association de la Jeunesse catholique et Anacleto, l'un de ses membres les plus ardents, a goûté plus d'une fois de la prison, à titre d'

Agitador de las masas.

Fondée en 1913 par les étudiants catholiques de la capitale, l'A.C.J.M. s'est donné comme but « la coordination de toutes les forces catholiques d'action (non politique) pour procurer l'amélioration religieuse et sociale de la nation ». Dès la fondation, Anacleto apporta à l'A.C.J.M. le concours de sa plume et de son hebdomadaire *La Palabra*, où chaque semaine il jetait le cri d'alarme aux catholiques, les pressant de s'organiser pour lutter contre la tyrannie du président Carranza. Bientôt après, une fédération régionale fut constituée dans l'État de Jalisco et Anacleto fut élu membre du comité directeur et collaborateur de son organe : *La Epoca*. Il avait alors vingt-cinq ans; déjà trois fois il était passé par la prison, pour avoir défendu la cause de l'Église contre le Gouvernement de l'État de Jalisco. Homme de loi par caractère, Maëstro Cleto tient à n'agir que par voies légales et à ne pas violer positivement les lois. Il avait simplement transgressé le règlement de police qui interdisait toute manifestation publique sans le consentement des autorités et organisé à diverses reprises des cortèges pacifiques, où l'on se bornait à porter des calicots de protestation.

« Je fus une fois son compagnon de prison, nous écrit un de ses amis, et je ne pourrais manquer ici de relater quelques traits de cette mémorable journée. Avec un luxe de forces

le Gouvernement venait de s'emparer de plusieurs églises de la ville de Guadalajara ; il avait maltraité et jeté en prison les prêtres qui exerçaient leur ministère. Un grand mouvement d'indignation s'empara du cœur des catholiques, surtout des membres de l'A.C.J.M. et en particulier d'Anacleto. Celui-ci, dans une brillante harangue, le jour même des événements, proposa à ses compagnons d'organiser une grande manifestation. J'entendis son discours et nous convînmes tous de nous retrouver le lendemain à 6 h. du soir, à l'endroit indiqué.

» Huit cents jeunes gens et ouvriers vinrent au rendez-vous : à mesure que le cortège avançait, beaucoup se joignirent à nous, si bien que nous fûmes bientôt plusieurs milliers. Anacleto marchait en tête, entouré des dirigeants de l'Association; quelques élèves des écoles catholiques portaient des calicots de texte énergique mais sans allusions provocantes.

» C'était le 13 juillet 1917, au cœur de la ville, sous la splendeur du soleil couchant. La foule était parfaitement calme, lorsque je vis tout à coup des agents de police se précipiter sur Anacleto et le frapper à la tête de la crosse de leurs revolvers. Il subit l'affront en silence, non qu'il manquât de poings solides, mais je crois qu'il aimait de souffrir pour Jésus-Christ. La foule, devenue houleuse, le suivit jusqu'au moment où, avec une vingtaine de jeunes gens, il disparut sous le porche du Commissariat (l'ancien palais archiépiscopal, récemment exproprié par le Gouvernement).

» Durant les quinze jours de l'incarcération, je n'aperçus pas une ombre dans sa sérénité. Il fit ses déclarations avec une entière franchise devant le Président Municipal et lorsqu'on lui demanda ce qu'il préférait : deux cents pesos d'amende ou quinze jours de prison, il opta tranquillement pour la prison et ses compagnons firent de même.

» Une fois incarcéré, il n'eut rien de plus pressé que de faire quérir ses livres et sa guitare ; et le temps de notre emprisonnement se passa agréablement, partagé entre les conversations d'amis, les morceaux de musique, les leçons de catéchisme

que nous donnions aux autres détenus et la récitation du rosaire en commun. »

Tout cela n'était pourtant qu'escarmouches et petite guerre. Vint l'année 1918, l'année d'armistice pour l'univers en conflit, mais l'année de vive lutte pour les catholiques mexicains.

Campagne de 1918.

Au mois d'août, en effet, le gouverneur de l'État de Jalisco conçut l'idée d'appliquer l'article 130 de la Constitution, qui autorise les pouvoirs fédéraux à exercer en matière de culte et de discipline extérieure l'intervention prévue par les lois et donne aux législatures des États la faculté de fixer le nombre maximum des prêtres. Il fit fermer toutes les églises et interdit la célébration du culte sous les peines les plus sévères.

Aussitôt, Florès se mit à écrire des articles ardents dans la presse d'A.C.J.M., tant pour protester contre les menées anticléricales du gouverneur que pour tenir en haleine les catholiques du Jalisco. Puis, avec ses amis girondins, il provoqua l'envoi de délégations successives auprès du gouverneur pour réclamer le rétablissement du culte. Mais, rien n'y fit. Alors, il déclencha une formidable campagne de boycottage contre la mauvaise presse et les commerçants non catholiques.

« Pour vaincre et abattre les tyrans, écrit Anacleto qui entrevoit déjà le martyre, il faut nous disposer à faire couler largement sur nous la sueur et le sang. Non que nous allions dégaîner l'épée, mais nous nous offrirons aux tourments et aux glaives des persécuteurs. Il faudra donc des meurtrissures et des brisements. Mais il est clair que c'est le seul chemin de la victoire... Ayons confiance dans le pouvoir irrésistible du martyre, dans la victoire des bras mutilés et des jambes rompues sur l'épée et la bayonnette, dans le triomphe des fronts baptisés avec le sang de ceux qui interprètent à fond le christianisme .»

Anacleto ne maniait pas moins bien la parole que la plume. Le 22 juillet 1918, devant une assemblée de 30.000 personnes,

Cleto se lève et, dans un langage d'une impitoyable logique et d'une éloquence de feu, il somme Carranza de restituer au peuple du Jalisco les libertés ravies. Au Congrès national de l'A.C.J.M., ses amis le prient au dernier moment de monter à la tribune : Cleto parle d'abondance, il improvise sur son thème favori : « l'Action catholique, le bloc catholique contre le bloc anti-chrétien » ; et son discours, entièrement improvisé, soulève dans l'assemblée un délire d'enthousiasme.

Dans toute cette campagne d'Action catholique qui finit par affranchir, temporairement du moins, l'État de Jalisco, Anacleto fut l'âme de la résistance ; car il ne se contentait pas d'agir extérieurement. Il fondait aussi, parmi les étudiants de Guadalajara, plusieurs cercles d'études dont les noms sonnent comme une devise : « Ozanam », « Montalembert », « Comte de Mun », autant de foyers de résistance, de prière et d'action. De plus, pour procurer des ressources à l'organisation des jeunes, il fonda même, parmi les dames de la noblesse et de la haute bourgeoisie, une « Ligue pour la préservation de la jeunesse » dont les membres devaient rechercher des secours pécuniaires pour les œuvres de jeunesse. (1)

Profitant de l'accalmie qui suivit la campagne de 1918, les catholiques mexicains s'organisèrent pour les luttes futures. C'est ainsi que, fin avril 1922, Anacleto prit une part importante au Premier *Congrès national ouvrier* qui se tint à Guadalajara. Ici encore, il fallut affronter les rouges qui, par leurs articles de journaux et leurs tracts, s'efforcèrent de mettre obstacle à cette assemblée. Les congressistes furent au nombre de 1300. Les réunions furent honorées de la présidence d'archevêques et d'évêques et elles aboutirent à la création de la

---

(1) En le remerciant pour le courageux discours prononcé en février 1927 au Sénat de Belgique contre la persécution actuelle, le Comité Directeur de l'A.C.J.M. signalait au R. P. Rutten que certains cercles portent au Mexique le nom de notre apôtre social.

« *Confédération catholique du Travail* » qui bientôt étendit ses ramifications dans tout le pays.

Tout ce labeur apostolique n'empêchait pas Anacleto de remplir parfaitement son devoir d'état : l'étude. Aussi put-il, malgré le retard apporté par la loi à ses études universitaires, conquérir brillamment son diplôme de licencié en droit, à la session de 1922.

Jusqu'au début de 1925, avec une ardeur toujours renouvelée, l'avocat Florès collabore à « *La Epoca* ». En un style brillant, il exhorte à l'organisation et à la lutte par les voies légales, fustige l'apathie des tièdes, encourage les autres avec un sain optimisme, et lutte pied à pied sur le terrain des idées et des lois, contre les adversaires de la religion, préparant ainsi

l'Héroïque campagne de 1926.

Pour résister aux mesures de persécution édictées par le président Callès, les catholiques organisèrent partout la « Ligue nationale pour la défense de la liberté religieuse ». A Guadalajara, Anacleto en fut élu président ; il le resta, jusqu'à sa mort. Mais, afin d'éviter des conflits dans cet État où les relations entre les autorités civiles et l'Église étaient très tendues, Anacleto donna à ce mouvement le nom d'*Union populaire de Jalisco*. Pour donner à l'Union les directives nécessaires, il fit paraître un petit journal hebdomadaire ; ce feuillet s'appelait « *Gladium* » (Le Glaive), et dut être douloureux pour le Gouvernement, car celui-ci s'en prit de nouveau à Florès qui revit plusieurs fois la prison. Mais le journal continua à paraître. Nous y retrouvons toute l'activité de l'« Union Populaire ».

Faut-il protester contre la fermeture du Collège des Jésuites, dont la police avait incarcéré les 150 élèves ? *Gladium* annonce une grande manifestation.

Faut-il venger l'expropriation du Séminaire diocésain ? *Gladium* lance une nouvelle manifestation, au cours de laquelle la troupe chargea la foule des protestataires.

Faut-il dénoncer les décrets gouvernementaux qui confisquent

les églises, réduisent le nombre des prêtres et prétendent les contraindre au mariage ? *Gladium*, de nouveau, organise une nouvelle manifestation de résistance.

Ces protestations exaspérèrent le gouvernement, qui fit occuper le local de l'A.C.J.M. et interdit les réunions de l'Association. Constatant les progrès du boycottage, qui privait d'annonces les journaux gouvernementaux et les menaçait de périr, le gouverneur ordonna la suppression de *Gladium* et la confiscation de ses presses. Ce coup dut être répété trois fois, car Anacleto ne se rendait pas à l'oppression.

Non seulement dans *La Epoca* et dans *Gladium*, mais aussi dans les grands quotidiens catholiques du pays, sa plume frappe d'estoc et de taille. Le 22 avril 1926, à l'occasion des élections, il écrit dans *El Pais*, le principal journal catholique du Mexique, aujourd'hui supprimé, un article remarquable, intitulé

Le Plébiscite des martyrs.

« Il faut savoir et vouloir écrire avec son sang ; il faut que notre pensée s'imprime dans notre chair meurtrie, qu'elle y soit fixée pour toujours par les tourments, par la griffe des lions ou par le glaive du bourreau. Parce que ce qui s'écrit avec le sang, ainsi que le dit Nietzsche, est écrit pour toujours, le suffrage des martyrs ne périt pas. »

« Cette fois, nous ne voterons pas avec des bulletins de papier marqués d'un sceau municipal ; nous voterons avec nos vies. »

« Il s'agit à présent d'étouffer le catholicisme. La révolution a ouvert et resserré sa poigne pour un véritable étranglement. En constatant maintenant que le Christ manque autour de nous, qu'il n'est plus dans l'atmosphère de notre vie, qu'on fait un suprême effort pour l'arracher des entrailles et du cœur du peuple, Lui qui est comme l'air nécessaire à notre vie spirituelle, on voit aussi de toutes parts, même dans les âmes les plus indifférentes, les symptômes évidents de l'asphyxie .»

« La démocratie doit jeter sur ses épaules le manteau ensanglanté des martyrs. » (1)

---

(1) Extraits.

On arriva au terrible mois d'août 1926. Les évêques, dans l'impossibilité d'accepter une législation qui blessait l'Église dans ses droits essentiels, ordonnèrent la suspension du culte dans les églises.

L'« Union Populaire » redoubla d'ardeur et d'activité, et elle soutint opiniâtrément le boycottage.

De son refuge inconnu, la voix de *Gladium* résonnait plus vibrante que jamais : « ... il faut, disait-il, que chacun se décide à continuer un boycottage impitoyable, afin de hâter la victoire de Dieu et de son Église. »

En pleine nuit, dans une pauvre masure de faubourg, des jeunes filles pleines de zèle travaillaient en cachette : elles composaient la typographie, elles manœuvraient les presses dont émanaient les ardeurs apostoliques de *Gladium*. Le journal n'était pas lu seulement dans le Jalisco ; on le réclamait dans tout le pays.

Le 12 décembre 1926, à l'occasion des fêtes de Notre-Dame de Guadeloupe, l'article que voici va rendre aux Mexicains un nouveau courage :

« Cette fois, on n'a pas vu déverser de fleurs sur l'autel de notre Reine ; son sanctuaire n'a pas été empli de nuées d'encens; les vieilles tours n'ont pas résonné du bruit assourdissant des cloches. Mais la Reine a reçu l'offrande de nos martyrs ; elle a vu de vaillants disciples de son Fils remplir les prisons ; elle a entendu résonner les cachots et vu frémir les bayonnettes à la proclamation de son Fils, dans un délire d'audace sacrée ; et cet hommage doit avoir baigné son visage de pleurs. Elle doit être fière de ses enfants. Mais l'offrande continuera. Car nous savons, nous catholiques, qu'il importe de proclamer le Christ par-dessus les bayonnettes, par-dessus les poings crispés des bourreaux, par-dessus les prisons, les tourments, le martyre et par-dessus l'haleine infernale de la persécution. Il y aura encore des martyrs et des héros, jusqu'à ce que la bataille

soit gagnée, jusqu'à ce que, après le suprême assaut, l'*ayate* (1) devienne un étendard de victoire, flottant à tous les vents. »

La bataille, ainsi menée, dura jusqu'en avril 1927. Entre-temps, avait éclaté l'insurrection catholique, la Chouannerie mexicaine. Anacleto n'y prend pas part. Fidèle à sa mentalité juridique, il reste président de l'Union Populaire et partisan d'action catholique pure et simple. Mais le Gouvernement, irrité par la résistance armée des catholiques, cherche à se venger sur les chefs de l'Action catholique. Une ombre de soupçon, une simple calomnie suffisent pour que, sans jugement ni souci des garanties de la loi, les catholiques soient arrêtés, menés au cimetière et abattus.

L'Arrestation.

C'est alors que le général Ferreira, gouverneur militaire de l'État de Jalisco, où l'insurrection armée était spécialement intense, lança un mandat d'arrêt contre Anacleto. La police secrète se mit à sa recherche. On ne lui imputait pas seulement un ruineux boycottage, il était surtout l'inlassable censeur de la tyrannie, l'organisateur pacifique des catholiques, le président de l'Union Populaire. Traqué par la police, Anacleto s'était réfugié chez Madame Elvira G. Vargas, dont les fils Ramón, Georges et Florentino étaient ses infatigables collaborateurs. La police l'apprit et le 1er avril, à 4 heures du matin, elle fit l'assaut de la maison (2).

On avait déployé un grand luxe de troupes : nul moyen de fuir, car les soldats et les agents cernaient la maison et occupaient même les terrasses des maisons voisines.

Voyant qu'il ne pouvait s'échapper, Anacleto s'avança seul et, à l'imitation du Sauveur, il dit : « Si vous me cherchez, me voici, prenez-moi ; mais laissez partir les autres ». Vaine pitié ! Ni les supplications de la vieille maman Mme Elvira G. Vargas,

(1) La toile sur laquelle est imprimée l'image de N. D. de Guadeloupe.

(2) Georges était étudiant ingénieur ; Ramón, étudiant en médecine.

ni les pleurs de cinq petites sœurs ne retinrent les bourreaux. Ils ligotèrent les jeunes gens et on les conduisit tous à la Grande Caserne Rouge, le Colisée des martyrs mexicains. En même temps, les femmes étaient emmenées avec un domestique, dans un autre camion, à l'Inspection de police. A la caserne se trouvaient déjà d'autres catholiques également innocents ; tous se rendirent compte qu'ils allaient avoir à payer de leurs souffrances l'incapacité du général Ferreira de pacifier la région.

On ne donna rien à manger aux prisonniers et vers deux heures, ce même jour, qui était le premier vendredi du mois, commença leur martyre.

Le martyre.

On fit subir à Anacleto un long interrogatoire, l'inculpant de se trouver en communication avec les insurgés ; on chercha à obtenir de lui des renseignements sur l'organisation, les chefs, les projets du mouvement armé. On le pressa aussi d'indiquer la cachette de l'archevêque, que l'on recherchait depuis quelque temps pour l'emprisonner.

Il nia formellement toute connivence avec les chefs insurgés et protesta que c'était pure calomnie ; d'autant plus qu'aucun témoin ne se présenta contre lui. Quant à trahir son archevêque, il s'y refusa carrément. Ni les menaces, ni le tourment n'eurent raison de lui : on le suspendit par les pouces, et, après l'avoir dénudé, on lui fit subir le supplice de la flagellation. Comme il ne disait toujours rien, on lui poignarda les pieds. Son corps, écrit un témoin, fut même criblé de coups de rasoir. Anacleto refusait obstinément de parler ; à ses bourreaux, il dit seulement ces mots : « J'ai travaillé avec désintéressement pour défendre la cause du Christ et de son Église. Vous me tuerez, mais sachez que la Cause ne mourra pas avec moi. Je pars, mais avec la certitude que du Ciel je verrai le triomphe de la Religion dans ma patrie » (1).

---

(1) Art. 22 de la Constitution, par. 1 : « Sont prohibés les peines de mutilation et d'infamie, la marque, le fouet, le piquet,

Après ces paroles, sur un signe de Ferreira, un soldat s'approcha et traversa la poitrine d'Anacleto avec sa bayonnette ; comme il perdait beaucoup de sang, l'ordre fut donné de former le cadre d'exécution.

Le martyr, voyant qu'on allait fusiller aussi les frères Vargas et le président à Guadalajara de l'A.C.J.M., Louis Padilla, craignit que ses compagnons ne manquassent d'énergie et demanda qu'on les fusillât les premiers. On n'y consentit pas.

Anacleto s'adressa aux soldats, en des termes tels que ceux-ci refusèrent de tirer. On renouvela le peloton, mais Anacleto ne dit plus rien et reçut quatorze balles. Il mourut au même âge que le divin Sauveur et, comme Lui, à l'heure de None.

Compagnons de victoire.

Aux Vargas également, on appliqua la torture. Le général Ferreira prit part en personne à l'exécution, avec des officiers de son état-major ; il déchargea sur Gonzalez et sur les Vargas son pistolet automatique, les tuant sur le coup. Georges reçut une balle au front et deux à la poitrine, Raymond une au cœur et une seconde à la poitrine.

Les Vargas ne périrent pas tous trois ; on avait séparé Florentin, qui fut témoin du martyre de ses frères. C'est à lui que l'on doit les détails du récit. Lui-même et ses parents conçurent un véritable chagrin de cette libération.

Le père des Vargas, un homme de 67 ans, resta caché avec deux autres fils, l'un médecin et l'autre avocat, dans un village voisin de Guadalajara. La mère et les sœurs furent mises en liberté le lendemain de l'exécution. En voyant arriver Florentin avec la dépouille de ses frères, sa mère lui dit : « Ah ! mon cher fils, combien la couronne a été près de toi ! Tu ne l'as pas obtenue aujourd'hui, tu dois donc devenir encore meilleur pour la mériter ». A tous ceux qui lui présentaient

---

le tourment de n'importe quelle espèce, l'amende excessive, la confiscation de biens et toute autre peine inusitée et extraordinaire (*trascendentàl*). »

leurs condoléances, le père des martyrs répondait : « Non, pas de condoléances, mais des félicitations plutôt pour l'honneur immérité qui m'est échu d'avoir deux fils martyrs ! »

Le jeune Louis Padilla, président de l'A.C.J.M., le docteur Manuel Altamirano et un autre jeune homme dont le nom n'est pas connu étaient également détenus à la caserne Colorado. Le même vendredi, à deux heures, ils furent tous emmenés au cimetière communal et fusillés dans le dos.

L'aube du triomphe

ne tarda pas à luire sur la dépouille de notre héros. Voici le récit d'un témoin :

Comme tout le monde, j'ai été voir les cadavres. Les corps étaient à découvert ; on voyait les habits trempés dans le sang jusqu'au col. Anacleto avait le rire aux lèvres ; il montrait ses dents blanches, comme quelqu'un qui rit en toute franchise ; ses yeux étaient ouverts et sa figure n'avait aucune contraction. En le voyant, nul ne s'attristait sur son sort, car on en éprouvait la certitude de son éternel bonheur. Béni soit Dieu dans ses Anges et dans ses Saints ! Chacun faisait toucher des objets à son corps ; on demandait des grâces par son intercession et ses habits ensanglantés furent divisés en petits morceaux. Quand le cadavre fut amené à la maison, le sang coulait encore, de sorte que l'on put en imbiber une grande quantité de ouate.

Anacleto laisse une épouse. Au moment où on le mettait à la torture, cette jeune et courageuse femme apportait l'*amparo* (1) à la caserne et s'efforçait d'y obtenir accès. On ne lui ouvrit la porte, après une longue attente, que pour la mener devant le cadavre pendu, dénudé et mutilé de son mari. Anacleto laisse aussi deux petits garçons, un de trois ans et l'autre de dix mois ; pour tout héritage, il leur lègue un nom glorieux,

(1) L'*amparo* est une ordonnance délivrée sur-le-champ par le juge aux citoyens qui se plaignent de subir un abus d'autorité. Elle a pour effet de suspendre l'exécution des mesures administratives jusqu'au terme d'un procès régulier.

et du sang de héros dans les veines. J'ai vu le petit de trois ans s'approcher du cadavre de son père et demander à sa tante de le lever pour pouvoir l'embrasser. Quelqu'un lui demanda ce qui était arrivé à papa et l'enfant répondit : « Des méchants l'ont tué parce qu'il aimait beaucoup le petit Jésus ».

Le samedi à trois heures, j'ai assisté à l'enterrement ; il y eut une immense multitude, mais l'ordre fut admirablement gardé. Des couronnes étaient portées par des ouvriers. Devant la porte de la maison du martyr, un ouvrier cria trois fois l'invocation : « Daignez, Seigneur, humilier et confondre les ennemis de la Sainte Église ! » Et la multitude de répondre avec ferveur : « Nous vous en supplions, exaucez-nous, Seigneur ». Et encore l'invocation favorite du martyr : « Reine des martyrs, priez pour nous et pour l'Union Populaire ». Au cimetière, des jeunes gens ainsi qu'un ouvrier prirent la parole pour faire l'éloge d'Anacleto. Nul ne versait des larmes; des cris d'enthousiasme s'échappaient de toutes les poitrines, en l'honneur du Christ-Roi.

La même affluence se rassembla pour les funérailles de Louis Padilla et des deux Vargas Gonzalez ; elles se firent plus tard parce qu'on avait attendu le père des Vargas qui devait venir de Colima.

Les deux jeunes gens qui avaient fait l'éloge d'Anacleto au cimetière furent pris à la sortie et fusillés. L'ouvrier put s'échapper et vécut longtemps caché.

* * *

Ce sera l'immortel honneur de l'A.C.J.M. d'avoir formé dans son sein les plus vaillants lutteurs du catholicisme mexicain et d'avoir fourni à la persécution ses héros les plus purs.

D'autre part, rien ne prouvera la nécessité d'une organisation de jeunesse catholique comme le fait aujourd'hui notoire que les persécuteurs ont rencontré dans les rangs de l'A.C.J.M. leurs adversaires les plus tenaces.

Honneur et gloire à Florès l'indomptable, et à ses compagnons

d'armes ! Honneur et gloire, louange et bénédiction au Christ-Roi qui, depuis vingt siècles, trouve toujours parmi les jeunes, des bras pour Le défendre et des cœurs pour L'aimer passionnément, jusqu'à la mort ! (1)

---

(1) Le 3 avril, le général Ferreira faisait exécuter au cimetière de Guadalajara les frères Salvador et Ezéquiel Huerta. Salvador était chantre à l'église de Saint-Philippe ; Ezéquie, tenait un important atelier de mécanique. Tous deux étaient fort estimés en ville. Le premier laisse dix enfants, le second, onze

On trouvera quelques détails au sujet de cette nouvelle iniquité commise par l'autorité militaire, dans l'article d'*Excelsior* reproduit en appendice, qui proteste contre les faits de Guadalajara.

LE PÈRE ANDRES SOLA Y MOLIST ET SES COMPAGNONS

Un énergique, un débrouillard, un tenace.

Gamin aux nerfs trempés, il s'avise un jour de franchir d'un bond le ruisseau du moulin. Il tombe en plein dans la mare d'où on ne le retire qu'à grand'peine. A cinq ans, ses parents le mettent à l'école, et bientôt, le voyant alerte, ils l'envoient seul au marché de Vich pour vendre leurs légumes. Lorsqu'il passait avec ses paniers de verdure à chaque bras, raconte une bonne femme de Sentforas, nous l'appelions le petit marchand du Clara. Le petit marchand savait vendre, et rapporter argent sonnant.

Andres Sola est vif et sanguin. Sa répartie est brusque ; que nul ne s'en offense, car si l'abord est parfois rude, le cœur a des réserves de tendresse Aussi ses camarades l'aiment-ils bien : gars franc et solide, c'est de ce bois qu'on taille les vrais hommes

Tel est notre petit campagnard de Taradell en Catalogne (1)

Or, comme il atteignait ses treize ans, une mission vint à être prêchée au village par un religieux du Cœur Immaculé de Marie. Pour André et pour son frère Santiago, ce fut une illumination. Tous deux résolurent d'être missionnaires eux

(1) Le P. Sola est né le 7 octobre 1895 à Taradell, paroisse de Santa Eugenia de Berga (diocèse de Vich). Ses parents, Bonaventura Sola et Antonia Molist, sont de modestes cultivateurs, maintenant établis à San Martin del Bras. Ils eurent onze enfants ; deux d'entre eux entrèrent dans la congrégation missionnaire du Cœur de Marie ; un troisième, prêtre séculier, est actuellement vicaire à Cabrianas.

aussi, comme celui qui avait remué leur cœur. Ils déclarèrent leur intention à leurs parents. Ceux-ci les firent attendre un peu. Mais l'épreuve renforça l'énergie des petits gas. Parfois, aux jours de promenade, les postulants de la maison de Vich passaient par Sentforas, où la famille Sola habitait alors. André se mêlait à eux, mais, en les voyant repartir sans lui, son cœur se serrait. « Maman, disait-il souvent, conduis-moi donc à la Merci ; je veux partir, si tu me laisses faire ». Peut-être le papa avait-il d'autres desseins. Comme il venait de louer une ferme plus importante à Alpens, il y mena un jour André, ce fils dont l'intelligence, espérait-il, lui vaudrait bientôt une aide sérieuse. Mais André fut inflexible : « Papa, la maison me plaît beaucoup, dit-il simplement, mais ma vocation est d'être missionnaire. »

I. — LA MONTÉE

Au postulat de Vich, où il entra en 1909, au noviciat de Cervera, où il passa, à partir de 1913, six années de probation et d'études, à la maison d'Alagon, où il demeura ensuite pendant deux ans, Andres Sola resta le caractère entreprenant et décidé que l'enfant avait déjà révélé. Il eut à vaincre la maladie, qui l'affligea plus qu'il n'est coutume à cet âge ; il dut redresser quelques graves défauts de prononciation, et y parvint à force de persévérance ; il fallut même qu'il réprimât quelques outrances de tempérament. Chose remarquable, si nous comparons les témoignages de ses compagnons d'études ou de ses supérieurs avec ce que nous savons de son naturel, Andres Sola se montra partout simple, humble et docile. Il s'entendait donc à se maîtriser.

* * *

Ce cœur puissant, dompté par le Christ, le P. Sola allait, dès les débuts de son ministère, le faire rayonner pour le salut du Mexique. Ordonné prêtre le 23 septembre 1922, il passe une dernière année de préparation au Collège de Aranda de Duero. Puis, c'est le grand départ. Le 25 juillet 1923, le jeune

religieux, qui si souvent avait rêvé de traverser les mers à la recherche des âmes, s'embarque à Barcelone.

Le voici dans la vie active. Tout de suite le P. Sola lui communiquera une intensité extraordinaire. Ses supérieurs du Mexique le désignent d'abord comme professeur des postulants au Collège de Toluca. Il obéit, mais son tempérament réclame autre chose. Dès les premiers jours, le P. Sola s'évade dans la prédication. Cet essai l'encourage, et devant son succès les supérieurs ne tardent plus à lui laisser la bride sur le cou. En décembre 1924, il est désigné pour la résidence de Leon.

A partir de ce moment, c'est le travail fougueux. Plus on lui en donne, et plus il en prend, et plus il lui en manque. Au bout de quatre mois, il a prêché quatre-vingts sermons ; une année plus tard, il additionne ses prédications depuis qu'il est au Mexique et mande à sa mère que cela fait sept cents. Il s'est répandu partout dans les villes, villages et hameaux. Et cela dure, écrit-il un jour, « bien que le gouvernement mexicain ait interdit la prédication sacrée et commencé à persécuter l'Église, en expulsant de nombreux prêtres étrangers » (19 mai 1926). Le Père Sola brille par la parole, parce que cette parole est le trait d'une âme ardente. Les villageois qui l'entendent ne l'appellent-ils pas *el padre santito* ?

* * *

Mais la persécution de Callès n'est pas un nuage qui passe. C'est autre chose que, naguère, les menées des Carrancistes après la proclamation de la Constitution de Queretaro. En 1917 et 1918, l'Église du Mexique avait aussi traversé la douleur : écoles et couvents fermés, religieux expulsés, évêques en exil, c'était une rude tourmente. Mais la bourrasque fut rapide, et bientôt tout rentra dans l'ordre. Carranza lui-même renonça à blesser plus longtemps le sentiment religieux du peuple ; il proposa de reviser la constitution qu'il avait dictée, et de donner aux fameux articles 3, 27 et 130 une formule plus libérale.

Carranza ne put accomplir son bon propos ; il fut assassiné

avant le terme de son mandat, et la Constitution ne fut pas revisée.

Or, c'est sur ce « Droit » moralement déchu, c'est sur cette législation condamnée, après l'Église, par ses auteurs mêmes, que le président Callès va échafauder, au contraire, tout un appareil d'oppression religieuse. La loi du 14 juin 1926 — due aux « pleins pouvoirs », disons plutôt au pur mauvais gré de l'Exécutif Fédéral — arme de sanctions pénales les dispositions constitutionnelles. Elle entrera en vigueur le 31 juillet. C'est alors que l'Église, se redressant dans une souveraine fierté, trace au Mexique le geste qu'elle a tant de fois renouvelé au cours de l'histoire. Impose-t-on à son existence des conditions indignes de la mission qu'elle tient de Dieu, elle se défend en disparaissant ; elle évacue ses églises, elle met fin aux manifestations extérieures ; elle échappe à l'injure du monde en se soustrayant au monde lui-même, et se retire avec une inviolable majesté sur les hauteurs toutes spirituelles où nul ne pourra l'atteindre. Ainsi firent les papes depuis que la prise de Rome, en 1870, dépouilla l'Église des garanties temporelles de son indépendance: ils se sont soustraits à la main des autorités italiennes avides, le plus souvent, de paralyser leur action, quelquefois désireuses de l'encourager, mais toujours prêtes à opérer un assujettissement. Ainsi fait à son tour l'Épiscopat du Mexique le jour où, sous l'approbation du St-Père, il enjoint au clergé de quitter toutes ses églises, plutôt que de s'y charger les épaules de chaînes intolérables.

* * *

Le P. Sola vit passer sans découragement les terribles échéances. La tragédie que l'on commençait de vivre exalta son zèle.

Quelques jours après la suspension du culte, il mande au P. R. Ribera : « Presque tous les prêtres ont cessé de dire la messe, même dans les oratoires particuliers. Grâces à Dieu, j'ai continué à la célébrer chaque jour, et je distribue la communion à de nombreux fidèles dans les maisons. Le décret est entré

Les frères Vargas dans leur cercueil

La Femme et les enfants d'A. G. Flores devant la dépouille du martyr.

Ezequicl et Salvador Huerta

Léonardo Pérez

Le Sanctuaire d'Ocotlán

Le P. Sola en civil.

Le P. Sola donnant la Communion
(photo qui le fit reconnaître comme prêtre).

en vigueur le 31 juillet. Il fallait voir, pendant la dernière semaine, la foule de toute classe et de toute condition qui venait réclamer les secours de l'Église... Il y eut de nombreuses conversions. On constatait un changement dans les toilettes, qui sont fort immodestes. Dans toutes les maisons, des signes de deuil, comme s'il y avait des défunts. Les rues étaient désertes, le commerce semblait paralysé. Dans la direction des églises, des pèlerinages d'enfants, à genoux, qui suppliaient à grands cris. Mais le tout dernier jour, quand fut donnée la bénédiction au peuple fidèle, cette bénédiction qui était l'adieu de Jésus au Mexique, ce fut une scène inénarrable, qu'il faut vraiment avoir vue... » (lettre du 11 août 1926).

Dès lors le saint ministère devenait clandestin. « Il n'est pas rare, écrit un témoin de ce douloureux régime, de rencontrer dans la rue des personnes qui ne présentent apparemment rien de marquant, mais dont l'attitude modeste et le visage transfiguré par la méditation nous révèlent que ces hommes portent quelque chose... qu'ils portent le Seigneur Jésus à ceux qui veulent réconforter leur âme en cette épreuve. Ainsi va le prêtre ; il traverse des rangs de soldats sans que personne ne devine quel est celui qui passe. Parfois, des fidèles le reconnaissent et disent à la rencontre : *Jesu, Fili David, miserere mei*. Parfois encore, le prêtre met à profit la nuit pour emporter sous le bras un calice, afin de célébrer la messe dans l'une ou l'autre maison. Gare à lui ! Si les policiers l'aperçoivent, ils le dépouilleront et le jetteront en prison, pour l'avoir pris en flagrant délit de dérober les *biens de la nation*. »

C'est vraiment la vie des catacombes, avec son mélange de ferveur et d'ingéniosité, avec son émulation d'héroïsme entre le fidèle qui réclame le prêtre, au risque de la prison, de la confiscation des biens ou d'un sort pire encore, et le prêtre qui brave tout pour que le Christ ne vienne pas à manquer aux âmes.

L'abri du P. Sola fut la maison de Mme Jovita Alba, au no 7 de l'Avenue du 20 Janvier. Ce fut le foyer de son nouveau ministère. Un missionnaire de ses amis relate ainsi la merveil-

leuse activité du vaillant petit Père : « Il travaillait en apôtre, il baptisait, célébrait des mariages, distribuait chaque jour la communion en divers quartiers de la ville. Un jour il la porta jusqu'à vingt maisons différentes. Il est un des rares prêtres, peut-être le seul, qui ait fait à la fois tout cela ». Lui-même s'en ouvre très simplement à un ancien compagnon d'études : « Voici cent vingt-cinq jours, dit-il, que le culte est interrompu dans les églises, et dix mois que les prêtres étrangers sont exclus du saint ministère. Néanmoins, j'ai prêché, les six premiers mois, plusieurs petites missions, des neuvaines, des sermons... Durant ces quatre derniers mois, j'ai distribué chaque jour le pain des Anges à quatre-vingts personnes en moyenne » (3 déc. 1926). Il raconte aussi les mariages auxquels il a présidé « sans aucune appréhension, dit-il, car je garde toujours bonne humeur, à l'inverse de certains prêtres de la ville, qui n'osent se prêter à ces fonctions » (9 févr. 1927).

Et cela, au péril de sa vie ! Car il s'agit de « durer » le plus longtemps possible, de ne pas tomber trop tôt entre les mains des sbires. Le simple « délit de messe » suffit, en pratique, pour entraîner la condamnation à mort. Aussi le Saint-Père a-t-il donné les plus larges permissions pour la célébration du Saint Sacrifice. Du pain et du vin suffisent et une formule liturgique réduite aux proportions du canon : tout le reste, autel, ornements, pourra, en cas de nécessité, être supprimé. Le danger rend ingénieux et il n'y a pas de doute que le P. Sola trouve plus d'un tour dans son sac pour dépister les limiers de Callès et continuer à leur barbe son apostolat.

La dernière photographie que nous ayons de lui le représente en costume civil ; et bien fin serait le policier qui découvrirait sous les traits de ce jeune Catalan, si doux et presque rêveur, le P. Sola, l'intrépide apôtre des persécutés.

Mais le P. Sola ne se défie pas assez des photographes et des photographies. Un jour qu'il donnait la Première Communion à une petite fille de Leon, — sans doute dans une de ces maisons particulières où le Père se réfugiait pour célébrer le Saint Sacrifice, — un photographe a pris un instantané de ce

groupe d'un charme divin : d'une part, la petite, agenouillée sur un prie-Dieu, les mains croisées sur la poitrine, les yeux fixés sur la Sainte Hostie ; en face d'elle, le célébrant aux traits non moins angéliques que la petite communiante, revêtu de ses habits sacerdotaux, tenant d'une main la patène d'or, et, de l'autre... Jésus, le Pain vivant descendu du Ciel, qu'il contemple avec infiniment de respect, d'amour et de tristesse.

Telle était l'ardeur de son zèle que l'on crut sage de le modérer. « Avant la suspension du culte, écrit Mme Alba, il allait dans les fermes célébrer la messe. Mais ses supérieurs le lui ont ensuite interdit. » Un jour vint où l'obéissance le contraignit même à cesser de porter la sainte communion à domicile (9 févr. 1927).

Coupée d'un côté, l'activité du P. Sola débordait aussitôt par ailleurs. « Il assistait au catéchisme, dit encore Mme Alba, dans l'église du Cœur Immaculée. Quand tous les prêtres de la ville durent se cacher, il n'y prit pas garde, et demanda licence pour baptiser, marier et administrer les mourants. Il travailla énormément durant les derniers mois. Le dimanche, il nous prêchait l'Heure Sainte avec grande Exposition ; les autres jours, il y avait petite Exposition, litanies des Saints et Rosaire. » Dans un rapport du P. Provincial du Mexique, on trouve encore ces lignes au sujet du P. Sola : « Un jeune missionnaier, très hardi au travail, m'avise des résultats de ses efforts : petites missions, 4 ; baptêmes, environ 400 ; quelque 3000 communions mensuelles ». (*Annales de la Congrégation*, année 1927).

Ce n'est pas que le P. Sola fût un téméraire. Il prenait des précautions. D'ailleurs, sa qualité d'étranger le rassurait ; il avait confiance que les autorités mexicaines ne le mettraient pas à mort, mais lui appliqueraient tout au plus l'art. 33 de la Constitution, qui prévoit l'expulsion des étrangers. Être « trente-troisé », comme on dit là-bas, c'était, lui semblait-il, le pire sort qui pût l'atteindre. Sur les instances de ses amis, qui voyaient les dangers se multiplier, il quitta même momentanément son champ d'action au mois de février 1927 et se retira

à Mexico. Mais il tenait beaucoup à exercer son ministère accoutumé pendant la Semaine Sainte. Son souhait s'accomplit : la veille du dimanche des Rameaux, le Père obtenait la permission de rentrer à Leon.

* * *

Or, la maison de Mme Alba était hospitalière, et le P. Sola y avait trouvé un commensal. C'était l'abbé mexicain Trinidad Rangel (1). Chapelain de l'église du Pardon à Silao, il avait été atteint le 8 février 1927 par l'ordonnance obligeant les prêtres à se présenter le 10 devant les autorités municipales, sous peine d'être tenus pour rebelles. L'abbé Rangel se déroba à l'injonction et l'idée lui vint de se réfugier à Leon, chez de vieilles amies. C'étaient précisément les dames Josefa et Jovita Alba.

Les deux réfugiés devinrent aussitôt des amis. Leurs caractères, cependant, contrastaient. L'abbé Rangel était taciturne, un peu lent et il s'effaçait volontiers. Quoiqu'il fût l'aîné, il appelait le P. Sola, plus vif et plus résolu que lui, son « curé ». A eux deux, ils formèrent une communauté de patience et d'édification mutuelle. Aux heures de récréation, ils se distrayaient à soigner le jardin et à décorer l'intérieur de leur refuge.

Souvent, un laïque venait les rejoindre. C'était M. Leonardo Perez, homme de grande foi et de piété profonde (2). La per-

---

(1) Don José Trinidad Rangel était né à la ferme « El Durazno », district de Dolorès Hidalgo (Guanajuato) le 4 juin 1887. A l'âge de quatorze ans, il éprouva la vocation religieuse et entra au séminaire. Mais l'extrême pauvreté de sa famille, la faiblesse de son instruction primaire — il n'y avait pas d'école au village —, puis la révolution de Carranza, qui força le Séminaire de Leon à se réfugier aux États-Unis, retardèrent beaucoup ses études. Il fut ordonné prêtre en 1919 et occupa depuis lors divers postes de vicaire et de curé. Sa mère est une vaillante chrétienne. « Dieu ma l'a donné, s'écria-t-elle en appre ant son martyre, Dieu me l'a ôté. Que sa sainte Volonté se fasse ! Plutôt martyr qu'apostat ! »

(2) M. Perez était né le 28 novembre 1889 à Lagos de Moreno. Il montra toujours une grande application au travail, qu'il

sécution, avec les privations spirituelles qu'elle entraîne, avait encore avivé cette piété, et M. Perez s'était offert aux deux abbés pour leur servir la messe.

Liaison qu'ils prolongeront bientôt tous trois devant Dieu, d'une manière plus parfaite qu'ils ne l'avaient imaginé !

Tout sera bientôt consommé, et cette consommation comblera un vœu de jeunesse, un vœu bien cher au P. Soia : « Je ne sais si je vous ai parfois communiqué, au collège, mon grand désir d'être martyr, écrivait-il à un confrère le 9 février. Peut-être le bon Dieu va-t-Il m'accorder cette grâce ! S'il en est ainsi, qu'Il accepte mon sang pour le triomphe de l'Église Catholique au Mexique ! »

II. — LA CIME

La Semaine Sainte était proche. Des religieuses de San Francisco del Rincon vinrent prier M. Oláis, gouverneur ecclésiastique, de leur envoyer un prêtre pour les Offices sacrés. M. Oláis s'adressa à Don Trinidad.

En vain Mme Alba s'interposa-t-elle, représentant à l'abbé le risque qu'il allait courir. Les approches de San Francisco del Rincon étaient étroitement surveillées, à cause de la présence dans ces parages d'un foyer important de Défense religieuse. Mais le danger laissait l'abbé Rangel bien indifférent, dès que l'obéissance était en cause. « Dussé-je mourir, répondit-il, j'accomplirai mon devoir » (2). Il partit.

C'était se mettre dans la gueule du loup. L'agent du ministère public à San Francisco del Rincon avait formé une liste de

---

exerça d'abord dans une propriété de sa famille, l'exploitation agricole *El Saucillo*, puis à Leon, comme agent de commerce. Il avait eu l'intention de se faire religieux et vécut en qualité d'agrégé, l'espace de dix ans, dans une petite communauté. Il édifiait ses confrères par sa ferveur, son esprit de sacrifice et d'obéissance. Les jours d'exposition du Saint Sacrement, il réclamait pour lui les heures d'adoration les plus pénibles. Son patron, un parfait mécréant, lui a rendu cet hommage : « S'il y a un ciel, Leonardo en jouit certainement ».

(2) Récit de Mme Ve Mercedes de R.

prétendus séditieux. Or, le 22 avril, une perquisition a lieu dans la maison où l'on hébergeait Don Rangel. La police y flairait un dépôt d'armes. Au moment où les agents pénètrent, l'abbé est occupé à écrire. On ne prend d'abord pas garde à lui. Serviable comme à l'ordinaire, il s'avance, il aide à ouvrir les armoires pour l'inspection. Qu'aurait-il à cacher ?... A cacher ?... Eh ! ce parfum qui se dégage d'une boîte... Cette boîte ? C'est une custode pour les Saintes Huiles !

Surpris eux-mêmes, les policiers dévisagent leur homme. Il est d'une modestie et d'une réserve peu communes.

— Ce doit être un curé ! s'exclame le chef.

La maîtresse de maison a beau nier.

— Allons donc ! Il en porte l'enseigne sur le front... Eh ! l'ami, faites-moi la preuve que vous n'êtes pas curé !

On l'emmène.

Le soir même, l'abbé Rangel était ramené à Leon en auto et incarcéré au Séminaire, qui sert actuellement de caserne.

* * *

Par quelle trame d'accidents la malchance de Don Rangel entraîna-t-elle celle du P. Sola? Ce fut rapide: le samedi 23 se répandit dans Leon la nouvelle de l'arrestation de l'abbé Rangel, colportée sans doute par des jeunes gens amenés avec lui de San Francisco mais qui avaient été aussitôt relâchés. Sans perdre un instant, le P. Sola se met en route pour provoquer les démarches de personnes influentes en faveur de l'abbé et susciter un concours de prières.

Des plus émues furent deux ferventes dames, qui se mirent aussitôt en devoir d'agir. Le dimanche, Mme veuve Refugio de Verduzco hèle son amie ; en secret, elles vont prendre conseil du P. Sola. Le bon Père, sans trop de confiance, les encourage à faire ce qu'elles pourront. Ensemble, ils prient un moment dans l'oratoire, et la détermination des bonnes dames est aussitôt prise. Elles iront trouver elles-mêmes ni plus ni moins que le général commandant la place.

Le soudard les reçut d'abord comme une brute, en les me-

naçant de son revolver. Voyant tout de suite qu'elles n'obtiendraient pas la liberté de Don Trinidad, elles voulurent au moins le soulager et demandèrent avec instance d'être admises à lui apporter de la nourriture et des effets de literie. Seulement, tandis que ces dames échangeaient entre elles quelques réflexions en attendant une réponse, sans doute le nom du P. Sola leur échappa-t-il par inadvertance, car le général changea instantanément d'attitude. Il se fit presque aimable : « Apportez ce que vous voudrez », leur dit-il. Mais, au moment où elles se retiraient, elles entendirent qu'il commandait : « Un piquet de soldats », en ajoutant : « Suivez ces dévotes ».

Étourdiment, elles repartirent comme elles étaient venues, et allèrent droit chez Mme Alba. « A peine sommes-nous devant la porte, raconte Mme Refugio, qu'un monsieur vêtu en civil me retient le bras... Il frappe lui-même, une nièce de Jovita vient ouvrir, et le monsieur nous dit : « Passez ». Les soldats étaient déjà là ! »

Hélas ! l'oiseau est dans la cage !

Ce dimanche même, dans la matinée, le P. Sola a dit la messe chez Mme Maria Luisa de O. Il est rentré ensuite chezMme Alba pour présider à dix heures l'Heure Sainte dans l'oratoire et donner la bénédiction du Saint-Sacrement. C'est peu après, vers midi, que les soldats arrivent.

Aussitôt, perquisition rigoureuse. Pénétrant dans l'oratoire, on trouve Léonardo Perez qui fait son action de grâces devant le Tabernacle. Le prenant pour un prêtre, on lui met la main au collet, tandis que Perez proteste de sa profession tout à fait laïque d'employé de commerce.

Puis, on règle l'affaire du P. Sola : « Qui êtes-vous et pourquoi vous trouvez-vous ici ? »

— Je suis un voyageur de passage, répond le Père.

— Où est votre domicile ?

— C'est ici, leur dit-il, en désignant la porte de sa chambre,

Rien de compromettant ne traîne par là, lui semble-t-il : il ouvre bien larges les portes de son appartement et les sbires y entrent revolver au poing. Ils bouleversent ses papiers, ses

effets, son mobilier, avec la désinvolture qu'affichent en pareille circonstance les professionnels de la perquisition. Le Père les regarde faire, d'un œil tranquille... quand... ils mettent la main sur un souvenir de première communion, la photographie des trois bien-aimés : la petite communiante, le Père, et, entre eux, Jésus-Hostie.

Plus de doute : les soldats ont bel et bien sous la griffe le petit Père espagnol qui défiait depuis le début de l'année leur flair de policiers. Quelle capture !

Rapidement le P. Sola fut enlevé en auto à la caserne, avec M. Perez, Mme Refugio et son amie. A peine eut-il le temps de dire en sortant : « Avertissez chez moi... Et le Saint-Sacrement ? » Monté dans l'auto, il joignit les mains sur la poitrine et inclina la tête... (1). La maison de Mme Alba resta consignée, avec ordre d'arrêter quiconque se présenterait.

* * *

A la caserne, on enferme le P. Sola et M. Perez dans l'ancienne chapelle et les deux dames dans une chambre. Trois jeunes gens sont incarcérés en même temps : Leovigildo Marin, José S. Romo et Oñate. Un peu plus tard, les deux dames furent ramenées en la compagnie du P. Sola, et, comme elles avaient pu aviser à l'extérieur, on leur apporta de la nourriture. L'abbé Rangel fut introduit à son tour dans la même chambre, mais tenu à distance sans pouvoir parler.

Les prisonniers se sustentaient frugalement lorsque le général Sanchez vint à entrer.

— Bon appétit, dit-il d'un ton railleur.

Et le Père de répondre : « Voulez-vous partager avec nous ? »

— Je ne vous demande rien, rugit le chef. Vous êtes des misérables... Je vous déteste, je vous hais... gens cupides, assaillants de trains.

Assaillants de trains ! C'était la nouvelle calomnie contre les prêtres !

---

(1) Récit du R. P. Comesias, de M. A. R. et de Mme Alba.

Quelques jours plus tôt, le 19 avril, un train de voyageurs allant de Guadalajara à Mexico avait été attaqué en pleine nuit au milieu de scènes de carnage. On avait anéanti l'escorte, blessé ou tué des passagers, et emporté les fonds convoyés par le train. Le lendemain, un communiqué du général Carrillo attribuait cette agression à des bandits commandés par les prêtres Véga, Pedraza et Angulo, par le licencié Loza, dirigeant de la Ligue de Défense Religieuse, et par le bandit de profession surnommé « Le quatorze ». Le chef d'État-major général, le général Alvarez, surenchérissait encore dans un complément de communiqué en affirmant que ces trois prêtres insurgés recevaient des instructions directes de l'Épiscopat. Le jeudi 21, toute la presse du Mexique publiait ces nouvelles officielles, et l'odieux de cet horrible attentat retombait sur l'Église catholique.

Assaillants de trains ! Le P. Sola et ses compagnons allaient expier le crime d'autrui. Que l'Épiscopat ait toujours déclaré sa neutralité à l'égard de l'insurrection, qu'il fût interdit au clergé de prendre les armes, rien n'y faisait. Le gouvernement accusait des prêtres ; à défaut de ces accusés, des prêtres devaient payer, n'importe lesquels et n'importe où.

Le P. Sola subit l'injure en silence. Le général était entré avec un petit chien et le Père s'amusait à lui jeter des miettes de pain : « Ne lui jetez pas de pain, cria Sanchez. Vous n'êtes pas digne de donner à manger à mon chien ».

Ainsi se préparait donc la Justice...

Quelques heures plus tard, un simulacre de tribunal se prononçait en effet. On fit comparaître les prisonniers devant un juge militaire ; ils s'entendirent accuser de pousser à l'intervention américaine, et, naturellement, d'attaquer les trains.

— « Messieurs, déclara le P. Sola, je n'ai commis d'autre crime que celui d'accomplir mon devoir de missionnaire. Vous savez fort bien que vous ne pouvez me fusiller de ce chef, et moins encore du fait que je suis étranger. »

— « Eh ! répondit ce juge consciencieux, nous avons aussi des balles pour les étrangers ! »

En conclusion de cette apparence de procès — sans défense sans aucun respect des garanties constitutionnelles — le général Sanchez expédia au général Amaro, ministre de la guerre, le télégramme suivant : « Je viens d'arrêter trois des chefs de l'assaut donné au train du général Amarillas, et trois curieux ».

Le ministre répondit : « Transportez-les au point de déraillement, fusillez les trois chefs ; pour les curieux, terrorisez et relâchez-les » (1).

Les deux dames furent alors laissées libres, tandis que les prêtres, M. Perez et les trois jeunes gens étaient emmenés à la gare. Tranquillement, sans songer à la faim qui le dévorait depuis deux jours, l'abbé Rangel lisait son bréviaire. « *Cantate Domino canticum novum* », l'entendit-on prononcer distinctement. Cantique nouveau, en effet, dans une liturgie terrible, que celui auquel ces amis s'apprêtaient !

* * *

Leovigildo Marin raconte ainsi ce lugubre départ : « Huit heures du soir, en wagon découvert, avec une escorte de cinq soldats. Nous pûmes rester ensemble, mais sans guère parler. Romo m'avertit de faire mon acte de contrition ou de me confesser au P. Sola. Je le fis ; les autres s'étaient déjà confessés. A Lagos, un long arrêt, jusqu'à quatre heures du matin le lundi 25. De là, en route pour Encarnación (2).

» On nous fit alors passer du train de voyageurs dans le train-éclaireur d'Amarillas. Trois d'un côté, trois de l'autre, et deux mitrailleuses au milieu... Un moment où la surveillance se relâche, le P. Sola me prie furtivement, à mon retour à Leon, d'intervenir pour lui auprès du consul. »

Le train militaire rebroussa chemin. « Si on nous fusille, étaient-ils convenus déjà, nous crierons : *Viva Cristo Rey !* »

Brusquement, le train s'arrête... C'est le kilomètre 491,

(1) Il s'agissait d'une deuxième attaque, contre un train militaire.

(2) Où le général Amarillas vise et approuve la sentence.

entre les gares de Mira et de Los Salas. A cet endroit même, le train a été assailli il y a deux jours.

Endroit désert et paysage surprenant (1) . D'un côté, une colline couverte d'une végétation exubérante. C'est la position qu'occupaient les troupes fédérales dans le combat du 23. Puis, un autre mamelon où passe la voie ferrée ; vers le bas, des ruisseaux, des arbres, des buissons épais, jusqu'à une fondrière d'où remonte une autre éminence. Beaucoup de cartouches gisaient encore sur le sol. Tel apparaît le *Rancho de San Joaquin*.

Le chef d'escorte, un nommé Silva, fait descendre de wagon les deux prêtres et M. Perez.

« Priez pour nous », dit le Père aux trois jeunes gens, en s'éloignant.

Et Leonardo Perez les regarde, avec son habituel sourire...

A la fondrière, tout de suite. Dix soldats les suivent avec un officier. De la locomotive assaillie l'autre jour, le pétrole a coulé par là. Il a formé une boue gluante. Aux passages humides, Leonardo cède le pas aux prêtres. En bas, au pied de la pente, le liquide forme une mare. Les voilà face au talus, le dos à la mare. Le chef donne l'ordre de faire arrêt.

C'est le grand moment. Déjà, les martyrs se sont réciproquement absous. Ils ouvrent les bras en croix. Leonardo déclare une fois encore qu'il n'est pas prêtre... Le P. Sola va parler... mais les balles parlent avant lui : il roule sur le sol.

Il est huit heures quarante-cinq du matin.

D'en haut, les jeunes gens entendent la détonation, que la cavité du terrain répercute. L'un d'eux se dresse et voit tomber le Père. C'est fini.

* * *

Du moins croit-on que c'est bien fini. Comme d'habitude, les soldats dépouillent leurs victimes. Et l'escorte remonte. Elle n'a pas quitté le train depuis sept minutes.

---

(1) Ainsi écrit M. D. Isidoro Ch., de Lagos.

Des ouvriers du chemin de fer sont là, occupés à réparer la voie. « Mettez le feu à ces cadavres », leur commande le chef. Et le train s'éloigne.

Or, le chef ouvrier, Vidal Barrera, alla voir. Près du lieu de l'exécution, un cri le surprend... Il n'ose plus avancer... Il appelle ses camarades. Petronilo Flores, Miguel Rodriguez et quelques autres descendent... Flores s'approche...

— *Oye*... Que vas-tu faire de moi ? lui jette une voix plaintive...

— Rien, *señor*, répond Flores.

— Vois-tu ces deux morts à mes côtés ? ajoute le moribond. L'un est prêtre de l'église du Pardon à Silao ; moi, je suis de Leon, et prêtre espagnol. Nous mourons pour Jésus... nous mourons pour Dieu... Je suis bien atteint, *muero por Jesus*.

Le Père Sola survivait à ses compagnons. Le corps était brisé, mais le cœur et l'esprit restaient intacts. Il faisait à ces braves gens ses dernières recommandations. N'étaient-ils pas sa dernière famille, sa dernière paroisse... ?

Le Père demanda encore que l'on enterrât les victimes, en les distinguant soigneusement ; car on viendrait rechercher le Padre Trinidad. Pour Perez et lui-même, une seule fosse, afin de réduire le travail...

L'agonie approchait, avec ses spasmes effrayants. Alors le pauvre Père eut la suprême vision du cœur... Sa mère ! sa chère maman, restée là-bas, en Espagne, et qui pense à lui, et qui peut-être l'attend...

— Comme vous le pourrez, confia-t-il, faites savoir à ma mère que je suis mort, mais dites-lui qu'elle a un fils martyr.

Message d'adieu, message de triomphe !

Le Père Sola vécut encore deux longues heures, en proie à d'horribles souffrances. Embourbé dans le pétrole, perdant le sang par toutes ses blessures, il se débattait dans la mare sans pouvoir se dégager. Et ces gens, tout autour, n'osaient le secourir. Si des soldats allaient les surprendre ! Le Père fit un effort encore, s'aida de quelques branchages, et parvint à se

tirer du bourbier. L'un des ouvriers étendit alors ses membres sur l'herbe et appuya sa tête sur un tronc d'arbre.

La fièvre le dévore. Il demande à boire. On lui donne de l'eau, dans une écuelle de terre. Le pauvre Père remercie avec tendresse.

— Mon Jésus, miséricorde !... Jésus, pardonnez-moi... C'est pour Votre cause, ô Jésus, que je meurs... Mon Dieu, je meurs pour Vous !

La voix se fait de plus en plus faible... Des crispations... un souffle de prière encore...

Et vers midi, l'âme du P. Sola va prendre rang dans l'éternelle armée des martyrs.

* * *

Par son intervention énergique, le frère de Leonardo Perez put, après quatre jours, aller recueillir les restes sacrés des trois martyrs. Il les leva de terre, et on les transporta sur la voie ferrée, jusqu'à la ville de Lagos. A la gare on chargea les cercueils sur un char de mules. Mais la nouvelle s'était répandue. « Voici les martyrs ! voici les martyrs ! » s'écriait-on de toutes parts. Et la foule accourut.

La cérémonie de l'enterrement fut grandiose. Sur tout le parcours, on apportait des fleurs, on allumait des cierges, on priait, on pleurait. Lorsque le cortège arriva au cimetière, on découvrit les cadavres et des photographes se présentèrent. Mais les agents du Gouvernement les empêchèrent d'opérer et mirent en pièces leurs appareils. Ils ne purent, toutefois, empêcher les assistants de s'approcher des trois civières, de toucher de leurs chapelets et médailles les corps des martyrs et d'emporter des bouts de vêtements en guise de reliques. Le chapeau du P. Sola fut vendu à un soldat pour la somme de trente centavos et celui qui le détient assure qu'il ne le céderait pas pour une grosse somme. Le contremaître du chemin de fer garde comme un trésor le vase dans lequel but le P. Sola.

Tout ce qui lui appartenait, ses papiers, ses livres, ses vêtements, et jusqu'à sa machine à écrire avaient été dérobés de

chez la señorita Jovita Alba, qui fut emprisonnée pour avoir hébergé un prêtreré fractaire.

* * *

Ainsi entrèrent dans la gloire les martyrs de San Joaquin. Le P. Sola avait trente et un ans, Don Rangel trente-neuf, Leonardo Perez trente-sept. Dans la galerie des martyrs mexicains, leur sang consacre une génération.

Ainsi repose maintenant en terre mexicaine un martyr espagnol ; il perpétue la glorieuse tradition des évangélisateurs et offre à l'Église du Mexique, née jadis à la voix d'autres Espagnols, un gage de résurrection (1).

---

(1) Les éléments de cette esquisse sont empruntés à la biographie rédigée par le R. P. Antonio Maria Arranz, du Cœur Immaculé de Marie, d'après les récits de nombreux témoins immédiats. — *Los Martires de San Joaquin*. Madrid, Corazón de Maria, Calle de Mendizabal, 67. — 125 pp.

V. - MISERERE

LA FÊTE DU CHRIST-ROI AU MEXIQUE

I. — 1926

« La fête du Christ-Roi deviendra un jour par antonomase la fête même du peuple mexicain. On l'a célébrée dans tout le pays de façon émouvante.

» On rapporte que, à la basilique de Guadeloupe, ce fut extraordinaire. On évalue à plus de deux cent mille les gens qui vinrent ce jour-là au sanctuaire pour se consacrer au Christ-Roi. Dès cinq heures du matin, l'église commença à se remplir de pèlerins, qui arrivaient pieds nus — et parmi eux bien des gens de la classe élevée — en disant le chapelet ou en chantant des cantiques. L'affluence était si grande que les commissaires chargés d'assurer l'ordre durent limiter l'entrée à une seule porte et faire traverser la basilique sans arrêt — presque tous avançaient à genoux — en passant devant l'autel de la Vierge, pour sortir ensuite par l'autre porte. Sans cela, les multitudes qui attendaient n'auraient pu pénétrer.

» L'après-midi, l'archevêque de Mexico arriva en laïque pour faire sa visite. Dès qu'on s'aperçut de sa présence, tous se mirent à applaudir et à acclamer, et l'on se rangea pour qu'il pût traverser l'église. Le saint vieillard, en bénissant tout le monde, finit par arriver en larmes devant l'autel ; après avoir prié, il sortit par l'autre porte au milieu d'acclamations délirantes. Celles-ci ne cessèrent que lorsque l'auto qui emportait le Prélat fut hors de vue. Les journaux libéraux eux-mêmes avouent que « jamais on n'avait vu une manifestation de sympathie aussi unanime et aussi spontanée » et une revue des

États-Unis, dans un précieux article que j'ai sous la main, appelle l'archevêque le *Mercier mexicain.*

» On rapporte que, devant une pareille affluence, le Gouvernement s'alarma et envoya une équipe de pompiers pour disperser la foule. Mais le président municipal répondit que l'ordre était parfait et que point n'était besoin de ces « services ».

» Quant à ce qui s'est passé ici même, à Guadalajara, j'en fus témoin. En voici l'essentiel. Dès le matin, la ville était toute tapissée d'inscriptions portant : « Vive le Christ-Roi ! » en grands caractères rouges. On en voyait sur presque toutes les maisons particulières : portes, fenêtres, grilles des jardins et chalets en étaient couvertes, principalement dans les quartiers pauvres.

» A sept heures eut lieu dans toutes les églises la consécration de la République au Christ-Roi. Des orateurs laïques — aucun prêtre ne pouvant officier dans les églises — avaient préparé des discours sur l'institution de la fête. J'allai à la cathédrale ; jamais je n'oublierai ce spectacle. Après le discours s'organisa la procession dans l'église avec l'image du Christ-Roi. En voyant passer Jésus, la foule qui se serrait d'un bout à l'autre éclata en enthousiasme et se mit à acclamer de toutes ses forces. Quand l'image revint au chœur et qu'un laïque eut lu la consécration, ce fut du délire. Les jeunes gens de l'A.C.J.M. levaient l'image à bout de bras, aussi haut qu'ils le pouvaient, en s'écriant : « Vive le Christ-Roi ! » ; la foule, les bras tendus, répondait par le salut : « Nous te voulons pour Roi ! Nous te voulons pour Roi ! *Viva Cristo-Rey !* » Pendant une demi-heure, les cloches des églises sonnèrent à toute volée.

» Je suis sorti de là avec la voix rauque et les mains enflées à force d'applaudir. Enhardis, les jeunes gens de l'A. C. J. M. sortirent en cortège à plus de quatre cents, pour aller jusqu'à leur local. Le gouvernement n'est pas intervenu ». (1)

---

(1) D'une lettre de Guadalajara, 19 novembre 1926. Ce récit a été publié par la *Revue Catholique des Idées et des Faits*, le 14 janvier 1927.

II. — 1927

Tout s'est passé avec un ordre et une ferveur plus grands encore que l'an dernier. Aux heures principales, l'enthousiasme fut à son comble, autant qu'il est possible dans une église : des vivats ininterrompus, des chants, des applaudissements, des larmes, beaucoup de larmes, chacun se soulageant à sa manière.

L'opinion générale attribue ce succès pour une large part à la préparation faite durant la semaine précédente. Ce furent des jours de pénitence universelle : les églises étaient constamment pleines de monde, comme en semaine sainte et davantage. Les petits enfants eux-mêmes faisaient avec grande dévotion le chemin de la croix. Le samedi, à une heure convenue, en diverses églises, dix mille enfants récitèrent le rosaire, les bras en croix, se reposant à chaque mystère. Dans quelques églises, comme à Saint-Côme, il y eut pénitence publique ; à 18 heures, on éteignit quelques lumières et on commença à entendre le bruit des gens se frappant la poitrine. Les femmes du peuple mirent des couronnes d'épines à leurs enfants de deux à trois ans. Beaucoup priaient avec de pareilles couronnes sur la tête.

Dès 3 heures du matin, le jour de la fête, les gens commencèrent à déboucher de *Portales* et de bien d'autres endroits. La chaussée de Pachuca fut aussitôt noire de monde ; par toutes les rues circulaient de petits groupes de gens pressés ; beaucoup marchaient nu-pieds ; des prêtres, des messieurs en vue, des dames arrivèrent les pieds en sang, parce que la police faisait prendre l'ancienne route des « Mystères », semée de cailloux. Bien avant d'arriver à Peralvillo, c'était un cordon ininterrompu de pèlerins ; toute la journée, la foule occupa la moitié de la chaussée et les automobiles l'autre partie. La moitié au moins des pèlerins étaient des hommes ; ils allaient en longs cortèges, la plupart récitant le chapelet, d'autres chantaient. Et cette foule immense garda bon ordre. Ce fut un véritable événement. Naturellement, beaucoup de curieux, car jamais pareil spectacle ne s'était vu à Mexico.

D'après le calcul des personnes commises au pointage, le

défilé comprit 204, 760 personnes à l'intérieur de la basilique (1). Je dis le *défilé*, car ce pèlerinage ne fut pas autre chose, on ne pouvait permettre le moindre arrêt, même pour s'agenouiller devant la Vierge. Un petit nombre seulement, dans les nefs latérales, purent faire halte et prier pendant quelques minutes. Comme le dit l'*Excelsior*, ce fut un fleuve humain ininterrompu pendant toute la journée.

De chocs avec la police, il n'y en eut que quelques-uns, produits par la dévotion débordante des manifestants, qui élevaient la voix en récitant le rosaire. Un soudard de la réserve força un groupe important de dames à suspendre ses prières, scandalisé qu'il était de ce que la police ne les en empêchait pas — elles recommencèrent d'ailleurs peu après ; le général Palomera Lopez retint un groupe d'enfants qui chantaient à plein cœur, et, comme ces chants redoublaient, le général fit le bel exploit de leur arracher un étendard ; une dame qui s'obstinait aussi à chanter fut molestée par un soldat à cheval. Des agents montés voulurent aussi s'emparer d'un groupe de dames de la paroisse du « Campo Florido », parmi lesquelles se trouvait une religieuse. Elles se dispersèrent, puis reformèrent leur groupe. La police revint, mais elles firent front au cri de *Viva Cristo Rey*. A ce moment, un cheval s'affola, emportant son cavalier on ne sait où. Les autres policiers s'en tinrent là. En somme, la police ne put rien contre une multitude aussi imposante. Les *techniciens* (2) s'étaient demandé, dès le matin, ce qui allait se passer ; ils craignaient d'avoir à intervenir contre leurs proches ; mais ils purent rester tranquilles. La police montée se borna à scinder le cortège, pour lequel la chaussée était trop étroite et c'est pourquoi une partie dut prendre l'ancien chemin des « Mystères ».

* * *

Les premiers qui entrèrent dans la collégiale, dès l'ouverture

(1) De Notre-Dame de Guadeloupe.
(2) Les policiers.

des portes, étaient des Indiens, venus de très loin ; ils pénétrèrent à genoux dans l'église et en firent ainsi le tour, en chantant et jouant de la guitare, à leur manière primitive, avec une dévotion touchante. On se rangeait pour leur livrer passage. Dans la nef de sortie, ils marchaient à reculons pour ne pas perdre de vue la Vierge.

Il n'y eut de chant d'ensemble que pour la grande consécration, au nom de la *Ligue nationale pour la défense de la Liberté religieuse*.

Il était alors midi. Ce fut un moment de ravissement : on se serrait, immobiles, pour mieux entendre les paroles qui consacraient le pays à la Vierge, notre Mère. L'enthousiasme ensuite éclata. On criait : « Vive le Christ-Roi ! Vive la Vierge de Guadeloupe ! Vivent nos prêtres, nos évêques ! » Ceux qui criaient ainsi étaient presque tous des hommes ; la foule leur répondait avec une vigueur croissante. Quelqu'un, sans doute un provocateur à la solde du gouvernement, s'avisa d'ajouter après une de ces tempêtes d'acclamations : « Mort au tyran ! » Mais personne ne lui répondit. On acclama aussi le Pape — surtout lui — et nos martyrs.

Le lendemain, le chef de la police de réserve, Mazcorro, s'adressant aux dames qui visitaient les prisonniers de l'Inspection, ne put s'empêcher de leur dire : « Eh ! bien, et la fête ?... Stupéfiante, n'est-ce pas ? »

L'après-midi fut semblable à la matinée et jusqu'à la fin l'enthousiasme ne faiblit pas ; à l'heure de clôture de l'église, la foule affluait toujours ; il fallut à grand'peine l'empêcher d'entrer ; elle se mit alors à chanter à l'extérieur. Peu à peu, cependant, le silence se rétablit dans la basilique, et l'on finit par n'entendre plus que les *Adios ! Adios !* d'enfants qui se retiraient. Ce fut alors le bruit des portes refermées, et les lumières s'éteignirent, sauf les gros cierges auprès de la Vierge. A ce moment, ceux qui avaient fait le service d'ordre, depuis 4 heures du matin jusqu'à 19 heures, prononcèrent leur consécration. L'un d'eux lut la formule, au nom des dames catholiques, des chevaliers de Colomb et de l' A. C. J. M. Il se trou-

vait au fond du sanctuaire, en face de l'image vénérée. Avant la fin, l'émotion lui coupa la voix et nous restâmes tous plongés dans un silence chargé de douleur. La prière finale se fit parmi les sanglots. Nous avions peine à nous arracher de notre Vierge tant aimée. Mais elle aura compassion de nous, car jamais le peuple mexicain n'a fait en son honneur une telle démonstration de confiance et d'amour. (1)

(1) Nous tenons ce récit d'un témoin oculaire. Il a paru dans la *Revue Catholique* le 16 décembre 1927.

LE PÈRE MIGUEL PRO JUAREZ ET SES COMPAGNONS

Un curé !

Entre Charleroi et Enghien. Un compartiment d'*abonnés à la semaine*. Fumée de pipes, parfum d'ail. Ils sont quatre ou cinq, retour des mines de Charleroi, qui regagnent la campagne de Grammont. Arrêt ; la portière s'ouvre : « Un Curé ! »

Allongés parmi les mallettes, nos hommes, sans bienveillance, regardent le nouveau venu s'insérer tranquillement entre un baluchon rebondi et un gaillard, qui, sur le pouce, déguste un saucisson.

Le curé, un petit bronzé, jeune, aux yeux de charbon, s'installe, élargit la place et très à l'aise dévisage ses compagnons devenus muets.

Ce curé n'a pas l'air d'avoir peur ! On va le taquiner, pour voir. L'homme au saucisson se passe le revers de la main sur les lèvres, et de biais : « Monsieur le Curé, nous sommes socialistes, nous, vous savez ».

Les yeux noirs brillent, les joues s'animent d'un sourire sans malice : « Moi aussi » !

Est-ce qu'il se paye leur tête ?

— Comment ?

— Mais certainement, tenez, vous mangez, moi j'ai faim et je n'ai rien, partageons ! Voulez-vous ?— Son sourire est très jeune.

Les yeux des prolétaires se croisent, croisent ceux du partageux. Il n'a pas l'air de se moquer pourtant.

— Alors, vous n'avez pas peur de monter dans nos compartiments ?

— Moi ? Pourquoi ? Je suis toujours armé.

Cette fois, on se regarde avec des yeux ronds... Où en est-on ? Envie de lui tomber dessus, envie de lui serrer la main. Le sourire des yeux noirs s'aiguise. Le curé tire de sa poche son chapelet, en présente la croix : « Voici mes armes ; avec ça je n'ai jamais peur ».

Et, sans payer leur chaise, nos gaillards entendirent ce jour-là un sermon sur l'amour du Christ pour les hommes, qui n'avait rien de préparé.

Au premier arrêt, l'un des auditeurs courut à l'aubette de la gare, et brandissant un bâton de chocolat : « Tenez, Monsieur le Curé, partageons ! »

Ce soir-là, à la récréation, le Jésuite, car c'en était un, raconta à ses compagnons de la maison d'études d'Enghien l'aimable incident; il l'emporterait précieusement, le souvenir de ce contact direct avec l'âme ouvrière belge, là-bas dans son lointain Mexique où l'attendaient les ouvriers de chez lui...

. . . . . .

Décembre 1927. Entre Enghien et Charleroi, wagon de troisième classe, des mineurs du pays de Grammont déplient le journal acheté sur le quai. Les images d'abord ! *La révolte au Mexique. Exécution des auteurs de l'attentat contre Obregon.* Première image : des cibles d'un stand de tir ; à côté d'un mannequin de bois déchiqueté, un homme à genoux, les bras croisés, la tête inclinée, prie. Le sabre au bras, un officier le regarde et s'incline. Seconde photo : le sabre s'est abaissé. Les bras en croix, le condamné fléchit en arrière, cloué par les balles. *Exécution du Jésuite instigateur de l'attentat.*

— Tu vois, ces curés, c'est tous les mêmes !... des ennemis du peuple... Ils travaillent à la dynamite, maintenant ; on leur f... du plomb, c'est bien fait !...

... L'homme au bâton de chocolat vit-il l'image ? Reconnut-il dans le fusillé de Mexico le petit curé qui avait faim ?...

C'était le même pourtant...

I. — Dans le tourbillon

Le Père Pro sortit la tête ; à droite, à gauche du confessionnal, son regard fouilla la pénombre : plus personne. Dieu ! que son corps était las et sa tête pesante! Sa volonté, plus que la jeunesse de ses muscles, le redressa tout, et d'un pas lent, mais souple, il s'en vint devant le Tabernacle et s'agenouilla.

La journée avait été rude. Depuis le matin, seul le temps d'un rapide repos avait coupé d'interminables confessions. Tout le corps courbaturé ployait vers le repos ; avant de l'aller prendre, le Père traînait sa carcasse vers la Croix du Maître ; son cœur plus meurtri que son corps, il le voulait plonger dans le Cœur du Roi... Il s'abîma...

Encore deux fois vingt-quatre heures et de toutes les églises du Mexique les prêtres se retireraient, abandonnnant l'autel dépouillé, le Tabernacle vide. Là, devant lui, le Christ n'habiterait plus.

Callès avait décidé d'appliquer dans leur inique rigueur les articles de la Constitution de 1917 sur l'exercice du culte.

Au Président-Sacristain réglementant le culte et la discipline catholiques, l'Église du Mexique allait répondre par la cessation du culte public.

Les cloches dans deux jours se tairaient. Oh ! qu'il faisait triste à Mexico !

Et, non pour se plaindre, mais pour offrir sa souffrance au Maître en la lui confiant, le religieux laissait se dérouler devant son esprit la trame de sa jeunesse, les étapes de son déjà douloureux voyage.

N'était-il rentré dans sa patrie, au lendemain de son ordination sacerdotale, que pour voir persécuter le Roi dont il voulait de toute son énergie le règne et la gloire ? Il rentrait d'exil, était-ce pour un autre... proche ?

Il l'avait connu tout jeune, à 23 ans (1); avec ses frères de la Compagnie de Jésus, ses frères depuis 1911, il avait dû en 1914

(1) Le P. Pro était né à Zacatecas, le 12 janvier 1891.

prendre le chemin de la Californie. Ses études, ses années de formation sacerdotale et religieuse s'étaient déroulées loin des siens — sa mère était morte, sans qu'il la revît — en Espagne, à Grenade et Barcelone, puis enfin pendant deux ans en Belgique, à Enghien ; là, pendant que s'accumulait sur son pays la tourmente qui maintenant éclatait, il était devenu prêtre au mois d'août 1925. Comme, ce jour-là, il s'était offert au Christ, pour son pays, pour les âmes! Prosterné devant l'évêque, il s'était donné, tout... Et voici que des vers lui reviennent, fidèle traduction de l'élan de son cœur sacrifié :

(1) « Je consens à n'avoir nul bonheur sur la terre..
Mais donnez-moi, mon Dieu, des âmes à sauver...»

Il revoit la petite chambre blanche d'une clinique, à Bruxelles, c'est là qu'il les a écrits, à la veille de subir une opération chirurgicale, peu de temps avant d'apprendre la mort de sa mère... Eh ! Dieu ne l'a-t-il pas pris au mot ?

Avec l'Église mexicaine, il va entrer dans le désolant abîme de la persécution. Ce sera le dépouillement total. « Des âmes à sauver », ah! oui, il y en a, des âmes à prendre, à aller chercher. Les pourra-t-on atteindre encore? Et combien, devant la persécution, peut-être, vont être lâches, trahir, renier...

Devant Dieu il pèse ces risques. Mais Dieu est le Maître des cœurs : « Sufficit gratia mea » ; son esprit se laisse aveugler par cette lumière, et voici son cœur ferme. D'ailleurs, manifeste, la grâce de Dieu pleut sur Mexico ; à mesure qu'approche la date fatale, devant la menace de fermeture des églises, les fidèles, en foules chaque jour plus denses, se pressent aux sermons, assiègent les confessionnaux. C'est la grande retraite, la grande mission, avant les jours sombres. Sermons, confessions, c'est toute sa vie, sans trève, depuis des semaines ; ne vient-il pas d'entendre des centaines de pénitents?... « Tiens, pense-t-il, j'ai fait des progrès: fourbu mais debout »... Par deux fois précédemment, ses nerfs ne s'étaient-ils pas avisés de trahir son ardeur ?

---

(1) Cfr *Le Blé qui Lève*, n° du 22 avril 1928.

Évanoui, on avait dû le sortir de son confessionnal et lui faire respirer des sels, comme à une femme !...

Oui, l'heure du dépouillement parfait allait sonner ; mais des âmes, Dieu, qui lui en avait donné, lui en donnerait encore. Il les irait chercher, à travers les ronces, pieds nus sur le roc tranchant... et il sentait dans son cœur la force de Dieu.

Il murmura : « Je me donne tout, je ne réserve rien. Votre amour, mon Dieu, vous seul. Je suis votre victime. »

L'âme ensoleillée, le Père se leva...

* * *

Les églises abandonnées le 1er août 1926, le culte se réfugia dans les maisons particulières. Le Père Pro inventa les *Stations Eucharistiques*. Un atelier de couture, un bureau, une salle à manger ; le Père arrive, dit la messe, distribue la Sainte Eucharistie, emporte sur la poitrine les hosties consacrées et gagne une autre *Station*. Ainsi il distribue journellement deux à trois cents communions.

Cet employé nerveux, la serviette sous le bras, qui se hâte vers son bureau, ou mieux, un premier vendredi du mois, ce commissionnaire chargé de paquets, qui s'éponge en passant près du policier du coin : c'est lui. « Les trois premiers vendredi du mois que j'ai passés hors de chez moi, les communions s'élevèrent à 700 (septembre), 950 (octobre) et 1200 (novembre) » (1). Ce chiffre fut dépassé et plus tard le Père distribua 1500 communions.

Mais ce ministère n'est pas sans risques ; la police jouée, le Père écrit à ses amis du Texas ou de Belgique quelque rapide billet : « Un jour que j'allais dire la messe dans un faubourg, voilà que je tombe sur deux policiers qui gardaient la maison où je devais célébrer. « Cette fois, nous sommes perdus », me dis-je. Entrer, c'était s'exposer ; reculer, c'était lâche ; abandonner les gens qui m'attendaient à l'intérieur, c'était infâme.

(1) Lettre du P. Pro, 13 novembre 1926. *Revue catholique*, 14 janvier 1927.

Avec autant d'aisance que je le pus, je m'arrête devant les policiers, je note le numéro de la maison, je déboutonne mon manteau, comme pour montrer quelque chose et je leur dis : « Ici, il y a un chat de pris ». Eux de me saluer militairement et de me laisser passer ; ils me prenaient pour un agent de la police secrète qui leur montrait la plaque que ces agents portent sur le gilet ! « Et, maintenant, bien sûr qu'il y a un chat de pris », me dis-je en montant rapidement les escaliers.

« En me voyant arriver, les gens pâlirent et voulurent me cacher dans une armoire. J'eus beau leur dire: «Mais c'est maintenant que nous sommes le plus tranquilles, puisque la police garde la maison ». Ce fut inutile ; on me demanda de sortir par la terrasse. Mais moi, je pris ma soutane empaquetée et je m'en allai par où j'étais venu, non sans recevoir un superbe salut militaire des policiers de garde .»

. . . . . .

Un autre jour, dans une station eucharistique, à 6 heures 1/2 du matin, le Père distribue la communion. La servante entre précipitamment et crie : *Los tecnicos !* On s'émeut. « Soyez tranquilles, dit le Père, cachez les mantilles, répartissez-vous dans les chambres et ne bougez pas .» Le Père, en complet gris, cache le Saint Sacrement sur sa poitrine, tire un cigare, l'enfonce dans un énorme porte-cigare et va recevoir les intrus.

— On exerce ici le culte public !

— Allons donc !

— Si, Monsieur, il y a ici office public.

— Mais vous êtes fous !

— Je vous dis que nous avons vu entrer le Curé... Nous avons l'ordre de perquisitionner !

— De qui cet ordre ?

— Du gouvernement.

— C'est bon. Visitez donc toute la maison et, dès que vous trouverez le culte public, venez me le dire pour que j'aille aussi entendre la messe.

Ils parcourent l'immeuble accompagnés du Père. Rien, pas de curé. Les fins policiers alors se postèrent à la porte de la

rue. « Pour moi, ajoute le Père, je m'excusai de ne pouvoir leur tenir compagnie, ayant à faire au dehors, et... je m'en allai tranquillement » (1).

Dans la lettre qui nous livre ce trait, le Père note froidement : « Nous verrons ce qui va se passer, car voici vingt jours qu'un mandat d'arrêt est lancé contre moi. Priez pour moi ».

. . . . . .

Le Père Pro continue. On prie pour lui. Il sauve des âmes, que craindrait-il ? Il confesse, distribue la communion, baptise, assiste les moribonds. « Des malades ? Le Viatique ? L'Extrême-Onction ?... Il faudrait vraiment que je me centupie. Il n'y a plus moyen de compter les communions, les baptêmes, les mariages... Je ne sais plus combien de gens font viser leur passeport pour l'autre monde.. Le manque de prêtres est extrême. Quantité de gens meurent sans sacrements ; nous n'y pouvons suffire à quelques-uns » (2).

Dix mille agents de la police secrète tendent sur Mexico le réseau de leurs enquêtes et de leurs pièges, les prisons regorgent de catholiques. « J'ai confessé dans les prisons, écrit le Père, ce sont les lieux où je fréquente le plus, car elles sont pleines de catholiques. Je leur porte de la nourriture, des coussins, des couvertures, de l'argent, des cigarettes, etc... Si les geôliers savaient quelle espèce d'oiseau je suis ! ! !... » Il passe partout, étudiant, employé, homme d'affaires, mécanicien, abandonnant le vélo de son frère Humberto pour flâner, le cigare aux lèvres, flanqué d'un grand chien policier, en attendant l'ami dont l'auto le transportera dans la banlieue visiter quelque moribond.

* * *

« Si les geôliers savaient quelle espèce d'oiseau je suis », écrivait-il. Il ajoutait : « J'ai grande envie qu'ils le sachent, afin d'être prisonnier, ne fût-ce que pour quinze jours... »

---

(1) Lettre du P. Pro, 13 novembre 1926. *Revue catholique*, 14 janvier 1927.

(2) Lettre du P. Pro, passim. *Bulletin de la Comp. de Jésus* Province de Mexico n° 36.

Il fut arrêté la première fois le 4 décembre 1926. Ce jour là, l'Association Catholique de la Jeunesse Mexicaine avait fait pleuvoir sur la capitale une nuée de feuillets de propagande en faveur de la liberté religieuse. Six cents ballonnets, équipés comme ceux dont se servaient les alliés pendant l'été de 1918 pour semer le réconfort en pays occupés et le découragement dans les lignes allemandes, avaient été lâchés. Dans les rues de Mexico, en ramassant les feuillets tombés du ciel, les passants avaient le sourire. Le soir, une rafle de police menait au poste une bande de jeunes propagandistes de la Ligue et le plus aimé de leurs chefs, le Père Pro. « A 7 heures du soir on me mit en prison, en compagnie d'autres jeunes gens... Nous passâmes la nuit dans la cour, à la belle étoile, parce que, dans l'ordre d'incarcération, il était stipulé : « Qu'on fasse tout pour exaspérer les prisonniers ». Nous récitâmes le chapelet et chantâmes tout ce qui nous passa par la tête » ... Le lendemain les prisonniers furent remis en liberté. Il semble bien que la qualité de prêtre du P. Pro fut ignorée ce jour-là. Y avait-il du flottement dans les services d'identification de Callès ? Voulut-on attendre une occasion meilleure ?... « Quand j'y réfléchis, maintenant, je m'étonne qu'on ne m'ait pas fusillé, car avant de me lâcher on me demanda : « Êtes-vous disposé à payer telle somme en guise d'amende ? Le Président Callès est fort ennuyé par cette affaire des ballons. » Et je répondis : « Non, Monsieur, et cela pour deux raisons : tout d'abord parce que je n'ai pas un centime, et, en second lieu, si même j'avais de l'argent, je ne voudrais pas porter pendant toute ma vie le remords d'avoir contribué à soutenir le gouvernement actuel avec l'argent de ma poche » (1).

* * *

« On me mit en prison avec *d'autres jeunes gens* .» Comme il chante ce mot échappé de sa plume ! Il a trente-cinq ans, il a pris des responsabilités devant lesquelles hésiteraient des

(1) Lettre du P. Pro.

cœurs courageux, et dans son âme de héros vibre toute la jeunesse des jeunes dont il dirige le périlleux apostolat ! Ne se renouvelle-t-elle pas, chaque matin, sa jeunesse sacerdotale, au contact du Dieu qui la réjouit et la fait sourire au martyre ?

La jeunesse catholique mexicaine vaillamment avait fait front à la persécution. Les décrets disloquaient ses organisations normales, elle s'adapta. La presse catholique était bâillonnée, les journaux clandestins ne suffisaient pas à la remplacer. Plus de sermons publics, les instructions des prêtres héroïques obligés à fragmenter leurs auditoires et à multiplier leurs efforts n'atteignaient pas la masse. On organisa l'œuvre des Conférences. Cent cinquante conférenciers, en immense majorité membres de l'A.C.J.M., répondirent à l'appel d'un Comité Directeur, qui se donnait pour mission de fournir de conférenciers toute la ville de Mexico.

Ces jeunes gens, au péril de leur liberté et de leur vie, allaient épuiser la formule de l'Action Catholique : apostolat laïque, complémentaire de celui du prêtre, jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort. Ainsi l'enseignement religieux serait continué ; dans la nuit de la persécution la vérité catholique éclairerait la route ; les cœurs angoissés seraient réconfortés.

A cette équipe de prédicateurs laïques et novices il fallait un chef. Ce fut le P. Pro. Pendant les deux années de son séjour à Enghien, il s'était spécialisé dans l'étude de la sociologie. Il avait suivi de près le développement de l'A.C.J.B., assisté à l'organisation de la jeunesse ouvrière belge, s'était initié aux méthodes des cercles d'études. Il s'en souvint sans doute le jour où sa science, son ascendant et son talent d'organisateur le firent choisir par la jeunesse de Mexico comme chef des conférenciers (1).

Et notre missionnaire à transformations ajouta à ses multiples charges celle du professorat. Dans chaque réunion des

(1) Il avait suivi les travaux de la première semaine d'études de la J.O.C. à Fayt.

conférenciers, c'était lui qui exposait la partie doctrinale des sujets à traiter. (1)

Professeur itinérant, au reste, transportant sa chaire dans tous les coins de Mexico. « Ayant reçu la charge de chef des conférenciers, je fais mille courses parmi l'élite de la jeunesse, enseignant ceux qui doivent enseigner les masses, résolvant d'innombrables questions de politique, de sociologie, de morale, de doctrine chrétienne ou de haute théologie pour mes jeunes apologètes. Ils affinent et serrent tant leurs idées que c'est un vrai plaisir » (2).

Son frère Humberto devint alors son bras droit. La persécution de Carranza avait ruiné la famille Pro, jadis opulente ; Humberto travaillait dans un bureau. Le jour où il vit que la cause de Dieu, que la défense de la religion réclamait des ouvriers, Humberto quitta son emploi et se consacra tout entier à l'activité de la Ligue pour la défense de la liberté religieuse. Ses journées, ses nuits souvent, il les passait à recruter des adhérents à la Ligue, des fonds pour ses œuvres, à organiser des réunions, à aider son aîné dans les « mille courses » à travers Mexico qu'exigeait le fonctionnement des conférences...

Quel caractère aimable que celui d'Humberto ! Il était humble et repoussait les dignités qu'on voulait lui offrir dans l'A.C.J.M. Il désirait passer inaperçu, en faisant le bien. Sa dévotion envers N. D. de Guadeloupe était un exemple pour ses compagnons : c'est lui qui, le samedi, présidait dans son groupement la récitation du rosaire. Extrêmement entreprenant, il s'était vu confier la direction d'une section de la Ligue, celle de « Santa Maria » et il y travailla plus d'un an. Avec cela, plein de générosité, affable pour tous, jovial comme un vrai jeune... (3)

---

(1) Lettre d'un jeune conférencier, actuellement en exil.

(2) Lettre du P. Pro, 13 novembre 1926.

(3) Nous tenons ces renseignements d'un jeune Mexicain, actuellement en Belgique, qui fut initié à l'A.C.J.M. par Humberto, alors directeur des aspirants.

Joachim Silva

Manuel Melgarejo

Le mouchoir de J. Silva percé de balles.

Attentat à l'Autel de N.-D. de Guadeloupe
(novembre 1921)

Francisco Guzman

José Rodriguez

José Fuantos

Francisco Fuantos

L'ingénieur Segura, face au peloton

Luis Segura tombant.

Le coup de grâce à Segura

La mort du petit ouvrier Tirado.

Veillée nocturne. — M. Pro, père des martyrs, se penche sur le cercueil de gauche. — Entre les deux cercueils, Mlle Anne-Marie Pro

La file devant la maison Pro

La levée du corps du P. Pro

Funérailles du P. Pro. — Une partie du cortège d'autos

Pendant ses pérégrinations que de fois sa piété ardente pour Marie le ramena au sanctuaire de la Vierge de Guadeloupe ! Tout proche de la basilique il retrouvait son ami l'ingénieur Luis Ségura, dont la demeure était voisine du sanctuaire et qui ne devait pas tarder à devenir le plus entraînant et le plus populaire des orateurs de la Ligue.

Le rôle de premier plan de ces deux jeunes gens et du « chef des conférenciers » ne devait pas rester longtemps caché à la police. Plus tard *El Universal* écrira : « Au sujet de l'arrestation du Père Miguel Pro Juarez, les informations que nous avons recueillies auprès des fonctionnaires de la police expriment le sentiment que le religieux se montra toujours fort habile à échapper aux policiers, car à trois reprises il parvint à s'éclipser au moment où il allait être appréhendé. C'était à l'époque où la propagande dont se chargeaient certains groupements religieux était le plus intense. On s'efforça alors de capturer le P. Pro qui était considéré comme l'un des principaux propagandistes. Mais il parvenait toujours à tromper la vigilance des policiers et changeait fréquemment de domicile » (1).

* * *

Une remise dans un faubourg. Cinquante hommes, par groupes, bavardent : chauffeurs d'autos, cochers, mécaniciens... On attend quelqu'un qui n'arrive pas malgré les regards jetés vers la porte et les montres tirées du gousset... Viendra-t-il ? A-t-il eu quelque histoire ?

La porte s'ouvre : c'est lui ! Un mécanicien en salopette passée au cambouis : « Bonsoir, mes amis ». Il lance sa cigarette dans un coin, dépose sa casquette sur la petite table de bois derrière laquelle il se place, face au public, instantanément rangé et silencieux : « Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit »... et le Père Pro commence son sermon. Retraite pour chauffeurs selon la méthode des *exercices spirituels*.

Autre décor, autre auditoire. Quatre-vingts dames et jeunes

(1) *El Universal*, 23 novembre 1927.

filles : retraite pour régentes. Toutes professent dans les écoles officielles. Au début des exercices, plusieurs doutaient, d'aucunes volontiers niaient l'existence de l'Enfer, l'immortalité de l'âme. Par ces temps rudes, où leurs compagnes catholiques prennent nettement leurs responsabilités, elles ont apporté à voir clair dans leur âme tout ce qui leur reste de bonne volonté. Lorsque la retraite finira, le Père chantera le *Te Deum* pour douze conversions retentissantes. Et puis ce sera le tour des jeunes gens des conférences, celui des apprentis d'un quartier éloigné, négligé...

Le confessionnal, les stations eucharistiques, l'assistance des mourants, les baptêmes, les mariages, les réunions des conférenciers, les innombrables détails d'organisation que cela représente, tout cela laissait encore du temps de reste pour le grand travail, le travail en profondeur, celui qui forge les âmes et leur fait rayonner la force apostolique emmagasinée à la retraite ! Et le Père Pro soignait ses retraites !

Or, en tassant bien, il trouva le moyen « d'en remettre ».

La résistance des catholiques ruinait leurs fortunes : confiscation de biens, amendes, cautions mettaient sur le pavé, ou plongeaient dans le dénûment de nombreuses familles de héros et de martyrs. Dans les taudis, au chevet des malades, dans les réunions de propagande, le Père voyait des détresses, entendait d'affligeants récits ; il notait des noms et bientôt l'Œuvre des secours fut sur pied. Au mois de mai il assistait 39 familles. En octobre il écrivait : « Nous soutenons à présent 96 familles et cela sans ressources fixes assurées » (1).

La charité ouvre les portes et les cœurs. Une abominable mégère se meurt dans le dénûment, le Père arrive. C'est une théosophe exaltée, elle répond aux pieuses suggestions de son visiteur par le blasphème et la malédiction. On en a vu d'autres ! Et, tenace, le bon Samaritain revient pendant quinze jours auprès de « cet être vraiment infernal »... Après quoi il écrit

(1) *Bulletin de la Compagnie de Jésus*. Province de Mexico, n° 36.

triomphant : « Elle mourra peut-être demain, mais très tôt j'irai lui porter la Sainte Communion ».

Ah ! Dieu lui en donne des âmes à sauver ! Et il se sent si bien, dans la main de Dieu ! A un ami apitoyé il répond : « Oui, je soupire pour la quiétude de nos demeures, pour la facilité de nos travaux ordinaires ; mais ici, en plein tourbillon, j'admire l'aide spéciale de Dieu, les grâces toutes particulières qu'Il nous fait, le sentiment intime qu'Il nous donne de sa présence, quand le découragement vient affaiblir nos âmes, et j'éprouve toute la vérité de la sublime réponse : *sufficit tibi gratia mea* ».

* * *

Cette nuit-là il devait entamer une prédication d'*Exercices*. Le sermon d'ouverture était annoncé pour 10 heures.

A 9 h. 1/2 il se met en route. La chaussée est-elle libre ? Depuis des semaines qu'il se sait sous le coup d'une arrestation, automatiquement son premier regard, dès qu'il met le nez à l'air, est pour les policiers avérés ou camouflés, en balade dans le quartier. Rien. Au bout de quelques pas, qu'est-ce que ces deux bonshommes ? Sortis de l'ombre d'une porte, ils traversent la rue, gagnent le coin proche et attendent.

Serait-ce pour cette fois ? « Allons, mon garçon, c'est le moment de faire le sacrifice de ta vie », et puisque « qui donne le premier, deux fois donne », le Père va droit à eux, un cigare aux doigts.

— Voudriez-vous me donner une allumette, Messieurs ?

— Vous pouvez en acheter au magasin !...

Il n'y a qu'à filer en surveillant ses derrières. Dans son dos, à quelques mètres, le Père sent les deux hommes dont le pas se règle sur le sien. Il tourne à droite et accélère l'allure, derrière lui on tourne ; il enfile la première rue à gauche, on l'y suit. « Nous y sommes pour de bon ! » Ah ! des taxis en stationnement. Le temps de se jeter dans la première voiture : « En vitesse droit devant vous ».

Le Père a le loisir de voir ses deux compagnons monter

dans la seconde machine. La poursuite commence... « On veut absolument savoir où je vais... et m'y joindre ». Eh bien, on ne saura pas. « Plus vite ». Le chauffeur est bon catholique, il a deviné l'embarras de son client : « Vous êtes poursuivi? Catholique ? »

— Oui.

— A votre disposition, que faut-il faire ?

— Eh bien, au coin que je te dirai, tu réduiras la vitesse, je sauterai et... tu continueras !

On a gagné quelque distance. « Là, au tournant de l'allée ». Le Père met sa casquette en poche, « merci, adieu » et saute. De suite relevé, il s'adosse à l'arbre voisin, les mains en poche, bien en vue. Quelques secondes après, l'auto des policiers tourne le coin, et à vive allure, éclaboussant le Père, se lance à la poursuite de la première voiture déjà loin.

Clopin-clopant—le sol de Mexico est dur — le Père fit demi-tour. Il n'était plus question d'*Exercices* ce soir-là, l'heure était passée et c'est à l'autre bout de la ville qu'on l'attendait... « Mon garçon, nous voilà prêt pour une autre aventure ! » monologuait le Père, en guise d'oraison jaculatoire... Et tout en regagnant son logis, il pensait. Il pensait à la besogne de demain : les « stations » qu'il ne faudrait pas manquer comme le sermon de ce soir ; cette mourante à revoir, malgré la famille terrorisée, un mariage dans le quartier Nord, deux baptêmes au Sud, et cette veuve de fusillé dont les enfants vont manquer de fortifiants s'il ne trouve pas pour eux quelques billets, puis les confessions avant une réunion des conférenciers, et le soir — il prendra plus de précautions qu'aujourd'hui — les *Exercices*...

Dieu veuille le protéger... Il est dans la main divine, il s'y est mis. Tout sera bien, pourvu qu'il utilise à fond les dons de Dieu, qu'il épuise la grâce de son sacerdoce pour que, malgré la tempête et les ténèbres, le Christ règne dans les cœurs... Il le voit venir, malgré tout, ce règne. La prison, la confiscation, la fusillade, les tortures pires que la mort rangent autour du Christ des phalanges de martyrs. Sous le sinistre voile de

la persécution, leur sang germe et précisément « parce que les ténèbres sont complètes », il devine « proche l'aurore de la résurrection». L'Église mexicaine bientôt sortira des catacombes et les moissons du Christ, au grand soleil de la liberté et de l'amour divin, jailliront du sol fécondé par le sang... Ah ! si son sang à lui, Dieu en voulait aussi ! Chaque jour, il Lui en renouvelle l'offrande en élevant le Calice du Salut. Car, après tout, cela seul compte, cela seul a force et efficace... Il se démène, il n'a ni repos ni trève, il parle, il agit, comme il le faut en ces jours pour faire l'œuvre de Dieu. Mais, si Dieu le voulait, son sang, versé pour le Roi, s'en allant rejoindre celui du Crucifié, aurait une autre puissance que ses pauvres paroles et ses faibles gestes. A l'amour du Dieu qui donne son sang, il n'y a qu'une réponse complète : celle du sang...

Le P. Pro voit en imagination ses frères dans le sacerdoce, arrachés de l'autel, abattus dans le linceul des vêtements sacerdotaux...

Si tel pouvait être son sort ! La croix de Jésus, toute; le sacrifice de Jésus, dans l'ignominie, au rang des bandits, « cum sceleratis reputatus est ». Avec le Christ, mourir, victime complète, calomnié, déshonoré... !

II. — La Croix

Le 13 novembre 1927, dans le bois de Chapultepec, la promenade élégante de Mexico, une bombe était jetée d'une automobile sur la voiture d'Obregon, le prédécesseur de Callès à la présidence. Aucun des occupants de la voiture ne fut atteint. A coups de feu les compagnons d'Obregon poursuivirent les assaillants, qui s'échappèrent excepté le chauffeur Lamberto Ruiz, blessé à la tête. Un passant effrayé par l'algarade s'enfuyait, on l'arrêta. C'était un jeune ouvrier indien, Juan Tirado.

Quatre jours après, le 17 au matin, la police se présentait au domicile de la famille Pro, et arrêtait le Père Miguel

Agustin Pro Juarez et son frère Humberto. On les conduisit à l'Inspection de police.

Peu après, c'était le tour de l'ingénieur Luis Segura Vilchis. Tranquillement, il vaquait à ses occupations dans les bureaux de *The Mexican Light and Power C°, Ltd,* situés en plein centre commercial de la capitale. On le manda comme s'il s'agissait d'affaires, et on le mena à l'Inspection, lui aussi.

Le même jour, on arrêta Madame Montes de Oca.

Les prisonniers furent mis au secret, séparément, dans les cachots souterrains, humides et infects, bien connus maintenant de l'« élite » catholique de Mexico.

Le bruit bientôt se répandit que la police chargeait les détenus de la responsabilité de l'attentat contre Obregon. Humberto Pro et Vilchis n'étaient autres que les deux fugitifs de l'auto ; celui qui se trouvait au siège à côté de Ruiz, c'était Tirado, cueilli au moment où il s'enfuyait ; le Jésuite était, lui, l'inspirateur, l'organisateur de l'attentat.

Pour le public catholique ou non-catholique de Mexico, ce roman policier dépassait les limites du grotesque. Le prestige moral du Père Pro le mettait à l'abri de tout soupçon de participation à un attentat de ce genre ; les gens au courant des rivalités politiques et de la lutte sourde des partis aspirant au pouvoir n'étaient pas en peine de trouver des pistes ailleurs que chez les catholiques de la Ligue de défense religieuse.

Pour tous il était évident que Callès et ses gens avaient trouvé une vexation nouvelle à infliger à la « Liga » en s'attaquant à quelques-uns de ses chefs.

Le procès ferait la pleine lumière ; les accusés établiraient leur alibi. Callès en serait pour sa confusion.

L'affaire était si claire qu'on décida de ne mettre en branle aucune influence. Attendre simplement le procès était le meilleur moyen de ne rien compliquer ; d'elle-même la vérité s'imposerait aux juges.

Cependant, les détenus étaient traités en catholiques mexicains, c'est-à-dire en citoyens de seconde zone, pour lesquels cessent de jouer les garanties constitutionnelles.

La Constitution stipule qu'aucune détention, même préventive, ne peut avoir lieu sans ordre écrit d'un juge; les autorités administratives, — telle l'Inspection de Police — n'y peuvent procéder, exceptionnellement, que s'il n'en existe pas dans la localité (1).

A Mexico, l'Inspecteur de Police, Roberto Cruz, l'exécuteur des hautes œuvres de Callès, n'avait que faire de juges !

La Constitution prévoit que, dans les quarante-huit heures, le détenu fera une déclaration préparatoire, en *audience publique* (2).

Le prévenu ne peut être mis au secret (3).

Il doit désigner un défenseur et, s'il ne le fait pas, le juge doit lui en donner un d'office (4). Conformément à la plus élémentaire justice, la Constitution ordonne la confrontation du prévenu et de ses accusateurs (5) et donne au prévenu la faculté de citer des témoins à décharge (6).

Or, dans le mystère des cachots de l'Inspection, Roberto Cruz tient ses victimes au secret, sans intervention du juge, sans audience publique, sans confrontation publique, au mépris de la procédure de tout pays civilisé... A lui seul, il arrête, inculpe, incarcère et instruit...

Aucun parent n'est admis à visiter les détenus. Mais, un beau jour, la Presse est invitée à interroger les prisonniers ! *Excelsior* et *El Universal* ne rendront compte de cette entrevue que dans les éditions du 22 novembre. La conversation a lieu en présence de policiers.

« Amené et gardé par des agents, voici le prêtre Miguel Agustin Pro.

— Vous êtes prêtre ? lui demandons-nous.

— Oui, et Jésuite.

---

(1) *Constitution Mexicaine*, art. 16.
(2) *Ibid.*, art. 20, par. 3.
(3) » art. 20, p. 2.
(4) » art. 20, p. 9.
(5) » art. 20, p. 4.
(6) » art. 20, p. 5.

— Désirez-vous nous faire une déclaration ?

— Je n'ai aucune déclaration à faire. Je dirai seulement que je suis touché des attentions qu'ont eues pour moi tous ceux qui m'ont arrêté.

Je suis absolument étranger à cette affaire, car je suis homme d'ordre. Je suis parfaitement tranquille et j'espère que justice sera faite. Je *nie* formellement (1) avoir participé en quoi que ce soit au complot. (2) »

El Universal écrit de son côté :

« Quand nous l'interrogeons (le P. Pro) sur sa participation aux faits qu'on lui impute, il nous dit : « Je suis étranger aux questions révolutionnaires ; quand on me fera justice, on verra qu'en ce moment je dis la vérité ». Résolument il nie toute participation à l'attentat et il exprime son désir d'être le plus tôt possible déféré au juge afin que, son innocence établie, il soit mis en liberté ».

« Quand nous interrogeons Humberto Pro, celui-ci nous répond : « La version que j'ai donnée à la police est la vraie ». Il se retire, mais revient à nous pour ajouter : « Prenez acte de ma dénégation d'avoir pris part à cette affaire ; je ne demande qu'une chose : c'est qu'on me donne les moyens de prouver mes dires. Inutile de continuer à parler de cette affaire. J'attends qu'on me rende la plus complète justice ».

— « Monsieur l'ingénieur Ségura, voulez-vous nous dire quelle fut votre participation à l'attentat ? » Il fit un signe de dénégation et répondit : « Je n'ai rien, absolument rien à dire ».

« Nous demandons quelques détails sur le même objet à Madame Montes de Oca. Mais elle fait un signe de tête négatif et répond sèchement : « Je n'ai rien à voir dans cette affaire.

— Alors, quel est le motif de votre détention ?

— Je l'ignore ! » (3)

Quant à Tirado, le journal déclare : « La seule chose qui l'in-

(1) Le mot *je nie* est en capitales dans le journal.

(2) *Excelsior* du 22 novembre.

(3) *El Universal* du 22 novembre.

téresse est de faire noter qu'il n'a commis aucun attentat et qu'il fut un simple spectateur des événements » (1).

Mais sur quoi reposait donc l'accusation de Cruz et de ses agents ?

Sur la dénonciation de Ruiz, le chauffeur de l'auto des dynamitards, blessé et amené mourant à l'Inspection. Celui-ci, laissait-on entendre dans les bureaux de la police, avait parlé...

De Ruiz, les journaux, tous strictement surveillés à Mexico, avaient donné le « bulletin de santé » depuis son incarcération. Ainsi, *Excelsior*, le 14, le dit « sans connaissance » ; le 15, « moribond », en ajoutant qu'il n'a pu dire un mot. Le 16, le même journal s'attend à une amélioration, « si elle se produit la police procédera à un interrogatoire ». Le 17, l'amélioration n'est pas venue : « L'état de cet homme s'est aggravé hier ». Le 21, il dira : « Hier, le 20, à 8 h. du matin, Ruiz est mort après une semaine entière d'agonie ».

Mais, le 17 au matin, le Père Pro et ses compagnons avaient été arrêtés sur la prétendue dénonciation de Ruiz. Les habitants de Mexico pesaient cette «dénonciation» à son juste poids

* * *

Le 23 novembre au matin, en dépliant leur journal, les catholiques de Mexico crurent qu'enfin on rentrait dans la légalité. La veille, la presse avait donné le compte-rendu, évidemment censuré, mais combien net de l'entrevue avec les détenus; ce matin les journaux annonçaient que, l'instruction de l'affaire étant close, le Père Pro et ses compagnons allaient être déférés à la juridiction compétente pour être jugés selon les formes (2).

On sortait du mystère ; les débats allaient faire éclater une innocence dont les ennemis mêmes de la Religion ne doutaient pas. Obregon lui-même, interrogé sur l'inspiration de l'attentat, mettait les catholiques hors cause et discrètement mais clairement indiquait l'origine « politique » du complot.

---

(1) *El Universal* du 22 novembre.

(2) Madame Montes de Oca avait été mise en liberté.

Dans la matinée un déploiement de forces inaccoutumé attire la foule vers les bâtiments de l'Inspection de Police.

La garde est renforcée, les portes strictement fermées ; deux escadrons de gendarmerie déployés devant les grilles empêchent la foule de s'y masser. Et brusquement la nouvelle éclate et se propage dans la ville que le Père Pro et les auteurs de l'attentat vont être exécutés.

Vers 9 heures, le Général Cruz arrive à l'Inspection ainsi que MM. Guerra Leal, Mazcorro, le général Palomera Lopez et d'autres ; on commence les préparatifs de l'exécution (1).

Des agents motocyclistes et des agents à pied renforcent, devant les grilles, les escadrons des gendarmes, pressés par la foule que l'annonce de l'exécution jette de tous les points de la ville vers l'Inspection, et qui se masse jusque devant la statue équestre de Charles IV.

Des gendarmes se rangent dans le jardin de l'Inspection, la carabine au pied : le peloton d'exécution.

Entretemps Roberto Cruz a mandé les reporters accourus et « manifeste le désir de les voir jouir de toutes les facilités nécessaires pour donner l'information photographique la plus complète ». (2)

A ce moment des parents des détenus, affolés et suppliants, sont brutalement écartés des grilles. Mademoiselle Anne-Marie Pro parvint à s'y maintenir, et y resta collée.

* * *

A la sinistre nouvelle de l'imminence de l'exécution, les amis du Père Pro tentent un suprême effort. Un moyen légal existe de neutraliser l'ordre donné ; l'*Amparo*, procédure d'urgence capable de suspendre les mesures administratives. L'avocat Luis E. Mac Gregor en présenta la demande au juge du district qui y fit droit et ordonna la suspension de la mesure (3).

Lorsque le document sauveur arriva...

---

(1) *Excelsior*, 24 novembre 1927.
(2) *Ibid.*, même numéro.
(3) *Ibid.*, même numéro.

A 10 h. 30, de sa cellule, le Père Pro s'entend appeler par son nom. Mazcorro l'attend. Le Père sort ; un coup d'œil, un mot saisi au vol, le Père a compris ; il rentre dans sa cellule, rectifie sa toilette, il peut embrasser Humberto : « à bientôt ». Un policier s'approche, celui même qui l'a arrêté : « Pardon », murmure l'homme. « Si je te pardonne ! Je te remercie », et il l'embrasse.

En débouchant dans le jardin ensoleillé, d'un regard il jugea la scène. Là, au bout du jardin le stand de tir, ses silhouettes rongées par les balles ; devant les cibles, l'arme au pied, le peloton d'exécution. Plus près de lui, — il les frôla presque — face aux cibles et rangés sur le talus pour mieux voir, Roberto Cruz, le cigare aux lèvres, et son état-major ; non loin, des journalistes et, vers les cibles à droite, les photographes braquant leurs appareils. Derrière lui les remous tumultueux de la foule qui s'écrase.

Accompagné de Mazcorro, le prêtre, droit, les mains jointes, sans un frémissement, marcha aux cibles.

Là : « Attendez un instant », demande-t-il au major Torrès.

Face au mur il s'agenouilla. Les bras croisés sur la poitrine, la tête humblement penchée, comme devant l'autel il se préparait au Saint Sacrifice, il pria quelques instants. De son cou il tira une petite croix, la baisa...

Alors il se redressa face au peloton ; serrant son crucifix d'une main, son chapelet de l'autre, il ouvrit les bras en croix : « Viva Cristo Rey ! », prononça-t-il lentement, comme s'il consacrait.

L'épée du major Torrès fit un éclair : Feu ! et cloué par les balles, les bras toujours en croix, les genoux fléchis, le Père ploya en arrière, doucement.

Le sergent du peloton lui donna le coup de grâce dansl'oreille droite.

Il était 10 h. 36.

Roberto Cruz, la main gauche en poche, fumait son cigare.

* * *

Rapide, le massacre continua.

Luis Ségura traversa la cour d'un pas ferme.

A côté de Mazcorro, patibulaire dans sa morgue, le jeune ingénieur, la tête haute, la démarche souple, est un bel athlète vainqueur. Sa figure rayonne de saine jeunesse ; le regard qu'il promène autour de lui ne se nuance ni de mépris, ni de reproche. Il se sait le droit de lever haut le front devant ceux-là qu'il reconnaît et qui vont le regarder mourir. Un sourire vient effleurer ses lèvres. Sa sérénité rend visible sur les traits de ceux qui l'entourent la peur — la peur du lendemain, de la trahison, du caprice du tyran — qui sue, abjecte, à travers le masque.

Intrépide et loyale, c'est la jeunesse catholique mexicaine qui passe. Un rayon de soleil dans un antre d'assassins.

Devant le cadavre du Père Pro, il se pencha, le contempla quelques instants, et refusa le bandeau qu'on approchait...

Par delà les fusils qu'on armait il revit sans doute l'image de la Vierge de Guadeloupe, protégeant sa maison et sa mère, « maintenant, à l'heure de la mort »...

Alors, ceux qui regardaient purent voir comment un chrétien qui sait où va son âme fait front à la mort. Comme s'il avait pris sur lui toute la fierté d'une race, toute la beauté de la jeunesse catholique, Luis Ségura s'était dressé. Les bras derrière le dos, le front levé, les regards sur les fusils braqués, la poitrine offerte aux balles, il souriait.

L'impavide soldat du Christ ! Le beau chef ! La décharge fit s'écrouler sur le côté droit cette radieuse jeunesse.

Callès visait bien : à la tête.

Humberto Pro parut.

Le simple, le pieux jeune homme priait. Les spectateurs le virent tirer d'une petite bourse une médaille. Il la baisa, puis la serra dans ses mains jointes.

Il vint au cadavre de son frère, à celui de son ami, regarda les chers visages et dans son cœur salua les martyrs qu'il allait rejoindre.

« Où dois-je me placer ? »

On le mit entre les deux cadavres, près de Ségura.

Dans la main droite il tenait sa médaille... Il la regardait. Ses courses pour la « Ligue » étaient finies, le bon coureur touchait la borne. Cinq balles lui donnèrent la palme.

Son corps pivota. Il tomba sur le dos à côté de Ségura, un peu en avant.

Tirado, maltraité dans son cachot, malade depuis huit jours, grelottait dans sa couverture : « Ma mère, laissez-moi voir ma mère », suppliait-il. Sans pitié,— les Démocraties antichrétiennes trouvent d'instinct le geste révélateur de leur mépris du prolétaire, — on le poussa au poteau. Il n'avait pas fini de dire : « Maman », quand la décharge le jeta à côté du Père Pro.

Il eut encore la force de se retourner ; on l'acheva.

C'est fini, justice est faite ; les photographes referment leurs appareils.

III. — Vox populi

Une salle de l'hôpital Juarez. L'autopsie légale est terminée, des aides achèvent la mise en bière.

« Où sont mes enfants ? où sont-ils ? je veux les voir ». A cette voix qui retentit dans le corridor, la porte cède. Il a dix balles dans le cœur, cet homme de soixante-dix ans.

Le vieillard va droit au cercueil du religieux et longuement baise le front chaud encore. Du sang brille à la tempe, le vieillard l'essuie et pieusement serre la relique. Deux fois père de martyr, il renouvelle sur le front d'Humberto le long baiser où la chair paternelle s'émeut moins encore que le cœur du chrétien.

La porte s'ouvre encore, un cri de femme et, sur les deux cercueils, c'est le baiser fraternel, qui détend les nerfs bandés depuis la grille... tantôt.

Anne-Marie Pro s'abat dans les bras de son père qu'elle embrasse ; elle sanglote.

Le père, alors, doucement dénoue l'étreinte et, les yeux dans les yeux de son enfant : « Ma fille, il ne faut pas les pleurer ! »

Race royale des porte-croix !

* * *

Le soir tombe. Sur le trottoir, par quatre, par cinq, la foule allonge son interminable file. Les voix contenues font un murmure de procession. Pard-essus les têtes, des fleurs blanches et rouges, bouquets et gerbes qu'on protège contre l'écrasement.

Depuis des heures et des heures, en ce 23 novembre, elle défile ainsi, âges et conditions confondus, pour saluer les cadavres des deux frères Pro rentrés à la maison paternelle, calle de Panuco, 58.

Lorsque les cadavres avaient été emmenés du lieu de l'exécution vers l'hôpital Juarez, cent hommes de la police avaient dû encadrer les voitures d'ambulance. La foule voulait toucher les cadavres ; refoulée, maintenue à distance, elle se découvrait, se signait, tombait à genoux. Maintenant, par milliers, les gens de Mexico viennent vénérer les dépouilles des martyrs.

Un service d'ordre a dû être organisé par des volontaires.

Devant les cercueils encadrés de gros cierges, la foule, sans arrêt, se renouvelle pieuse comme dans une église. Par une vitre enchâssée dans le couvercle des bières, le visage est visible. Beaucoup, après avoir contemplé les traits des suppliciés, se signent comme devant des reliques, beaucoup baisent les cercueils, tous les touchent de leur chapelet. Des roses s'accumulent ; en passant, on enlève fleurs ou pétales qui ont reposé sur les corps vénérés. Une vieille portant un petit enfant dans ses bras frotte une branche de rose sur le cristal qui couvre le visage du Père Pro, puis avec la branche fleurie trace sur l'enfant le signe de la croix.

—« Regarde bien », dit une dame à son petit garçon qu'elle arrête devant les cercueils, « regarde bien, ce sont des martyrs. Je t'ai amené ici pour que tu n'oublies jamais, et que, lorsque

tu seras grand, tu saches, toi aussi, donner ton sang pour le Christ ».

Des parents, des amis plus haut que d'autres élèvent leurs sanglots. Alors c'est le père, le beau vieillard sculpté par la souffrance et l'énergie, qui les calme : « Le Père fut un apôtre; Humberto, un ange de pureté ; ils ont donné leur vie pour Dieu ; non, ne les pleurons pas ». Les larmes, malgré lui, ruissellent de ses yeux, mais sur sa figure il y a un reflet de surhumaine vaillance...

La nuit venue, les portes se refermèrent sur le groupe de parents et d'amis qui avaient réclamé l'honneur de la veillée des morts.

Et ce fut une nuit des catacombes. Roberto, le frère cadet des martyrs, détenu lui aussi, devait, croyait-on, être autorisé à venir embrasser ses frères. Pour qu'il pût recevoir la Sainte Eucharistie, l'hostie fut placée dans un reliquaire et déposée alternativement sur les deux cercueils. Roberto ne vint pas, mais de onze heures à minuit les assistants firent l'Heure Sainte. Un prêtre prêcha. Entre quatre et cinq heures deux messes furent célébrées. Une communion générale termina cette veillée des martyrs.

A six heures, les portes durent se rouvrir sous la poussée de la foule impatiente. A l'heure de partir au travail, des ouvriers en grand nombre voulaient revoir « leur Père ».

Jusqu'à trois heures de l'après-midi, la foule plus dense encore que la veille défila devant les cercueils.

* * *

Les funérailles avaient été fixées à trois heures, ce jeudi 24 novembre.

Devant la maison mortuaire une foule immense attendait. Débouchant des rues voisines, les nouveaux arrivantscréaient dans la rue encombrée de profonds remous.

Les agents des pompes funèbres s'essaient à déblayer les approches... Le silence tombe sur la foule. Quelques secondes : « Les voilà ! », sur le seuil paraissent les cercueils.

Alors : « Viva Cristo Rey ! » Un cri unanime, une explosion de l'admiration et de la Foi. La multitude traduit son âme, balayant la calomnie, proclamant la vérité. Vive le Christ-Roi! Ceux-ci sont morts pour le Christ, comme le Christ, pour que sur les cœurs accablés, sur les âmes lâches, sur les orgueils cabrés, le Christ rétablisse son règne, son règne de Paix, de Douceur et de Charité. On a voulu salir le Christ dans ceux-là qui s'étaient consacrés à son règne; eh bien! gloire au Christ et gloire à ses martyrs !...

...Où sont les sbires de Callès, ses espions, ses délateurs ? Où la poigne de ses agents, la cravache de Cruz, les lois sectaires, les mitrailleuses ? Il n'y a plus qu'un peuple intrépide qui clame sa Foi et son Amour.

Et ce fut la marche triomphale.

Les premiers remous apaisés, la pompe s'organisa, et, sur les grandes avenues qui conduisent au cimetière de Dolorès, 20.000 personnes, encadrées de 500 autos, firent aux martyrs un cortège royal.

A chaque carrefour, au débouché des rues latérales, de nouveaux contingents venaient s'incorporer à la foule qui s'avançait par rangs de quatre, en récitant le chapelet. Au passage des chars funèbres les spectateurs s'agenouillaient.

Après trois heures de marche, on approcha du cimetière. On avait franchi cinq à six kilomètres

Sur la colline de Dolorès une foule plus grande que celle qui montait, attendait et vint à sa rencontre. Quand les deux cortèges se soudèrent, l'enthousiasme qui, depuis des heures, secouait cette masse de chrétiens persécutés s'enfla sans plus connaître de frein.

Les hymnes au Christ-Roi s'élevaient, entrecoupées du tonnerre de milliers de voix clamant toujours la devise des martyrs mexicains : « *Viva Cristo Rey !* »

Roulant aux pentes de la colline de Dolorès jusqu'au palais de Chapultepec, puisse son écho avoir mis au cœur de Plutarco Callès un doute, une hésitation ce jour-là,... le germe d'un repentir, peut-être !

Quand on descendit dans la sépulture des Pères de la Compagnie de Jésus le cercueil du Père Pro, la foule fit silence. Une voix alors clama : « Vive le premier Jésuite martyr du Christ-Roi ! »

Et de nouveau les chants et les acclamations reprirent, accompagnant le cercueil d'Humberto.

Lorsque le vieux père des martyrs eut jeté dans cette seconde fosse la première pelletée de terre, il se tourna vers la foule muette.

Alors ce vieux Mexicain, rejoignant à travers les âges catholiques les cris les plus sublimes de la Foi et de l'Amour, s'écria : « C'est fini ! *Te Deum laudamus* ».

A travers les sanglots, jaillit le *Te Deum* du peuple mexicain. (1)

IV. — L'Affaire Pro

Pour le soulagement de la conscience publique, on voudrait qu'un homme vigoureux devant qui, désarmés, Callès et Cruz sueraient la peur, les pût tenir en tête à tête, armé seulement

---

(1) A la même heure, à Villa de Guadalupe, une autre foule se rassemblait devant la maison de l'ingénieur Ségura, place Juarez, n° 6. Et ce cortège funèbre fut à son tour une imposante manifestation de foi. Mme Charlotte Vilchis, veuve Ségura, présidait elle-même le deuil. Malgré les instances des siens, cette vaillante mère avait tenu à accompagner son fils jusqu'à la tombe, au cimetière de Tepeyac.

Le lendemain, le pauvre Tirado était, lui aussi, l'objet de la gratitude populaire. Des dames charitables avaient pris sur elles d'organiser ses funérailles. Une multitude d'ouvriers se joignirent à la famille pour transporter au cimetière de Dolorès, dans la matinée du 25, cet humble que la cruauté de la police, par un juste retour des choses, rendait digne d'un profond respect.

Les journaux de Mexico ont consacré de longues colonnes au récit des funérailles des martyrs. Cfr., notamment, *El Universal* du 25 novembre.

de la Constitution mexicaine, et le doigt sur les textes, et les yeux dans les yeux, leur posât la question : « de quel droit ? »

Une seule réponse serait courageuse : « Du droit du plus fort ».

Les assassins gouvernementaux et les tyrans démocrates n'ont ni la fierté de leurs crimes, ni le courage de leurs meurtres.

Aux agences internationales complices Callès et Cruz ont fait passer des communiqués et des photos. Convaincus de crime, les auteurs de l'attentat ont subi leur châtiment avec tout l'appareil de la légalité, au grand jour, sous la contrôle de la presse et de ses Kodaks... Voilà l'opinion renseignée.

Le bandit prend le masque du bourreau.

On ne revise que ce qui existe, on ne revisera pas le procès du Père Pro et de ses compagnons. Mais, on peut dresser la dossier de « l'affaire Pro » (1).

Il y faut verser d'abord la Constitution mexicaine.

Toute l'affaire Pro-Ségura-Tirado, depuis l'incarcération préventive jusqu'à l'exécution, se déroule en violation flagrante des garanties constitutionnelles.

On l'a dit plus haut déjà : quarante-huit heures après la détention préventive, le détenu doit, en audience publique, faire une déclaration préparatoire (Constit., art. 20, par. 3). Au bout de soixante-douze heures, l'autorité responsable de la détention est tenue de confirmer le mandat d'arrêt en le motivant (Constit., art. 19, par. 1).

A quelle juridiction, à quel juge furent déférés le Père Pro et ses compagnons ?

L'art. 13 de la Constitution, *qui interdit les tribunaux d'exception*, stipule formellement que les *civils* seront jugés par des *civils*, même pour des délits d'ordre militaire.

---

(1) Une étude très documentée a paru sur l'affaire Pro dans la *Civiltà Cattolica*, Rome, 21 janvier 1928, p. 163 : *Nel Messico martoriato*. Nous utilisons ici l'ensemble des mêmes pièces.

Tout prévenu, selon la Constitution mexicaine, doit être jugé par un juge ou un jury, selon le cas, et en *audience publique*, dès que la peine encourue peut dépasser un an de prison (Constit., art. 20, par. 6).

L'art. 14 établit que *personne ne sera privé de la vie*, sinon en vertu d'un *jugement prononcé dans toutes les formes* requises par le Code Pénal et par le Code de Procédure.

La mise au secret est interdite (art. 20, p. 2.), un défenseur est obligatoire (art. 20, p. 9), la confrontation de l'accusé et de l'accusateur requise (art. 20, par. 4), la citation de témoins à décharge doit être accordée à l'accusé (art. 20, p. 5). Seul un juge peut prononcer la sentence (art. 21).

« L'affaire Pro » est un tissu d'illégalités. Dans l'« affaire Pro », nulle trace de juge, nulle ombre de procédure légale.

La police arrête, incarcère, interroge, conclut et exécute. La tolice dans le secret de ses cachots se substitue à toute magisprature, biffe Codes et Constitution.

Si, amenés le 17 novembre à l'Inspection, les prévenus y avaient été étouffés dans un sac ou abattus à coups de pistolet, l'assassinat ne serait pas plus qualifié qu'il ne l'est le 23 au grand soleil du stand de tir, sous l'objectif des reporters, après six jours de secret, sans audition de témoins, sans confrontation, sans défense, sans débats, et c'eût été plus franc !

C'est la gloire des lois modernes, des Constitutions des États civilisés d'entourer l'exercice de la Justice de nombreuses précautions qui réduisent au minimum les risques d'erreur, multiplient au maximum les chances d'appel et de revision, assurent la liberté de la défense, garantissent le respect dû à la personne et à la vie humaines.

Au moment d'exercer son droit de vindicte publique, l'Autorité chargée de l'ordre dans la Cité se fait la protectrice du prévenu. Elle veut punir le coupable, certes, mais elle le tient pour innocent jusqu'à preuve formelle du contraire, et lui reconnaît le droit d'épuiser, pour sauver sa liberté ou sa peau, tous les moyens de preuve.

La Constitution mexicaine, sur ce point très libérale, très « évoluée », entourait les accusés d'un réseau de protections et de garanties que la volonté d'un homme a supprimé. L'autorité qui, déchirant la Loi fondamentale, sur laquelle repose l'Ordre qu'elle a mission de faire respecter, instaure l'illégalité dans une cause où la vie humaine est en jeu, se nie elle-même et commet un assassinat. Il n'est plus ici question de Justice, de vindicte publique, mais de vengeance privée, d'attentat à la vie humaine, de crime.

Le cynisme et la tyrannie des « chefs » du Mexique éclatent mieux encore si l'on veut examiner l'art. 22 de la Constitution. Dans la répression de l'attentat manqué du 13 novembre, *la peine de mort n'était pas applicable.*

L'art. 22 supprime la peine de mort pour délits politiques. Elle ne peut être prononcée que contre le traître à la Patrie dans une guerre étrangère, contre le parricide, l'homicide qui aura agi avec méchanceté, préméditation et *succès*, contre l'incendiaire, le plagiaire (1), le bandit de grand chemin, le pirate et contre l'auteur de graves infractions d'ordre militaire.

L'art. 14, par. 3, interdit strictement d'appliquer les peines par analogie ou *a fortiori*.

Au bois de Chapultepec, aucune victime.

Supposons les dynamitards pris, en aveu, dûment jugés : le maximum de la peine ne pouvait dépasser douze années de prison.

On voulait la mort du Père Pro et de ses compagnons.

On les a fait abattre. Que le bout de mur, théâtre du meurtre, soit celui d'un stand de tir officiel ou celui de l'impasse la plus mal famée des faubourgs, il n'y a pas de différence entre la carabine des gendarmes de Cruz et le coup de feu d'un assassin.

Les art. 16 et 19 de la Constitution mexicaine établissent formellement la responsabilité des autorités qui auront abusé de la détention préventive et même celle des agents d'exécution.

---

(1) Ravisseur d'enfants.

De ce simple point de vue constitutionnel le Général Roberto Cruz, qui a donné le mandat d'exécution et qui personnellement a présidé à son accomplissement, doit répondre devant les lois de son pays de l'ordre dont il a pris, si pas l'initiative, à coup sûr toute la responsabilité, le 23 novembre au matin (1).

* * *

Devant les journalistes, admis à parler aux détenus dans l'entrevue narrée plus haut, tous quatre ont formellement protesté de leur innocence. A maintes reprises, ils ont demandé des débats publics, réclamé des avocats, offert de citer les témoins qui établiraient leur alibi. Tout cela vainement.

Les témoins existent. Devant la juridiction régulière de Mexico fonctionnant normalement, ils eussent établi de suite l'alibi des frères Pro et de Ségura.

Il ne peut être question, les choses étant ce qu'elles sont, de citer des noms et de désigner de nouvelles victimes à la vindicte de Callès et de sa bande. Quelques indications seulement.

L'un des supérieurs du Père Pro au Mexique, dans une déclaration présentée au Comité Épiscopal Mexicain dès le 27 novembre, affirme sous la foi du serment : « Il est faux que le P. Pro ait assisté à aucune réunion préparatoire à l'attentat et qu'il soit le moins du monde l'auteur intellectuel du complot. Quant à son frère Humberto, je tiens de témoins véridiques que, le soir de l'attentat, il était chez lui et se récréait avec ses jeunes frères... »

Pour Ségura, il est possible d'établir l'emploi de son temps

(1) Dès le 24 novembre, un certain nombre d'avocats de Mexico adressaient à l'ambassadeur des États-Unis, M. Morrow, un mémoire spécifiant toutes les illégalités commises dans le cas du P. Pro : « *Brèves considérations sur l'exécution de quatre accusés... accomplie par des fonctionnaires de la police* ». Le mémoire n'hésite pas à qualifier cette exécution d'assassinat, tant pour le fait que pour les circonstances. Il est reproduit *in extenso* dans l'article cité de la *Civiltà*, p. 167.

le 13 novembre. C'était un dimanche : il avait passé toute cette journée avec sa mère (1). L'après-midi, ensemble ils se sont promenés, ensemble ils sont allés à l'église, et puis, ensemble aussi, au cinéma.

Au Mexique, ceux qui savent, ceux qui sont bien placés pour connaître les mouvements de l'opinion catholique, n'ont jamais eu de soupçons à l'égard des victimes, toujours ils ont eu la conviction de leur innocence. Des apôtres comme les Pro ne sont pas des dynamitards.

D'ailleurs, de simples observations de sens commun émiettent le roman de la police.

Comment des gaillards décidés et organisés comme ceux du coup de Chapultepec se seraient-ils laissé bêtement prendre au gîte *quatre jours* après l'attentat, alors que deux de leurs complices étaient tombés de suite entre les mains de la police ? Au sortir du bois de Chapultepec ils se seraient cachés et, déguisés, ils auraient tenté de gagner la frontière, un lieu sûr. Le Père Pro ne manquait pas de tours dans son sac ; lui et ses compagnons avaient assez d'amis discrets.

Quant à l'Indien Juan Tirado Arias, une observation éclaire son cas. Au dire des journaux qui ont raconté l'attentat, les personnes qui se trouvaient dans l'auto étaient correctement vêtues. L'ouvrier Tirado Arias, mal accoutré au moment de son arrestation, aurait dans l'auto attiré l'attention de tous. Sa mise, dans un lieu aussi fréquenté le dimanche que le bois de Chapultepec, n'aurait pas manqué d'être remarquée à côté de celle de ses élégants compagnons. Cuisiné, « sonné » par les argousins de Cruz, il a toujours nié (2). C'est alors qu'on a eu recours à Ruiz comme nous l'allons voir.

* * *

« Quarante-huit heures après l'attentat, nous étions en posses-

(1) Témoignage de Madame Ségura Vilchis.
(2) *Excelsior*, 15, 16 et 17 novembre 1927.

sion de tous les éléments de l'affaire, et nous agissions avec une entière sécurité. » Ainsi aurait parlé Roberto Cruz. (1)

Il a du coup affirmé l'innocence de ses victimes. Quarante-huit heures ! L'attentat est du 13. Quarante-huit heures, cela nous met dans la journée du 15. A ce moment Cruz *sait* que le P. Pro, Humberto et Ségura sont les coupables ; or, il leur ménage jusqu'au 17 la possibilité de s'échapper !

Le mensonge est flagrant.

Sur quel semblant de preuve Cruz se fonde-t-il ?

Il fera dire à ses agents que Ruiz a parlé.

On a cité plus haut les bulletins de santé de Ruiz. D'après les journaux, porte-parole de l'Inspection auprès du public, cet homme est mort après une semaine d'agonie sans avoir pu être interrogé.

Les mêmes journaux, le 22 novembre, veille de l'exécution, ont raconté les histoires recueillies par eux dans les bureaux de l'Inspection de police.

Voici le récit de « *Excelsior* » :

« On avait enlevé à Ruiz les yeux meurtris par la blessure, On fit venir sa femme et un policier lui dit : « Nahum (prénom de Ruiz), je suis Pepo, ton cousin; as-tu quelque chose à me dire, maintenant que la police n'est pas là ? Dis-le moi en secret ; personne ne nous écoute ». Le blessé répondit : « Dis à l'ingénieur Luis Ségura de se cacher. Dis aussi au P. Pro Juarez et à son frère Humberto de faire de même, et aussi à Madame Montes de Oca ».

« *El Universal* » de son côté raconte :

« On apprit que le détenu avait un frère appelé Rodolphe et un agent profita de la circonstance. Dès le premier moment, Ruiz avait eu les yeux bandés à cause de sa blessure. Il ne pouvait donc se rendre compte de ce qui se passait autour de lui. Le policier ayant fait saluer Ruiz par sa femme ajouta : « Nahum, je suis ton frère Rodolphe ; dis-moi ce que tu veux ».

« C'est alors que, selon ce qu'on nous a rapporté à l'Inspection

---

(1) *El Universal*, 22 novembre 1927.

générale de police, Ruiz répondit d'une voix éteinte : « Dis à l'ingénieur Ségura et aux MM. Pro qu'ils se cachent, car il y a danger ». Guidés par les déclarations du moribond, les agents se mirent à la recherche des coupables. »

Passons sur les nuances et contradictions de détail. Est-ce assez répugnant, ce « moutonnage », et savoureux ce cynisme de la police à étaler l'odieux stratagème qu'elle prête à ses agents? Le récit ne tient pas debout.

Ruiz, dans l'hypothèse de la police, malgré sa blessure et sa faiblesse extrême, aurait eu la présence d'esprit de faire « avertir ses complices qu'il y a danger ». Mais, lui, qui a véhiculé ses complices au bois de Chapultepec, qui sait donc que Humberto Pro et Luis Ségura sont coupables de l'attentat, comment pense-t-il à les faire avertir de *se cacher, qu'il y a danger*? Que diantre ! ils le savent bien, ils sont payés pour le savoir — eux qui ont essuyé les coups de feu de l'escorte d'Obregon En mettant le pied dans l'auto de Ruiz, ils savaient à quels dangers ils s'exposaient et que, le coup fait, il n'y avait plus qu'à disparaître. On comprendrait, à la rigueur, que l'homme ait tenté de faire avertir *ceux qui n'y étaient pas*, de l'insuccès de l'attentat et de sa captivité à lui ; mais pas plus à eux qu'aux auteurs effectifs de l'attentat il n'était nécessaire de signaler le danger de la situation !

La ficelle policière est visible. Affirmer que le blessé s'était confessé au diable en dénonçant purement et simplement les auteurs et instigateur de l'attentat, c'était trop grossier. De suite le public aurait percé le truc. La police a voulu être fine : l'aveu indirect, a-t-elle pensé, serait plus vraisemblable. Oui, mais pas dans cette forme-ci, qui, elle, est psychologiquement impossible.

Sans doute, tout ceci n'est que dires de journaux rapportant des récits de policiers, mais précisément, en l'espèce, l'indigence de ces pièces du dossier fait leur valeur. Leur pauvreté est une preuve. Si Roberto Cruz avait reçu une dénonciation formelle et contrôlée, il aurait fait servir au public, dans la presse de

Mexico, quelque chose de plus substantiel que cette tranche de roman-feuilleton.

Quoi qu'il en soit de la réalité de la dénonciation de Ruiz, supposons qu'il ait parlé. Cette dénonciation ne pouvait prendre de valeur, aux yeux du bon sens et de la légalité, que vérifiée.

Une dénonciation peut toujours couvrir une vengeance. Un moribond, blessé à la tête, est sujet à de terribles aberrations mentales.

Or, où est cette vérification ? On ne la donne pas, parce qu'on ne l'a pas.

Qu'a-t-on apporté encore, au dire de la police, contre les accusés ?

Les journaux ont raconté qu'on avait relevé une tache de sang au côté gauche du pantalon de Tirado. On en concluait qu'il était assis à la droite de Ruiz.

L'auto à l'arrière était éclaboussée de sang : de grandes taches avaient été relevées sur les sièges arrière, sur le parquet, la boiserie, la portière gauche où se marquait la trace de doigts ensanglantés. On en concluait que les occupants de l'arrière avaient été blessés, et rien ne paraît mieux raisonné.

Mais « ces traces ne sont pas celles du chauffeur Ruiz, ni d'Antoine Tirado », disait *Excelsior* le 15.

Or, ni Humberto Pro, ni l'ingénieur Ségura : les occupants de l'arrière, d'après la police, n'étaient blessés.

* * *

« Nous agissions avec une entière sécurité. »

Dès lors, pourquoi ne pas livrer les preuves qui fondent cette certitude, qui assurent cette entière sécurité ? Pourquoi pas de procès régulier, pourquoi pas de débats publics ?

Cruz a laissé dire après l'exécution que « les coupables avaient lavoué », que Luis Ségura, au cours de sa détention, devant le icencié Orci, s'était reconnu l'auteur principal de l'attentat,

en avait même pris toute la responsabilité, après l'avoir décrit dans les détails (1).

L'affirmation d'un Roberto Cruz n'est pas recevable, ici, plus qu'ailleurs.

Mais encore une fois, si, par une chance miraculeuse, il se faisait qu'en mettant la main sur les auteurs de l'attentat contre Obregon, on saisissait au collet, du même coup, des chefs très actifs de la Ligue pour la défense de la Liberté religieuse, et parmi eux un curé, un Jésuite ! Si, la chance continuant, il se faisait que ce Jésuite, que ces jeunes apôtres de la liberté religieuse *avaient avoué* être les dynamitards du parc de Chapultepec ; si quarante-huit heures après le coup on avait en main tous les fils du complot, la preuve enfin évidente que l'arme des catholiques, des prêtres, des Jésuites était, non la prière et la patience, non le chapelet, mais la bombe, par quel autre miracle de bonté, de mansuétude, Callès et Cruz ont-ils pu se priver de la joie triomphale d'étaler aux yeux du monde civilisé, dans la lumière crue d'un retentissant procès, le crime avoué de la Congrégation ? L'occasion était merveilleuse : les catholiques mexicains, le clergé tout entier eussent été éclaboussés !

Non. On néglige l'occasion ; on ne fait pas éclater la lumière éblouissante qu'on détient. Quelle trahison !

Certain de la culpabilité, les preuves en main, l'aveu obtenu, Cruz met le dossier sous clef, laisse les prévenus protester de leur innocence jusque sous les balles et, multipliant les illégalités, épaississant à plaisir le secret et le mystère, méprisant les Codes, violant la Constitution,il met ses soins à gâcher une belle matière, à transformer une affaire excellente en une très mauvaise affaire qu'il se met sur le dos et sur le dos de Callès.

L'affaire est claire pour lui, il la transforme en une affaire suspecte, troublante pour l'observateur le moins attentif.

---

(1) Des témoins oculaires de l'exécution affirment que, à ce moment, Ségura protesta de son innocence. De même Humberto Pro. Suivant la presse, ils n'auraient fait alors aucune déclaration. Cfr *Civiltà*, loc. cit.

Il suffit d'y regarder de près, c'est le mensonge qu'on lit dans le filigrane.

Le mensonge apparaît encore plus clairement, si on réfléchit à ceci, qu'on a voulu faire connaître au monde entier le crime du Jésuite dynamitard et de ses compagnons. Pour cela on a requisitionné les photographes, et inondé les agences des deux mondes de clichés et de communiqués.

Seulement, puisqu'on voulait la fin, si on disposait des moyens, des *vrais* moyens, pourquoi a-t-on laissé les moyens, pour recourir à des *expédients* ? Ce n'est pas de clichés et de communiqués qu'il s'agissait mais d'un verdict motivé, irréfutable.

L'affirmation de Cruz se retourne donc contre lui.

Il est dans la bonne tradition des assassins ; il calomnie ses victimes.

* * *

A qui la responsabilité de l'attentat contre Obregon ?

On l'a dit, Obregon lui-même ne chargeait pas les catholiques ; il a laissé entendre qu'il croyait le complot ourdi par de *hauts personnages de l'administration* (1).

L'opinion publique mexicaine s'est livrée évidemment à de multiples hypothèses. On a montré du doigt Morones, ministre du Travail et arbitre des bolchévistes de la C.R.O.M.

Morones et Obregon sont ennemis, depuis que Morones a été exclu de la candidature à la Présidence.

Nous traduisons ici l'opinion mexicaine, nous n'accusons pas.

D'autres soupçons sont allés plus haut : derrière Morones, on a voulu voir Callès lui-même. Callès a « continué » Obregon à la présidence ; à la fin de l'année 1928, Callès, son mandat fini, cédera le pas à son prédécesseur, seul candidat resté en ligne. On ne trouve pas invraisemblable, au Mexique, que Callès, qui fut, durant ses années de Présidence, l'« homme » d'Obregon, redoute de rentrer dans une pénombre toujours

(1) *Revue Catholique des Idées et des Faits*, 27 janvier 1928.

propice à la disparition d'un complice ou d'un rival. Il y aurait eu match de vitesse... C'est possible, nous n'en savons rien. Si nous notons ces bruits, c'est que les à-côtés d'une affaire aident à dégager sa physionomie.

* * *

Il y a bruit plus troublant parce qu'il touche l'affaire elle-même.

De source mexicaine très informée, très précise, très contrôlée nous vient le récit de ce qui se serait passé le 22, veille du massacre, entre la Présidence et l'Inspection générale de Police. Ce jour-là Callès aurait donné ordre au général Cruz de faire mettre à mort le P. Pro et ses compagnons dans le plus bref délai.

Comme Cruz demandait la forme qu'il devait donner à l'exécution pour qu'elle ait au moins quelqu'apparence de légalité, Callès aurait répondu par ces mots, qu'on affirme textuels : « Je ne veux pas de formalités, ce que je veux c'est le fait » (1).

Parallèlement les catholiques de Mexico connaissent par son nom un avocat réputé du parti libéral qui entendit, dans les bureaux mêmes de l'Inspection, le sinistre aveu que : « Ni le Père, ni ses compagnons n'avaient été convaincus du crime dont on les avait accusés... » Dès lors ?

Obregon manqué, le Gouvernement se devait de faire diligence pour mettre la main au collet des auteurs de l'attentat contre le futur Président.

En toute hypothèse des catholiques étaient toujours de bonne prise, surtout des militants, surtout des chefs de la Ligue. On les vexait, on se vengeait de leur activité, — pour le Père Pro, depuis longtemps on était décidé à s'en emparer.

Une fois les arrestations opérées, la preuve du zèle gouvernemental donnée à Obregon, on verrait ce qu'on pourrait tirer de la situation contre les catholiques...

Dans l'hypothèse d'une inspiration calliste de l'attentat, plus

(1) *No quiero formas, lo que quiero es el hecho.*

clairement encore se comprennent : la mise en scène falote de l'accusation, l'illégalité constante de l'affaire, tenue dans le secret, surtout cette volte-face de la police annonçant un procès régulier le 22 et, le 23, abattant les prévenus... Tout cela se comprend très bien, si Callès, acculé par les soupçons de son partenaire Obregon, a voulu donner des gages... La mauvaise humeur du tyran : « Je veux le fait », balayant les scrupules de Cruz, sent l'homme aux abois qui se croit libérer par un coup violent, mais mal calculé.

* * *

Quelle que soit l'origine de l'attentat, une chose reste : des innocents ont payé pour les coupables.

En refermant le dossier de l'affaire Pro, nous voudrions la réduire à sa ligne la plus simple et, la dégageant de toute question religieuse, poser à tout homme de bonne foi cette question:

En pays civilisé, est-il tolérable que le Pouvoir qui se donne pour défenseur de la Constitution mette à mort des prévenus, sans procès, sans production de preuve, sans défense, sans jugement, en transgression formelle des prescriptions précises de la Constitution ; que ces prévenus soient de n'importe quelle couleur, de n'importe quelle religion ?

Tout homme de bonne foi, « toute conscience imbue du sens le plus élémentaire de la justice » (1), répondra : Non.

Agir ainsi est un « défi au droit, une offense mortelle aux principes de la civilisation », la négation de la dignité humaine et des « droits de l'homme ».

Tout homme du XXe siècle s'indignerait au spectacle d'un assassin, pris sur le fait, en aveu, et abattu par le gendarme.

Pourquoi la conscience du monde civilisé ne frémit-elle pas devant l'affaire Pro ? Pourquoi pas, dans la grande presse, après l'affaire Ferrer, après l'affaire Zacco et Vanzetti, « l'affaire Pro » ?

---

(1) Cf. « L'arbitraire gouvernemental au Mexique ». — Union internationale pour la défense de la liberté religieuse, 48A, rue Vital Decoster, Louvain.

Ces innocents étaient des catholiques militants. Si, en mettant la main au collet du pauvre Indien qui s'enfuyait devant l'explosion, la police de Callès ignorait que Juan Tirado était un propagandiste de l'A.C.J.M. particulièrement influent dans un quartier populaire, elle savait à qui elle avait affaire en se saisissant des frères Pro et de l'ingénieur Ségura.

En les arrêtant pour rejeter sur eux la responsabilité de l'attentat, on visait à la tête l'organisation de défense de la liberté religieuse. En les abattant, c'est trois des meilleurs champions de l'Église et des droits de Dieu qu'on voulait supprimer.

C'est pour le Christ-Roi qu'ils ont versé leur sang, comme, pour sa part, depuis longtemps le souhaitait le Père Pro.

Dès lors, en se gardant de rien hasarder dans un domaine réservé au jugement de l'Église, est-il impossible qu'un jour l'affaire Pro soit évoquée devant un tribunal autrement infaillible que celui de l'opinion publique ?

Ce jour-là, « l'affaire Pro » deviendrait la « cause » du Père Pro et de ses compagnons.

* * *

Pendant que je finis d'écrire, mes regards vont à deux fragments de toile d'un centimètre carré, là devant moi.

Du sang séché colore l'étoffe qui l'a bu.

Cette toile touchait la poitrine du Père Pro et d'Humberto, face au peloton d'exécution ; ce sang est leur sang, leur premier sang, jailli sous les balles. Je baise ces témoins.

O Christ-Roi, venge ce sang ! Venge-le, venge-Toi, en retournant les cœurs des bourreaux et les enchaînant à ton Cœur, règne sur le Mexique pacifié et fervent, *O Cristo Rey !*

VI. - ANNEXES

I

LA LÉGISLATION SUR LES CULTES

TEXTES OFFICIELS

I. — LA CONSTITUTION DE 1917, DITE DE QUERETARO (1)

ART. 3. — L'enseignement est libre ; mais celui qui sera donné dans les établissements officiels d'éducation sera laïque de même que l'enseignement primaire, élémentaire et supérieur donné dans les établissements particuliers.

Aucune corporation religieuse, ni aucun ministre d'un culte quelconque, ne pourront établir ou diriger des écoles d'instruction primaire.

Les écoles primaires particulières ne pourront être établies qu'en se soumettant au contrôle officiel.

Dans les établissements officiels l'enseignement primaire sera donné gratuitement.

ART. 5, PAR. 3. — L'État ne peut permettre l'exécution d'aucun contrat, pacte ou convention ayant pour objet l'amoindrissement, la perte ou le sacrifice irrévocable de la liberté de l'homme, que ce soit pour raison de travail, d'éducation ou de vœu religieux ; la loi, en conséquence, ne permet pas l'éta-

(1) *Colección de Codigos y Leyes federales — Constitución Politica de los Estados Unidos Mexicanos*, 1917. — Mexico, Herrero. — 2ª edicion, 1923.

blissement d'ordres monastiques, quels que soient la dénomination ou l'objet motivant leur création.

ART. 6. — La manifestation des idées ne sera l'objet d'aucune inquisition judiciaire ou administrative, sauf le cas d'attaque à la morale ou aux droits des tiers, de provocation à un délit ou de perturbation de l'ordre public.

ART. 7. — Est inviolable la liberté d'écrire et de publier des écrits sur n'importe quelle matière. Aucune loi ni autorité ne peut établir la censure préalable, exiger caution des auteurs ou imprimeurs, ni restreindre la liberté de la presse, laquelle n'a d'autres limites que le respect de la vie privée, de la morale et de la paix publique. En aucun cas une presse ne pourra être séquestrée comme corps du délit.

ART. 9. — Ne pourra être restreint le droit de s'associer ou de se réunir paisiblement pour tout objet licite ; mais seuls les citoyens de la République pourront user de ce droit pour prendre part aux affaires politiques du pays. Aucune réunion armée n'a le droit de délibérer.

ART. 24. — Tout homme est libre de professer la croyance religieuse qu'il lui plaît et de pratiquer les cérémonies, dévotions ou actes de son culte, dans les temples ou à domicile, pourvu qu'il ne s'agisse d'un délit ou d'une faute réprimés par la loi.

Tout acte religieux de culte public devra être célébré précisément à l'intérieur des temples, lesquels seront toujours sous le contrôle de l'autorité.

ART. 27, PAR. 7, II. — Les Associations religieuses dénommées églises, quel que soit leur credo, ne pourront en aucun cas avoir la capacité d'acquérir, de posséder ou d'administrer des biens-fonds ni des capitaux placés sur eux ; ceux que les dites Associations posséderaient actuellement, elles-mêmes ou par personne interposée, deviendront propriété de la Nation. L'action publique est concédée pour toute dénonciation ayant trait à des biens qui se trouveraient dans ce cas. La présomption suffira pour déclarer fondée la dénonciation. Les temples destinés au culte public sont la propriété de la Nation, repré-

sentée par le Gouvernement Fédéral, lequel désignera ceux qui doivent continuer à être affectés à leur objet. Les évêchés, presbytères, séminaires, asiles ou collèges d'associations religieuses, couvents ou tous autres édifices qui auraient été construits en vue de l'administration, de la propagande ou de l'enseignement d'un culte religieux quelconque, ou qui y seraient destinés, passeront, immédiatement et de plein droit, au domaine direct de la Nation, afin d'être exclusivement affectés aux services publics de la Fédération ou des États en leurs juridictions respectives. Les temples qui seront édifiés à l'avenir pour le culte public seront propriété nationale.

III. — Les institutions de bienfaisance publique ou privée ayant pour objet de prêter secours aux nécessiteux, de se livrer aux recherches scientifiques, à la diffusion de l'enseignement, à l'entr'aide des associés ou à toute autre fin licite ne pourront acquérir d'autres immeubles que ceux indispensables à leur objet et qui y sont immédiatement ou directement affectés. Mais elles pourront acquérir, posséder et administrer des capitaux établis sur immeubles, à la condition que le terme ne dépasse pas dix ans. En aucun cas les institutions de cette espèce ne pourront se trouver sous le patronage, la direction, l'administration, le mandat ou le contrôle de corporations ou d'institutions religieuses, ni de ministres des cultes ou de personnes assimilées, encore qu'ils ne soient pas en activité.

ART. 130. — Il appartient aux Pouvoirs Fédéraux d'exercer en matière de culte religieux et de discipline externe l'intervention déterminée par les lois. Les autres autorités agiront en qualité d'auxiliaires de la Fédération.

Le Congrès ne peut édicter de lois établissant ou prohibant une religion quelle qu'elle soit.

Le mariage est un contrat civil. Cet acte et les autres actes relatifs à l'état-civil des personnes relèvent de la compétence exclusive des fonctionnaires et des autorités civiles, dans le termes prévus par les lois. Ils auront la force et la validité que ces lois leur attribueront.

La simple promesse de dire la vérité et d'accomplir les obligations contractées soumet celui qui l'énonce, au cas où il y manquerait, aux peines établies à ce sujet par la loi.

La loi ne reconnaît aucune personnalité aux groupements religieux dénommés Églises.

Les ministres des cultes seront considérés comme des personnes exerçant une profession et seront directement sujets aux lois qui régissent la matière.

Les Législatures des États uniquement auront faculté de déterminer, selon les nécessités locales, le nombre maximum des ministres du culte.

Pour exercer au Mexique le ministère de n'importe quel culte, il est nécessaire d'être Mexicain de naissance.

Les ministres des cultes ne pourront jamais, ni en réunion publique, ni en réunion privée constituée en *junta*, ni dans les actes du culte ou de la propagande religieuse, critiquer les lois fondamentales du pays, ni les autorités en particulier, ou, en général, le Gouvernement. Ils ne jouiront du suffrage actif ni passif, ni du droit de s'associer dans un but politique.

Pour dédier au culte de nouveaux locaux ouverts au public, il faut le permis de la Secrétairerie de Gouvernement (1), moyennant avis préalable du Gouvernement de l'État (2). A chaque temple doit être attachée une personne qui en soit chargée : elle sera responsable devant l'autorité de l'accomplissement dans ce temple des lois sur la discipline religieuse, ainsi que des objets du culte.

La personne chargée d'un temple, en union avec dix habitants, désignera aussitôt à l'autorité municipale l'individu à charge de qui le temple est établi. Tout changement sera notifié par le ministre sortant, accompagné du ministre entrant et de dix habitants. L'autorité municipale, sous peine de destitution et d'une amende pouvant atteindre mille pesos pour

(1) Ministère de l'Intérieur.

(2) Il s'agit des divers États constitutifs de la Fédération Mexicaine.

chaque cas, veillera à l'accomplissement de cette disposition ; sous menace de la même peine, elle tiendra un registre des temples et un autre des personnes chargées de ces temples. L'autorité municipale informera la Secrétairerie de Gouvernement, par la voie du Gouverneur de l'État, de tout permis d'ouvrir au public un nouveau temple ou relatif au changement de la personne chargée d'un temple. A l'intérieur des temples pourront être recueillis des dons mobiliers.

Pour aucun motif ne sera accordée de validation ou dispense, ni prise aucune autre mesure ayant pour objet d'homologuer dans les cours officiels les études faites dans les établissements destinés à l'enseignement professionnel des ministres des cultes. L'autorité qui violerait cette disposition sera pénalement responsable ; la dispense ou la mesure dont il s'agit seront nulles et entraîneront la nullité du titre professionnel en vue de l'obtention duquel cette disposition aura été enfreinte.

Les publications périodiques de caractère confessionnel, soit par leur programme, soit par leur titre, ou, simplement, par leurs tendances ordinaires, ne pourront commenter les faits politiques nationaux, ni donner des informations sur les actes des autorités du pays ou des particuliers lorsque ces actes seront en relation directe avec le fonctionnement des institutions publiques.

Est strictement prohibée la formation de toute espèce de groupement politique dont le titre contiendrait un mot ou une indication quelconque ayant trait à une confession religieuse. Les réunions de caractère politique ne pourront se tenir dans les temples.

Un ministre d'un culte quelconque ne pourra, soit directement, soit par personne interposée, recevoir en héritage ou à n'importe quel autre titre, un immeuble occupé par une association quelconque de propagande religieuse ou destiné à des fins religieuses ou de bienfaisance. Les ministres des cultes sont légalement incapables d'être, par testament, héritiers des ministres du même culte ou d'un particulier dont ils ne sont pas parents au quatrième degré tout au plus.

Les biens meubles ou immeubles du clergé ou des associations religieuses seront régis, en ce qui concerne leur acquisition par des particuliers, conformément à l'art. 27 de la présente Constitution.

Les procès pour infraction aux principes ci-dessus établis ne sont jamais soumis au jury.

II. — LOIS ET RÈGLEMENTS D'APPLICATION

La loi d'application signée par le président Callès le 14 juin 1926 et publiée le 2 juillet suivant se borne à sanctionner de pénalités les dispositions constitutionnelles relatives à l'exercice du culte.

Qu'il nous suffise d'y relever quelques textes interprétatifs qui rendent plus vexatoires encore les restrictions que nous venons de rapporter.

Ainsi, la définition de ce qu'il faut entendre par *ministre du culte*. « Est réputée exercer le ministère d'un culte, en vue de la pénalité prescrite, toute personne exécutant des actes religieux ou administrant des sacrements propres au culte auquel elle appartient, ou prononçant publiquement des prédications doctrinales, ou, en cette même forme, faisant acte de prosélytisme religieux » (Art. 2).

Cette loi est prolixe dans ses dispositions sur la poursuite et la dissolution des Congrégations religieuses. Elle va jusqu'à stipuler une forte pénalité contre « les personnes qui inciteront ou engageront un mineur à renoncer à la liberté en vertu d'un vœu religieux, même si des liens de parenté existent entre eux. » (Art. 7.)

L'art. 18 ajoute que « les ministres des cultes et les individus de l'un et de l'autre sexe professant ces cultes ne pourront, hors de l'enceinte des temples, faire usage des vêtements spéciaux et distinctifs qui les caractérisent ».

L'action publique est concédée pour la dénonciation des fautes et délits mentionnés dans cette loi. (Art. 20).

* * *

Une autre loi fut édictée le 27 octobre 1926 pour l'application de l'art. 130 de la Constitution. Elle commine également force pénalités.

Soulignons-y encore quelques textes relatifs aux principes mêmes de la législation.

. . . . . .

«Le Gouvernement ne reconnaît aucune hiérarchie à l'intérieur des Églises ; pour l'accomplissement des autres dispositions relatives au culte et à la discipline extérieure, il s'entendra directement avec les ministres eux-mêmes ou avec les personnes qu'il désignera.

» Le ministre du culte ou la personne qui, sous prétexte de ne pouvoir éviter la voie hiérarchique établie dans sa religion ou dans sa secte, ou pour tout autre motif, se refuserait à obéir aux lois et ordonnances transmises par les autorités au sujet du culte et de la discipline extérieure, seront frappés de la peine prévue par le Code pénal pour délit de désobéissance à un mandat légitime de l'autorité publique » (Art. 5).

. . . . . .

« Sous le nom de publications périodiques de caractère confessionnel seront compris les manuscrits, les imprimés et en général tout journal, pli ou feuillet vendu, exposé ou distribué de quelque façon que ce soit, soit au public en général, soi, aux adhérents d'une religion ou d'une secte déterminée, et dans lesquels, par l'écrit, le dessin, la gravure, la lithographie la photographie ou par tout procédé autre que la parole, sont propagées ou défendues, clandestinement ou ouvertement, les doctrines religieuses » (Art. 16).

L'enseignement laïque

Pour l'application de la laïcité dans l'enseignement, un règlement général fut établi le 22 février 1926. Voici quelques extraits textuels du règlement spécial pour le district et les territoires fédéraux, signé par le président Callès et par le ministre de l'instruction publique Puig Casauranc le 22 juillet 1926, et concernant les écoles privées du degré primaire.

ART. 5*b*. — « **La dénomination de l'école ne pourra contenir aucun qualificatif de nature religieuse, ni aucun possessif exprimant une dépendance à l'égard de congrégations ou d'ordres religieux.**

ART. 6. — « Les écoles primaires particulières n'auront ni salle, ni oratoire, ni chapelle destinés au service du culte ; dans les classes, les corridors, les vestibules, les ateliers, les gymnases et dans toutes les dépendances de l'établissement, il ne se trouvera ni décoration ni peintures, ni gravures, sculptures ou autres objets de nature religieuse.

ART. 15 *c*. — (Écoles particulières « incorporées ». Choix des manuels.) « Si l'on en adopte d'autres que ceux en usage dans les écoles officielles, il est requis de les déclarer au Ministère de l'Instruction publique, lequel ne pourra les refuser que s'ils sont contraires au caractère laïque de l'enseignement et aux institutions nationales. »

L'art. 20 commine la fermeture temporaire ou définitive de l'école où ces prescriptions seraient violées.

La limitation du nombre des prêtres

Dans de nombreux États du Mexique, les législateurs ont usé du pouvoir que leur attribue l'art. 130 de limiter le nombre des ministres des cultes. Elles ont ainsi donné la mesure de leur tolérance. Les parlements les plus généreux sont celui de l'État de Puebla, où, pour une population de 1.101.600 habitants (1), répandue sur 33.653 Km², le nombre de prêtres est réduit de 330 à 270, et encore celui du Jalisco (1.208.855 hab. ; 85.752 Km²) qui en autorise 250 au lieu de 480. Voyez l'œuvre des autres : Vera-Cruz (1.124.368 hab., 72. 215 Km²), réduction de 195 à 38 prêtres ; Oaxaca (1.040.398 hab., 92.442 Km²), de 180 à 30 ; Colima (77.704 hab., 5.887 Km²), de 65 à 20 ; Michoacan (991.880 hab., 58,594 Km²), de 525 à 50 ; Nuevo Leon (365.150 hab., 64.838 Km²), de 225 à 100 ; Yucatan (339.613 hab., 41.287 Km²), de 70 à 40; ; San Luis Potosi (627.800 hab., 52.177 Km²), de 95 à 25; Tamaulipas (249.641 hab., 79.871 Km²), de 85 à 12. Dans ce concert de « réglementa-

tion », la palme revient sans conteste à l'État de Tabasco (187.574 hab., 26.871 Km²), qui proclama la liberté du culte, à la simple condition que les prêtres fussent mariés. Aucun d'eux n'ayant accepté cette « formalité », le nombre des prêtres tomba, naturellement, de 85 à zéro.

Cette manie réglementaire aboutit en fait à l'encouragement officiel des petites sectes, au détriment de la religion traditionnelle des Mexicains. Les décrets établissent en effet un taux égalitaire de desservants pour tous les cultes. C'est ainsi que, pour l'État de Chiapas (438.843 hab., 71.301 Km², le gouverneur Martinez fixait en février 1928 à 25 le nombre des ministres de chaque culte. Pour le District Fédéral (ville de Mexico et banlieue), le président Callès a lui-même fait décréter que le nombre des ministres de chaque religion ne pourrait dépasser 90. Or, le District Fédéral compte 906.063 habitants, dont 863.631 catholiques et 12.423 protestants. Il en résulte qu'un prêtre est autorisé par 9.595 catholiques et un prédicant par 138 protestants.

Ajoutons que, pour l'ensemble de la population du Mexique, le recensement de 1910 révélait un total de 15.033.176 catholiques contre 133.684 non-catholiques seulement.

---

(1) Ces chiffres sont basés sur le recensement de 1910.

II

QUELQUES PROTESTATIONS DE SOURCE MEXICAINE NEUTRE CONTRE LES ABUS DE POUVOIR (1)

El Universal, 6 janvier 1927, à propos des meurtres de Leon. « *Les répressions et la loi* », éditorial.

Que les rebelles se soient rendus à la police ou que, chose plus vraisemblable, celle-ci les ait capturés « ce qui saute aux yeux, à prendre au pied de la lettre l'information officielle, c'est que l'autorité municipale ordonna l'exécution. Ceci, nous ne craignons pas de le déclarer, est non seulement un acte de barbarie, mais encore une monstruosité.

« Comment la municipalité de Leon, passant par-dessus toute autorité, même par-dessus l'autorité fédérale militaire, se permit-elle de fusiller onze personnes, dont plusieurs habitants de la commune, ainsi qu'il résulte des déclarations du Secrétariat de la Guerre ?

» Franchement, cette affaire nous paraît si étrange, tellement en dehors de toute prévision, si éloignée de tout ce que nous concevons par fonction municipale, qu'il ne faut aucun raisonnement pour considérer comme condamnable et punissable cet attentat — car attentat il y a — commis par la municipalité de Leon.

» Les actes atrabilaires de caractère municipal ont déjà revêtu de nombreuses formes. Mais jamais encore il ne s'était vu, dans l'histoire de nos cruelles et déplorables luttes, que des

(1) *Excelsior* et *El Universal* sont les principaux journaux de Mexico. Ils ne sont pas catholiques.

autorités municipales en vinssent à faire fusiller leurs administrés. »

* * *

El Universal, Mexico, 31 janvier 1927, éditorial.

« *Délire homicide et abus de pouvoir.* »

« Au moment où l'on parle de la nécessité de garantir les biens de toute espèce, afin d'améliorer la situation économique du pays, personne ne songe au bien le plus précieux de tous, la vie humaine. C'est aujourd'hui le bien le moins sûr, si nous en jugeons, d'après des informations réitérées qui jamais ne se trouvent démenties, par la facilité avec laquelle la vie se perd entre les mains des mille autorités civiles et militaires qui exercent leurs fonctions dans la République, sans trop s'inquiéter de la Constitution.

» A la lecture de la note que nous avons publiée samedi, au sujet des événements sanglants survenus à Tepeji del Rio, l'impression de savoir la vie désemparée, sans protection ni morale ni légale, est vraiment accablante. Le chef des opérations militaires dans l'État d'Hidalgo a avisé le Président de la République—suivant l'information en question — que, entre autres, il a arrêté les principaux signataires de certaines proclamations subversives « qu'il a conduits à Pachuca, à l'exception d'un nommé Florès, lequel, en raison de son attitude, a dû être passé par les armes ».

. . . . . .

« Le fait brutal, le fait concret importe plus que la forme sous laquelle il se présente : un homme a été passé par les armes à Tepeji del Rio, parce que son attitude déplaisait à un chef militaire. Ce qui est pire, c'est qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé ou rare. Il trouve de nombreux précédents en ces derniers temps. »

. . . . . .

« Ceux qui sont chargés d'appliquer notre législation sont, en majorité, fort en dessous du niveau idéal de ces lois. Ils ne les comprennent pas, ils ne les sentent pas, ils annulent leur beauté théorique, par la laideur féroce de leur attitude.

» D'un côté nous imposons au capital l'obligation de s'humaniser, et cette exigence est plausible, mais d'autre part nous nous enivrons sans mesure dans un *inhumanisme assassin* (sic), devant lequel la vie de ces mêmes compatriotes, pour lesquels nous assouplissons les lois économiques, compte pour rien. »

. . . . . .

« Il est élémentaire que nos autorités, quel que soit leur grade, ne procèdent pas comme des princes tartares, en terre conquise.

. . . . . .

» Il ne sert de rien que la Constitution garantisse la liberté de pensée, le droit d'être jugé par des tribunaux légalement établis, si la possession du pouvoir et de la force brutale permet à n'importe qui d'annuler impunément le précepte constitutionnel. Il n'est pas plus utile que le Ministère de la Guerre réitère la défense de fusiller qui que ce soit, sans jugement préalable de l'autorité compétente, si les militaires tiennent ces circulaires pour des chiffons de papier et continuent à fusiller à leur guise.

» Tant que l'impunité couvrira des actes aussi répugnants que ceux de Nayarit, de Colima, etc... vivre au Mexique sera une aventure dangereuse. »

* * *

El Universal, *Mexico*, 18 avril 1927, éditorial.

« *Les jugements expéditifs.* »

« Personne n'ignore la violence tartare avec laquelle se déroule la campagne dans le Jalisco, personne n'ignore la prodigalité avec laquelle on fusille dans beaucoup d'autres régions du pays. Les chefs d'opérations, les commandants militaires et jusqu'aux chefs de petits détachements appliquent la peine de mort à des combattants et à des non-combattants avec la libéralité de seigneurs « de pic et de fourche ». Comme d'habitude, il y a plus de morts après le combat ou à des lieues du champ de combat que dans le combat même.

. . . . . .

» Le dernier spécimen de « perte » causée à de nombreux kilomètres de distance du lieu de combat s'est trouvé à Morelia (Michoacan) et la victime fut M. Alfonso Arcé, un honorable habitant de cette ville. Un groupe de rebelles, en effet, s'est emparé de Puruandiro le 10 courant. M. Arcé, suivant des témoignages dignes de foi, se trouvait à Morelia depuis le 9. Il n'a donc pu participer à l'attaque de Puruandiro, à moins de jouir du don d'ubiquité. Malgré cela, il a suffi d'une dénonciation auprès du chef de la garnison de Morelia, le désignant comme ayant pris part à ce combat, pour que M. Arcé fût arrêté le 12 et fusillé moins de vingt-quatre heures après, sans procédure, sans enquête — suivant les informations que nous recevons du Michoacan.

» ...M. Arcé a reçu à Morelia les balles que les soldats fédéraux avaient tirées à Puruandiro quatre jours plus tôt.

. . . . . .

« Or, l'article 13 de la Constitution, dont l'observation s'impose au Gouvernement fédéral en toute espèce de conflits et d'incidents, suivant ce que le Gouvernement a déclaré plus d'une fois, stipule ceci : « La juridiction militaire subsiste pour les délits et les fautes contre la discipline militaire. Mais en aucun cas et pour aucun motif, les tribunaux militaires ne pourront étendre leur juridiction sur des personnes qui n'appartiennent pas à l'armée. Lorsqu'un civil sera impliqué dans un délit ou une faute d'ordre militaire, c'est l'autorité civile compétente qui connaîtra de l'affaire ». Et l'article 22 ajoute : « La peine de mort est abolie pour les délits politiques ».

. . . . . .

» Dans les termes de l'article 13, le législateur de 1917 a mis une précision et une énergie qui n'existent pas dans le texte correspondant du Code de 1857. »

* * *

El Universal, 1er février 1928, éditorial.

« *Il faut réprimer l'immoralité officielle.* »

« Une fois de plus, le Ministère de l'Intérieur a été le théâtre

d'un fait sanglant : deux membres de la police spéciale de ce département de l'Exécutif se sont battus à coups de balles, sans égard à l'endroit où ils se trouvaient ni aux risques des personnes qu'ils pouvaient atteindre. On sait que l'un des lutteurs a trouvé la mort dans cette rixe...

» Le seul fait que deux fonctionnaires en viennent aux prises dans les locaux mêmes où ils prêtent leurs services est un motif suffisant de scandale. Mais l'origine de ce sanglant épisode l'est bien plus : les deux agents de la police secrète se sont battus pour le partage de certain butin capturé au Collège des Joséphites lorsque, par ordre supérieur, ils procédèrent à son occupation...

» Il ne s'agit pas ici d'apathie ou de mansuétude de la part des autorités, mais de l'irréductible corruption des chefs subalternes de la bureaucratie... L'*affaire* qu'est la perquisition, à l'égal de tant d'autres *affaires* dans lesquelles s'exploite la fraction de pouvoir dont ils disposent, apparaît aux employés malhonnêtes comme tellement légitime qu'ils l'ont pour ainsi dire systématisée...

» Il faut ouvrir une campagne ample et vigoureuse pour contenir les agents des pouvoirs publics dans les limites que la loi détermine expressément pour chacun d'eux. On abuse un peu, par exemple, de la perquisition. Il faut empêcher qu'elle ne se pratique à tout propos. »

Les agents dont parle *El Universal* étaient des officiers haut gradés de la police.

* * *

Au début d'avril 1927, quelques jours après les meurtres de Guadalajara, *Excelsior* publiait un éditorial dont nous extrayons ici textuellement la seconde partie.

« Que de fois, en cette seule année, la Secrétairerie de la Guerre a ordonné aux chefs d'opérations de s'abstenir de fusiller sans observer les formalités légales ? Trois, quatre, cinq fois ; cela ne se compte plus. Et c'est en vain que la société et la Presse protestent, parce que la désobéissance se répète con-

stamment, comme si les ordres publics étaient suivis d'ordres secrets contraires aux premiers.

» *Excelsior* a à Guadalajara un correspondant irréprochable. Si l'on peut l'accuser de quelque chose — ce que personne ne fait — ce serait d'être trop scrupuleux dans le choix de ses informations et dans son respect envers les autorités constituées. Ce correspondant nous envoie le télégramme que *Excelsior* a publié dans son édition du 4, et qui se rapporte à des fusillades commises par les autorités militaires au mépris absolu des lois et des ordres donnés par la Secrétairerie de la Guerre.

» *Certains éléments des forces appartenant au 47e régiment* (1), dit-il, *ont fusillé les frères Salvador et Ezequiel Huerta, personnes fort connues en ville. Salvador était chantre d'église ; Ezequiel, maître-mécanicien, tenait un magnifique atelier de réparations d'automobiles dans la rue de Madero. Suivant les déclarations officielles communiquées jusqu'à présent, les sieurs Huerta ont été exécutés après avoir été condamnés à mort par un Conseil de guerre très sommaire, la preuve étant faite qu'ils fabriquaient des munitions pour les rebelles opérant dans l'Etat de Jalisco.* »

« Il ne faut pas analyser très subtilement cette information pour en dégager le fond. Voilà un « chantre d'église » et un « maître-mécanicien », c'est-à-dire deux hommes exerçant un métier paisible, qui « fabriquent des munitions » pour les rebelles, comme si cette fabrication était chose si simple quand il s'agit d'armes modernes... L'industrie guerrière est donc bien avancée dans la cité *Tapatia*, puisqu'elle permet à un « chantre d'église » et à un mécanicien d'automobiles de fabriquer des cartouches, avec la même facilité qu'on avait jadis à faire des balles de plomb ou des livres de poudre pour les insurgés du curé Hidalgo !

» Et cela « fut prouvé » devant un Conseil de guerre, et ce Conseil, comme tous ceux que tiennent les chefs militaires, fut *très sommaire*, c'est-à-dire qu'il se borna à un simple acte d'identification, ou même qu'il n'y eut aucune espèce de procédure, ce qui est le plus simple.

---

(1) Bataillon, suivant *El Universal*.

» Mais ce n'est pas tout. Lisez la fin de notre substantielle information : « *Suivant les déclarations du Général Ferreira, ont été également passés par les armes, à une heure de l'après-midi, le* 1er, *à la caserne Colorado Grande de cette ville, le licencié Anacleto Florès, les jeunes Ramón et Georges Vargas González, et Luis Padilla, après un Conseil de guerre* TRÈS SOMMAIRE, *étant établi qu'ils se trouvaient en connivence avec les rebelles qui opèrent dans la région de Los Altos.* »

« Qui donc a dit au général Ferreira qu'il peut fusiller, après un Conseil de guerre *très sommaire*, ceux qui commettent le délit de « se trouver en connivence avec les rebelles » ? Est-il donc supprimé, par dérogation ou par suspension des garanties, l'article 22 de la Constitution générale de la République ? Nous croyons, nous, qu'il est en pleine vigueur, et si par hasard le général Ferreira ne le connaît pas (cet homme qui se passionne tant pour les Conseils de guerre *très sommaires*), nous allons le reproduire ici, à la lettre : « *La peine de mort est interdite aussi pour délits politiques ; quant aux autres, elle ne pourra être infligée qu'au traître à la Patrie dans une guerre étrangère, au parricide, à l'homicide avec méchanceté, préméditation et succès, au plagiaire, au bandit de grand chemin, au pirate et à ceux qui se rendent coupables de graves infractions d'ordre militaire* » (1).

« Eh bien ! cette énumération, qui est limitative, ne comprend pas ceux qui se trouvent en connivence avec les rebelles ; bien plus, le traître, le parricide, l'incendiaire, en somme tous ceux qui s'exposent à la peine capitale ne peuvent jamais être jugés en Conseil de guerre très sommaire, ni même sommaire, mais suivant toutes les formalités de la loi, avec toute l'ampleur nécessaire à la défense du prévenu, et cela parce que la vie humaine est ce qu'il y a de plus sacré au monde et qu'elle doit être protégée par toutes sortes de garanties, ainsi qu'elle l'est en effet dans les sociétés civilisées.

---

(1) Art. 22, par. 3.

» Est-il possible que ces exécutions de Guadalajara restent impunies, alors que, publiquement et notoirement, elles constituent autant de délits ? »

* * *

Le Congrès des Étudiants du Mexique, réuni à Culiacan, a approuvé une motion des délégués de l'État de Michoacan en faveur du rétablissement des garanties personnelles du citoyen. « Il importe, a déclaré M. Salvador Azuela, que se lève une génération pure et choisie qui soit capable d'imprimer à la République du Mexique le véritable esprit révolutionnaire, afin que le *caudillisme* (1), notre péché capital, cesse d'être l'esprit organisateur de la Révolution. Je ne puis comprendre la Révolution si elle n'émane pas du respect des garanties individuelles. »

Parmi les principes votés ensuite par ce Congrès National figurent les suivants :

« La Jeunesse du Mexique...

» VII. Admet une fois de plus ce postulat humain : le respect de la liberté de conscience et la tolérance pour toute idée et toute croyance ;

» VIII. Publie sa conviction que le respect de la vie humaine et des formes de la justice constitue un principe indéclinable de toute civilisation » (*El Universal*, 1 et 2 février 1928).

(1) Régime des *caudillos*, chefs de bande.

Secrétariat Général d'Action catholique
Louvain

Service d'Édition Librairie

QUELQUES OUVRAGES DE DOCTRINE

L'Action Catholique des jeunes gens, par MGR PICARD ABBÉ CARDYN, R. P. ARENDT. 5 frs.

L'Association Catholique de la Jeunesse Belge, par L. PICARD et G. HOYOIS. 8 frs.

Les cercles sociaux de Doctrine catholique, par V. HONNAY S. J. 13,50 frs.

La Jeunesse intellectuelle et les Œuvres sociales. (Une enquête). 3,50 frs.

La Jeunesse d'aujourd'hui et la culture générale. (Notes d'un congrès) 3,50 frs.

Méditations sur l'Église, par l'ABBÉ JACQUES LECLERCQ 2 frs.

Saint François d'Assise, par un groupe de professeurs de l'Université de Louvain. 8 frs.

Le XXe Siècle, siècle des Missions, par A. MAUS. 5,25 frs.

« **The passing of the great Cardinal** ». — Trad. franç. — par Mrs KELLOG, 2,50 frs. — Ed. luxe sur papier featherweight, 6 frs.

Collection : LES GRANDS DOCUMENTS PONTIFICAUX

Ecclesiam Dei — Maximum Illud — Mortalium animos — Rerum Ecclesiæ — Ubi Arcano Dei — Rerum Omnium.

Chaque encyclique : 1 fr.

EN PRÉPARATION :

Miserentissimus Redemptor — Quas Primas — Graves de Communi — Il fermo proposito — Lettre sur le Ralliement, sur le Sillon et sur l'Action Française. — Libertas Praes antissimum.

POUR LES ADOLESCENTS

Du R. P. HUBLET, S. J.: **Leurs Frimousses** (en réédition) — **Leurs âmes — Frais Minois** (5 frs.) **Le dossiers 1248**. (7 frs.)

De MAURICE SCHMITZ : **Mile.** (5 frs.)

Établiss. F. CEUTERICK, rue Vital Decoster. Louvain (Belgique).